
HD WIDENER
HW P4CX
Digitized by Google

HISTOIRE

DES CAMPAGNES

DE 1814 ET 1815,

EN FRANCE.

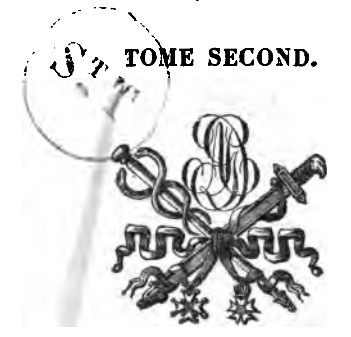
HISTOIRE
DES CAMPAGNES
DE 1814 ET 1815,
EN FRANCE;

PAR LE GÉNÉRAL GUILLAUME DE VAUDONCOURT,

AUTEUR DE L'HISTOIRE DES CAMPAGNES D'ANNIBAL EN ITALIE, DE CELLE DES GUERRES DE RUSSIE EN 1812, D'ALLEMAGNE EN 1813, ET D'ITALIE EN 1813 ET 1814, DIRECTEUR DU JOURNAL DES SCIENCES MILITAIRES.

> .... O! ter, quaterque beati
> *Quos ante ora patrum, Trojæ sub mœnibus altis*
> *Contigit oppetere*.......................

TOME SECOND.



PARIS,

CHEZ AVRIL DE GASTEL, LIBRAIRE,
BOULEVART BONNE-NOUVELLE, N° 35;

ET CHEZ PONTHIEU ET Cie, LIBRAIRE,
PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS.

1826.

DE L'IMPRIMERIE DE DAVID,
BOULEVART POISSONNIÈRE, N° 6.

HISTOIRE

DES

CAMPAGNES DE 1814 ET 1815.

LIVRE IV,

Comprenant les événemens qui se sont passés du 26 février au 16 mars.

CHAPITRE PREMIER.

Napoléon marche vers la Marne.—Les Prussiens arrivent devant Meaux. — Combat de Gué-à-Trême, le 28 février. — Blücher essaie de passer l'Ourcq.—Napoléon arrive à la Ferté-sous-Jouarre et Blücher se retire sur l'Aîne. — Combat de Neuilly-St.-Front, le 3 mars.—Capitulation de Soissons.—Réflexions sur cet événement.

L'EMPEREUR Napoléon était resté à Troyes, comme nous l'avons vu, pour attendre que le mouvement que venait de faire le maréchal Blücher soit prononcé. La nouvelle séparation des deux armées coalisées avait fait évanouir toute espérance d'une affaire générale. Le prince de Schwarzenberg l'avait refusée lorsqu'il était appuyé par Blücher ; il n'y avait aucune probabilité qu'il

l'acceptât alors que les Prussiens étaient partis, et surtout après avoir mis autant de précipitation à repasser l'Aube. D'un autre côté, le maréchal Blücher voudrait-il répéter la faute qu'il avait déja faite et tenter une nouvelle promenade sur la Marne? son caractère entreprenant et qui ne se laissait guère enchaîner par des combinaisons stratégiques, semblait le présager. Mais il se pouvait aussi qu'il eût renoncé au projet de faire une course sur Paris et que son dernier mouvement fut combiné avec le prince de Schwarzenberg. C'était peut-être une manœuvre arrêtée par le grand conseil de guerre de la coalition; elles avaient été toutes si extraordinaires depuis le commencement de la campagne, qu'il fallait s'attendre, à chaque instant, à des choses neuves. Dans cette incertitude, ce qu'il y avait de mieux à faire, était d'attendre un ou deux jours, que la direction du mouvement des Prussiens fut prononcée, et qu'ils se fussent écartés de l'Aube. Napoléon avait poussé vers Arcis, la tête de la colonne destinée à suivre Blücher, et faisait observer sa marche. Il avait fait occuper les deux ponts de Bar-sur-Aube et de Doulancourt et trois corps de son armée serraient les Austro-Russes.

Enfin, ayant appris le 26, que le maréchal Blücher se dirigeait vers Meaux et la Ferté-sous-Jouarre, et pressait les faibles corps des ducs de Trévise et de Raguse; Napoléon se décida à profiter de cette nouvelle faute du général prussien.

Le duc de Reggio avec les 2e et 7e corps d'infanterie, les 2e et 6e de cavalerie, fut chargé de garder les passages de l'Aube à Bar et à Doulancourt. Le duc de Tarente, avec le 11e corps et le 5e de cavalerie, devait occuper ceux de la Ferté-sur-Aube et de Clairvaux. Le commandement en chef de toutes ces troupes passa au duc de Tarente, qui reçut l'ordre de masquer, par tous les moyens possibles, l'absence du restant de l'armée et de l'empereur Napoléon. Le 27 au matin, Napoléon se mit en mouvement et vint, par une marche forcée, de Troyes coucher à Herbisse, avec la division Friant et la cavalerie de la garde. Le prince de la Moskowa réunit à ses divisions, celle de cavalerie du général Roussel, la première brigade de la division Boyer qui était à Mery, et un régiment de marche de cavalerie du colonel Ghigny, et vint à Semoine et Gourgauson. Le duc de Bellune, avec une brigade de cavalerie, qui venait d'arriver sous les ordres du général Wathier, passa l'Aube à Plancy et vint à Salon. Le duc de Padoue, qui arrivait de Paris avec la 2e division de réserve, et le général Bordesoulle, qui amenait environ cinq cents chevaux de son corps, se dirigèrent de Nogent à Villenoxe. La totalité des troupes, que l'empereur Napoléon conduisait avec lui, s'élevait donc à peine à vingt mille hommes d'infanterie et cinq mille chevaux.

Dans la nuit du 26 au 27, les ducs de Raguse et de Trévise, quittèrent la Ferté-sous-Jouarre,

dont ils détruisirent le pont et se dirigèrent sur Meaux. La division Ricard resta en avant de Trilport, pour couvrir le passage de la Marne, qui fut un peu lent, parce qu'il n'y avait qu'un mauvais pont de bateaux. Le même jour, l'armée de Blücher continua son mouvement; les corps russes se dirigèrent sur Meaux et les Prussiens sur la Ferté. L'avant-garde du général Katzler arriva de bonne heure à ce dernier endroit, et Blücher ayant trouvé le pont rompu et les corps français partis, y donna quelque repos à ses troupes. Il paraît qu'il ne s'était pas imaginé, que les deux corps français auraient quitté la Ferté pour couvrir Paris. Présumant cependant, après leur départ, qu'ils auraient détruit le pont de Trilport et qu'ils défendraient Meaux, il pensa à faire jeter un pont sur la Marne, entre Samerou et la Ferté. Le général Ziethen reçut l'ordre, aussitôt que le pont serait construit, de le passer avec toute la cavalerie et de suivre en hâte les corps français, qu'il croyait s'être dirigés par Lisy. Cet ordre fut changé dans la journée. Les corps russes avaient pendant ce temps continué leur marche de Coulommiers vers Trilport. Celui de Sacken, qui était en tête, poussa une avant-garde directement sur Meaux, par Nanteuil. Cette avant-garde parut devant la ville presque en même temps que le 6e corps, qui y arrivait égalcment de Trilport; elle attaqua sur-le-champ le faubourg de Cornillon, à la gauche de la Marne. La garde nationale, chargée de le

défendre fut forcée et les Russes se rendirent maîtres de la porte. Mais le duc de Raguse y étant accouru avec la brigade Pelleport, l'ennemi fut chassé et le pont détruit. La destruction de celui de Trilport fut aussi inquiétée par le corps de Sacken, mais l'ennemi fut contenu. L'arrière-garde du général Vincent, qui n'avait quitté Château-Thierry que dans la nuit du 26 au 27, était arrivée à Montreuil; lorsque ce général apprit que l'ennemi était à la Ferté-sur-Jouarrre, il se décida alors à gagner Lisy par la traverse et y arriva sans perte. Cependant la rupture du pont de Trilport fit changer le plan du maréchal Blücher; il résolut de passer la Marne près de la Ferté et à gagner Meaux par Lisy. Les corps de Sacken et de Langeron reçurent l'ordre de se rabattre sur Samerou. Dans l'après-midi, le pont ayant éte achevé, le général Katzler le passa et s'avança jusqu'à Lisy; le corps de Kleist suivit, et vint à Grand-Champ; celui de Sacken ne put passer que dans la nuit. Celui de Langeron resta à Samerou. Celui d'York, à la Ferté ayant sa cavalerie à Bussières. La cavalerie de Korf, resta à la Ferté-Gaucher.

Le 28, Napoléon continua son mouvement, et s'avança avec ses troupes entre Esternay et la Ferté-Gaucher. Le duc de Padoue vint de Villenoxe à Châtillon. Cette marche parvint à la connaissance de l'ennemi. Le général Tettenborn qui était arrivé avec ses cosaques, le 26 à Épernay, avait été envoyé par le général Winzingerode à Fère-Champe-

noise pour maintenir les communications avec l'armée austro-russe. Il fut rencontré par les lanciers de la garde, et chassé du côté de Vertus. D'un autre côté, le général Korf qui était à la Ferté-Gaucher, se voyant menacé par la tête de la colonne française, se replia vers la Ferté-sous-Jouarre.

Cependant le maréchal Blücher se disposait à passer l'Ourcq et à attaquer Meaux à revers. L'avant-garde de Katzler reçut l'ordre de passer cette rivière et la Therouanne et de s'avancer sur Meaux; le corps de Kleist, celui d'occuper Lisy; ceux de Sacken et Langeron de s'échelonner à Tancrou et Grand-Champ. Le corps d'York devait rester à la Ferté-sous-Jouarre, pour soutenir la cavalerie de Korf, qui avait l'ordre de conserver sa position à la Ferté-Gaucher. Les ducs de Trévise et de Raguse avaient bien réussi à détruire les ponts de Meaux et de Trilport, et à empêcher l'ennemi de déboucher par la grande route; mais ils ne pouvaient pas douter que Blücher maître de passer la Marne, où il voudrait, au-dessus de Meaux, ne tournât le coude de cette rivière et ne vînt gagner la route de Soissons par Lisy. Dès le 27, ils firent part à la régence de la situation où ils se trouvaient et demandèrent des secours. Il y avait bien, dans les dépôts de la garde, environ cinq mille hommes d'infanterie et mille chevaux disponibles, mais on craignit assez mal-à-propos d'en disposer. On avait déjà commis la faute grave de n'envoyer qu'environ

quinze cents hommes à Meaux, lorsqu'un ordre de Napoléon vint tirer d'embarras un ministre de la guerre bien peu militaire, et un lieutenant de l'empereur qui l'était encore moins. La division Poret de Morvan, forte de quatre mille neuf cents hommes et une brigade de huit cents chevaux, avec quarante-huit bouches à feu, furent envoyées au duc de Trévise.

Sans attendre ce renfort, les deux maréchaux se décidèrent à prévenir le mouvement de Blücher et à prendre eux-mêmes position le même jour, à la rive droite de l'Ourcq. Les Prussiens avaient déja rétabli le pont de Lisy, et l'avant-garde du général Katzler, précédée par deux régimens de cavalerie aux ordres du colonel Blücher, s'avançait, le 28 au matin, vers la Thérouanne. Le général Vincent qui faisait l'avant-garde du duc de Trévise, rencontra, entre Barcy et Vareddes, le colonel Blücher qui s'étendait vers Claye. Les deux régimens prussiens furent vivement poussés et forcés de repasser la Thérouanne à Étrepilly. Le restant de la cavalerie du général Katzler, qui avait déjà passé la rivière, fut également ramené sur Gué-à-Trême. Ce village était occupé par quatre bataillons prussiens, et la cavalerie se plaça en arrière. La division Christiani se déploya devant et l'ennemi fut vivement canonné. Au premier bruit du combat, le général Kleist se hâta de passer l'Ourcq et vint prendre position, à quelque distance en arrière de son

avant-garde. Cependant la première brigade de la division Christiani, s'étant formée en colonne d'attaque, s'avança sur Gué-à-Trême, pendant que deux bataillons tournaient le village à droite. Les bataillons prussiens furent forcés, et la division Christiani, suivie du 6ᵉ corps, déboucha au-delà de la Thérouanne. Le général Kleist se voyant dans l'impossibilité de se replier sur Lisy, envoya en hâte détruire le pont et se mit en retraite sur la route de Soissons. Il fut poursuivi jusqu'au défilé de Neufchelles, où son arrière-garde prit position; le corps se retira jusqu'à Fulaines, pour s'assurer un pont. L'ennemi perdit environ deux cents hommes hors de combat et autant de prisonniers; notre perte fut de quatre-vingts hommes. Le soir le 6ᵉ corps prit position à May; son avant-garde fut engagée toute la nuit avec l'ennemi. Le duc de Trévise resta devant Lisy. Le même jour, à neuf heures du soir, le maréchal Blücher, ayant appris d'un côté l'issue du combat de Gué-à-Trême et de l'autre voyant revenir la cavalerie du général Korf, crut devoir mettre la Marne entre lui et l'empereur Napoléon. Ne voulant pas encore renoncer au projet d'attaquer les deux maréchaux et de gagner Paris, il espérait que le retard, que devait entraîner la construction d'un pont sur la Marne, lui en donnerait le temps. Il fit donc repasser sur-le-champ la rivière au corps d'York et fit rompre le pont, ne laissant que deux bataillons en observation sur la rive droite

Le 1er mars, le maréchal Blücher, présumant que les deux corps français qui avaient poussé le général Kleist, s'étaient avancés jusque devant Fulaines, imagina de les envelopper par une attaque de flanc. D'après l'ordre de mouvement qu'il donna à ses troupes, le corps de Kleist devait se porter de nouveau en avant jusqu'à Neufchelles, prêt à attaquer les ducs de Raguse et de Trévise au premier ordre. Le corps d'York devait aller passer l'Ourcq au pont de Crouy et celui de Langeron au pont de Gesvres; tous deux pour attaquer les corps français en flanc. Le corps de Sacken devait masquer le mouvement, en restant à Lisy, où il devait faire quelques démonstrations offensives. Il ne manquait pour assurer l'exécution de ce plan, du reste assez bien conçu, qu'une seule précaution; c'était celle de s'assurer si les généraux français n'avaient pas fait rompre les ponts de Gesvres et de Crouy, que le 6e corps couvrait par son aile droite. L'oubli de cette précaution fit échouer le plan du général prussien. Les ponts étaient rompus, et le maréchal Blücher se vit obligé de faire remonter le corps d'York jusqu'à Fulaines, vers six heures du soir. Le corps de Sacken, qui avait, pendant une grande partie de la journée, entretenu une fusillade assez insignifiante à Lisy, vint le soir occuper Crouy. Le général Langeron avait fait rétablir le pont de Gesvres, et avait fait passer l'Ourcq au corps de Kapczewicz. La cavalerie du 6e corps;

qui gardait ce passage, fut repoussée. Mais le duc de Raguse ayant porté son infanterie au devant des Russes, ils furent rejetés au-delà de l'Ourcq avec perte de sept à huit cents hommes, dont trois cents prisonniers. Dans la nuit, la division du général Poret de Morvan rejoignit le duc de Trévise.

L'empereur Napoléon, arrêté par le mauvais état des chemins, ne put arriver à la Ferté-sous-Jouarre que dans la nuit et avec la tête de sa colonne. Aussitôt il donna les ordres nécessaires pour la reconstruction du pont, que les deux bataillons prussiens, écrasés par la mitraille des batteries de la garde, ne purent pas même contrarier. Pendant que le pont se reconstruisait, la cavalerie de la garde, celle du général Grouchy, la division Friant et les divisions Meunier et Curial se rallièrent à la Ferté; le duc de Bellune qui suivait, eut ordre de se rendre par Bussières à Château-Thierry, et le duc de Padoue, qui était plus en arrière, y fut dirigé par Vieux-Maisons.

Cependant le maréchal Blücher, persistant toujours dans son dessein, avait encore retiré le corps de Langeron, de Gesvres, le même soir, et lui avait fait passer l'Ourcq à Fulaines, le plaçant entre le corps de Kleist et celui d'York. Tout était disposé pour faire déboucher l'armée de Silésie, par Neufchelles sur la route de Meaux, lorsque Blücher apprit que l'empereur Napoléon était arrivé snr la Marne. L'illusion se dissipa alors, le

projet de la conquête de Paris fut abandonné, et le général prussien commença à réfléchir à la position dans laquelle il se trouvait. Deux jours avaient été perdus sur l'Ourcq, à des tentatives décousues et des mouvemens sans signification. Rien n'avait été fait pour connaître la force ni la direction du corps d'armée, que Napoléon amenait avec lui. Les corps de Bülow et de Winzingerode étaient de l'autre côté de l'Aîne, sans que Blücher se soit jusqu'alors inquiété d'eux, autrement que pour faire promener le dernier à peu près au hasard. Blücher, qui ignorait, ainsi que le témoigne son ordre de mouvement, si l'empereur Napoléon passerait la Marne à Meaux, à la Ferté-sous-Jouarre, ou à Château-Thierry, craignit de se trouver acculé sur Soissons et songea à retirer son armée le plus vite possible.

Le deux mars, dès le matin, le corps d'York se mit en marche pour gagner Oulchy; celui de Sacken suivit peu après, se dirigeant sur Ancienville; les corps de Kleist et de Langeron devaient rester jusqu'au soir sur l'Ourcq et ensuite se retirer, le dernier en arrière de la Ferté-Milon, et l'autre à Marolles devant cette ville. Le but du maréchal Blücher était de se réunir au corps de Bulow et de Winzingerode; la seule difficulté était de savoir où il passerait l'Aîne, s'il était un peu pressé : c'est à quoi il ne pensait pas. Pour masquer ce mouvement, le général Kleist reçut l'ordre, vers une heure après midi, de pousser une forte

reconnaissance sur May. Ce dernier y employa le général Ziethen avec douze escadrons, la division Klüx et deux batteries. Lorsque le général Ziethen s'approcha du défilé de May, une brigade de la division de cavalerie du général Merlin vint à sa rencontre; mais arrêtée d'abord par le feu de l'artillerie et chargée ensuite par la cavalerie prussienne, elle fut ramenée sur le 6e corps. La division Ricard qui s'avançait, suivie par celle du général Lagrange, arrêtèrent l'ennemi et se déployèrent sous la protection de leurs batteries. Le général Ziethen se déploya également et une vive canonnade s'engagea. Le général Kleist voyant son avant-garde aux prises, la fit appuyer par le reste de sa cavalerie, tandis que la division Pirch était sous les armes devant Neufchelles. Enfin, à cinq heures du soir, six pièces de l'artillerie prussienne ayant été démontées; le général Ziethen voyant sa gauche au moment d'être forcée, se mit en retraite. Le général Kleist le recueillit à Neufchelles et se replia sur Fulaines pour y repasser l'Ourcq; mais en arrivant au défilé de Mareuil, il le trouva encombré par le corps de Langeron, dont une partie seulement avait passé la rivière. Dans cette position critique, afin de cacher le plus qu'il était possible l'encombrement qui existait à Mareuil, le général Kleist fit prendre position en avant du village, à deux bataillons, quatre escadrons et une batterie, avec ordre d'arrêter l'avant-garde française. Le duc de Raguse qui, bien loin de

présumer que le maréchal Blücher aurait entassé sans but deux de ses corps dans un défilé, devait penser qu'il était en mesure de se défendre, se contenta de faire canonner l'ennemi, sans chercher à le pousser sur le pont. Le général Kleist eut ainsi le temps de défiler au delà-de l'Ourcq, où il prit position à la nuit. Le corps de Langeron, au lieu d'aller à la Ferté-Milon, se dirigea vers Oulchy; celui de Kleist se remit en mouvement à minuit et vint s'établir, au jour, près de Neuilly-Saint-Front, laissant le colonel Blücher avec deux bataillons et quatre escadrons devant Fulaines; le corps de Sacken avait été rappelé d'Ancienville et était venu à Oulchy.

Le duc de Raguse prit position sur les hauteurs de Mareuil, où il fut joint par le duc de Trévise. L'empereur Napoléon avait employé toute la journée du 2, à faire rétablir le pont de la Ferté-sous-Jouarre; dans la nuit il fut achevé, et, vers deux heures du matin, les troupes commencèrent à passer la Marne. Le projet de Napoléon était de faire suivre l'armée de Blücher sur Oulchy, par les ducs de Trévise et de Raguse, tandis que lui-même, se dirigeant par Fère-en Tardenois et Braines, irait se rendre maître du passage de l'Aîne à Micy et prendrait l'ennemi à dos.

Le maréchal Blücher continua son mouvement vers l'Aîne. Indécis encore du point où il pourrait la passer, il avait marqué Buzancy pour la réunion de son armée, qui devait s'y rendre en

deux colonnes. Celle de droite, composée des corps de Kleist et Langeron, devait suivre la petite route de Neuilly-St.-Front, à Soissons; Celle de gauche, composée des corps d'York et de Sacken, devait rester sur la grande route de Château-Thierry. Comme les troupes étaient arrivées tard dans leurs positions, le mouvement ne devait commencer que vers trois heures après midi. Les équipages de l'armée devaient se diriger à Fismes. Les Équipages de Pont à Busancy.

Les ducs de Trévise et de Raguse avaient été passer de grand matin, l'Ourcq à la Ferté-Milon, et avaient continué leur marche vers Neuilly-St.-Front. Vers dix heures du matin leur cavalerie, qui était en avant, reconnut l'arrière-garde du colonel Blücher à la hauteur de Passy. Le général Doumère reçut l'ordre de s'étendre à droite, pour tourner la gauche de l'ennemi: le restant de la cavalerie s'avança de front, faisant vivement canonner les Prussiens par l'artillerie à cheval. Le général Kleist fit sur-le-champ avancer sa cavalerie, à la droite du colonel Blücher ; celle du général Korf vint se placer à gauche. La division Klüx se déploya environ deux cents toises en arrière contre un petit bois. La division Pirch prit position en réserve, en arrière du bois, et une ferme à cent-cinquante toises à droite, fut occupée par deux bataillons et seize bouches à feu. Le corps de Langeron fut prévenu de se hâter de passer l'Ourcq et de déblayer le défilé. La

cavalerie russe et prussienne resta assez longtemps exposée à un feu très-vif d'artillerie, qui la fit beaucoup souffrir. Mais le général Doumère prolongea trop son mouvement, et manqua par là l'attaque de flanc et à dos, à laquelle il avait été destiné. L'infanterie était trop en arrière, et une attaque de front ne pouvait pas avoir lieu sans elle. Enfin elle arriva, mais le défilé venait d'être dégagé et le corps de Kleist passa l'Ourcq sans obstacle et sous la protection du corps de Langeron et d'une nombreuse artillerie, qui garnissaient les hauteurs de Nampteuil. Le 6ᵉ corps s'avança à la suite de l'ennemi, et il s'engagea, d'une rive à l'autre, un feu de mousqueterie et d'artillerie qui dura jusqu'à cinq heures. Alors le corps de Kleist ayant gagné l'avance, celui de Langeron, chargé de l'arrière-garde, se mit en retraite et les ducs de Raguse et de Trévise passèrent l'Ourcq.

Le mouvement rétrograde du corps de Langeron, et l'abandon de la rive gauche de l'Ourcq, étaient le résultat d'une nouvelle disposition du maréchal Blücher. Ce dernier s'était rendu à Buzancy, où étaient les équipages de pont, afin de faire reconnaître le point où il pourrait passer l'Aîne, lorsqu'un de ces hasards, qui font si souvent les réputations, vint le sauver de la position critique, où une série de fautes l'avaient mis.

Nous avons vu plus haut (page 345), qu'il avait fait avancer le corps de Winzingerode à

Épernay, pendant qu'il réorganisait son armée à Châlons. Le 24, lorsqu'il passa l'Aube, pour se diriger de nouveau sur Paris, le général Winzingerode reçut l'ordre d'aller occuper Reims. Il est inutile de s'appesantir à recherche pourquoi, au lieu de lui faire faire cette promenade inutile, il ne l'avait pas tenu à sa hauteur, en lui faisant suivre la rive droite de la Marne. Ce mouvement restera toujours inexplicable et, ainsi que toutes les manœuvres du général prussien en 1814, il porte l'empreinte de la précipitation aveugle et de l'absence de toutes combinaisons militaires. Le 1er mars, enfin, le maréchal Blücher se souvint qu'il avait un corps à Laon et un à Reims; ils reçurent l'ordre de s'avancer vers Soissons. Celui de Bülow vint à Anizy-le-Château et celui de Winzingerode à Fismes. Le 2, ils se remirent à la rive droite de l'Aine et parurent devant Soissons. L'investissement de la place fut fait dans la matinée et des batteries ayant été établies, elle fut vivement canonnée. La garnison de Soissons était composée du régiment de la Vistule, fort d'environ quatorze cents hommes; les remparts étaient garnis d'artillerie. Le feu de la place fut aussi vif que celui de l'ennemi. Cependant le canon se faisait entendre sur l'Ourcq et approchait de Soissons. C'était celui des deux maréchaux qui poussaient Kleist. Les généraux Bülow et Winzingerode étaient informés, que l'armée de Silésie était en retraite et allait être acculée sur l'Aine.

Il n'y avait pas un moment à perdre. Désirant s'épargner le sacrifice d'hommes qu'aurait coûté un assaut, qui pouvait échouer, il essayèrent une sommation. Ce moyen réussit, et le général Moreau, ébranlé par la crainte de sacrifier et la ville et la garnison, crut faire une merveille que de capituler, sous la condition que la garnison rejoindrait l'armée avec ses pièces de campagne. La place fut remise à l'ennemi le 3 à midi. L'avarice et la mauvaise foi des Prussiens pensèrent faire rompre la capitulation. Ils chicanèrent sur le nombre de pièces que devait avoir la garnison. Cette prétention insolente et si déplacée acheva d'allumer l'indignation des officiers et des soldats de la légion de la Vistule, déjà outrés d'une capitulation aussi honteuse. Ils étaient prêts à se révolter contre le général Moreau et à défendre la place malgré lui, lorsque le général Woranzow termina la contestation et sauva les Prussiens, du danger de porter la peine de leur arrogante roideur. Le maréchal Blücher, ainsi tiré d'embarras, fit continuer la marche de ses colonnes pendant toute la nuit. Le lendemain, à huit heures du matin, son armée fut réunie sous les murs de Soissons, et il lui fit passer l'Aîne. Les ducs de Trévise et de Raguse prirent position à Hartennes. Le général Vincent fut renvoyé à Château-Thierry, pour garder le fort et pour réunir les détachemens isolés qui se rendaient de Paris à l'armée. Le général Grouchy, avec la division

Roussel vint à Rocourt: les divisions du duc de Bellune s'établirent un peu en arrière; celles du prince de la Moskowa et la cavalerie de la garde, entre ces derniers et Montreuil, où resta la division Friant et le quartier-impérial.

On a voulu contester le danger où se serait trouvé l'arméee de Silésie, sans la reddition de Soissons, ou au moins a-t-on voulu le réduire aux simples chances d'une bataille ordinaire; nous pourrions nous contenter de citer le rapport fait, à cette occasion, par le général Bülow (*), et les expressions de l'auteur mili-

(*) Rapport du général Bulow au roi de Prusse, de Laon, le 10 mars 1814.

Le 2, nous arrivâmes devant Soissons; cette ville est entourée d'un fossé plein d'eau, et une enceinte flanquée de fortes tours la rend bien tenable. La garnison était composée de douze à quatorze cents Polonais et suffisamment munie d'artillerie. La possession de Soissons nous était d'une nécessité urgente, et *indispensable pour nous réunir au corps du maréchal Blücher*. S'il avait fallu la prendre de vive force, on pouvait y sacrifier quelques milliers d'hommes et encore échouer: après une très-forte canonnade, nous prîmes ici comme à la Fère, le général Winzingerode et moi, la voie des négociations. Elles furent de nouveau conduites par le capitaine Martens, avec tant d'adresse que le commandant se décida, le 3 après midi, à évacuer la ville, avec la plus grande partie de son artillerie, au moyen de quoi il obtint la libre sortie de sa garnison. La nécessité était encore plus urgente ici qu'à la Fère, de se mettre rapidement en possession de la place, car dès le 2, après-midi, on entendait dans la direction d'Oulchy, une canonnade qui s'approchait à chaque instant de nous, et le 3, aussitôt que nous fûmes maîtres de la place, arriva le gros de l'armée du maréchal Blücher, que Napoléon avait repoussé avec la plus grande partie de ses

taire prussien, qui a décrit cette campagne (*). L'un et l'autre expriment assez clairement le danger de la position du maréchal Blücher; mais nous aimons mieux rappeler en peu de mots la position des armées. Le maréchal Blücher se trouvait, le 2, derrière l'Ourcq à Oulchy, et il devait calculer que l'empereur Napoléon aurait passé la Marne, le même jour vers le soir, soit à Meaux, à la Ferté, ou à Château-Thierry; le soir, il se décida à réunir ses corps d'armée à Buzancy, tandis que la cavalerie défendrait encore l'Ourcq, jusqu'au lendemain matin. Il réunit à Buzancy ses équipages de ponts, et son ordre de mouvement indique clairement que c'était pour jeter un pont sur l'Aîne, dans un endroit *qui n'était pas encore déterminé.* En supposant que la reconnaissance du passage ait pu être faite dans la nuit, et qu'on se soit de suite occupé de la construction du pont, cette opération ne pouvait guère commencer que le 4 vers midi; la preuve en est, que l'armée prussienne ayant marché toute la nuit, ce qu'elle n'aurait pas fait si les portes de Sois-

forces, et qui, *s'il n'avait pas été mis en possession de Soissons, se serait certainement trouvé dans un grand embarras.*

(*) Le projet de Napoléon était: que les maréchaux Mortier et Marmont suivissent l'armée de Silésie par Oulchy, tandis que lui, avec sa colonne, se serait dirigé par Braisne sur Micy: comme Soissons était occupé et défendu, cette armée se serait trouvée, par son aile gauche, dans une position critique. (Plotho, tome III, page 284.)

sons ne lui avaient pas été ouvertes; la tête de colonne n'arriva, devant cette place, qu'à huit heures du matin. Le passage ne pouvait se faire que vers Micy, et n'aurait pu commencer que dans la nuit du 4 au 5, au plutôt. Or, le 4 d'assez bonne heure, la cavalerie de la garde et celle du général Grouchy étaient déjà en avant de Braisne, et d'un autre côté, les ducs de Raguse et de Trévise auraient été sur les talons de l'armée de Silésie. Ce court exposé suffit pour prouver que l'armée de Silésie n'avait que deux partis à prendre; l'un était de faire front et de recevoir la bataille, ayant une rivière à dos; l'autre, de se laisser attaquer dans son passage. Lequel est le moins désastreux? On a prétendu que Napoléon aurait eu à combattre également le corps de Winzingerode, qu'on suppose être resté à la gauche de l'Aîne. Le rapport de Bülow, et l'ordre du mouvement de Blücher, prouvent suffisamment que cela n'était pas, et qu'il n'y avait pas de pont à Micy. Le corps de Winzingerode avait passé à la droite de l'Aîne pour joindre Bülow, et ni l'un ni l'autre n'avaient d'équipages de ponts. On a reproché à Napoléon de ne pas s'être contenté d'envoyer les ducs de Bellune et de Padoue au secours des maréchaux, tandis qu'il aurait marché, avec la *masse de ses forces*, par Montmirail et Château-Thierry sur Soissons. En faisant ce détachement, la *masse de forces* qui lui

restait était composée des divisions Friant, Curial et Meunier, c'est-à-dire de six mille hommes : le reproche n'est donc que ridicule.

Nous n'avons que peu de mots à dire sur la conduite du maréchal Blücher ; nous avons indiqué, déjà en passant, toutes ses fautes. Il court en hâte sur la Marne avec les troupes qu'il a sous la main, afin d'accabler les deux corps français chargés de la défendre, et pour gagner Paris, au lieu d'avoir employé le corps de Winzingerode, qui était à Épernay, à suivre son mouvement par la rive droite, et lui assurer les passages de Château-Thierry et de la Ferté, il l'envoya à Reims sans qu'il soit possible de deviner pourquoi. Arrivé à la Ferté-Gaucher, il pouvait encore précéder à Paris les deux maréchaux. Il lui suffisait pour cela de se porter directement sur Meaux et sur Lagny, en couvrant son mouvement par un corps de cavalerie, poussé vers St.-Jean-les-Deux-Jumeaux. Au lieu de cela, il divise son armée, et en jette une moitié sur la Ferté, ce qui l'oblige à diriger l'autre sur Trilport. Le passage de Meaux est manqué, et il fait le tour pour venir à Lisy. Il gagne celui de l'Ourcq, et au lieu d'y retenir le corps de Kleist, jusqu'à ce que les autres y soient arrivés, ce qui devait avoir lieu le même jour, il jette son avant-garde seule vers Meaux. Cette avant-garde est battue, et le pont de Lisy perdu ; c'est ce qui devait arriver. Alors, Blücher dissémine son armée sur l'Ourcq, cherchant partout des

ponts; ses tentatives sont repoussées sans peine, parcequ'elles sont décousues; il perd deux jours, sachant cependant que Napoléon arrivait, mais n'ayant pas cherché à savoir par où. Alors, il s'aperçoit du danger de sa position. Les corps de Bülow et de Winzingerode, qui auraient dû être au moins à Oulchy, sont au-delà de l'Aîne; et pour les rejoindre, il faut se hâter d'échapper à l'armée française, et chercher à passer l'Aîne, sans savoir où. Enfin un hasard, presque sans exemple, le rend maître de Soissons et encore sa position est-elle si critique, qu'il faut courir toute une nuit, sans s'arrêter, pour se couvrir par cette place. Voilà en quatre mots le récit des manœuvres du maréchal Blücher, du 24 février au 4 mars. Le lecteur les jugera.

CHAPITRE II.

Position des deux armées.—Attaque infructueuse de Soissons.—Reprise de Reims, le 5 mars.—Combat de Craonelle, le 6.—Combat de Craone, le 7.—Bataille de Laon, le 9.

Le 4 l'empereur Napoléon se dirigea sur Fismes et les deux maréchaux sur Soissons. Le maréchal Blücher avait, dès le matin, étendu son armée derrière l'Aîne, où elle occupait les positions suivantes: le corps de Kleist entre Chavignon et Anizy-le-château; celui de Bülow, entre Fontenay et Crouy; celui d'York, entre Villery et Lœuilly; celui de Langeron, entre Nampteuil et Crouy; celui de Sacken le long de l'Aîne, de Soissons à Vailly; celui de Winzingerode, derrière Vailly, ayant les cosaques de Czerniszeff à Braisne, et des partis de cavalerie vers Corbeny et Bery-au-Bac. Le corps de Rudzewicz, fort d'environ hu mille hommes, forma la garnison de Soissons. La colonne de l'empereur Napoléon arriva sans dif-

ficulté à Fismes, par le chemin de Fère en Tardenois. Beaucoup d'équipages prussiens, que le maréchal Blücher avait dirigés d'Oulchy sur Fismes, furent pris en chemin. Les maréchaux, qui n'avaient plus devant eux que quelques cosaques, s'avancèrent également devant Soissons. Napoléon, justement étonné de ne plus rencontrer l'armée de Silésie, qui aurait dû être concentrée entre Braisne et Micy, fit faire une reconnaissance sur Braisne, par le général Guyot, avec les escadrons de service. Cette reconnaissance fut vivement ramenée par le général Czerniszeff; mais le général Grouchy étant venu l'appuyer avec la division Roussel, l'ennemi fut chassé à son tour jusqu'au-delà de Courcelles, où le général Grouchy s'établit. Ce fut à Fismes que l'empereur Napoléon apprit la reddition de Soissons ; rien ne peut égaler l'indignation que cette nouvelle fit éprouver à l'armée. Le fruit de huit jours de marches forcées et de fatigues était perdu ; la face des affaires était changée. Cette armée qu'on poursuivait avec d'autant plus d'ardeur, que renfermée entre l'Aîne et les colonnes françaises, contenue par la ville de Soissons, elle ne pouvait échapper à une bataille désastreuse ; cette armée venait non-seulement de se voir livrer le seul passage qui pût la sauver, mais elle venait de recevoir un renfort de près de cinquante mille hommes. Le 2 mars, Napoléon avec quarante mille hommes en poussait soixante mille, à moitié désorganisés par la crainte

du danger; le 4, il se trouvait en présence de plus de cent mille, couverts par une rivière et maîtres de Soissons (*). Ce n'est pas aller trop loin que d'avancer, que la reddition inexcusable de cette place fut une des causes principales des désastres de la campagne; la suite le prouvera.

L'empereur Napoléon, pour légaliser la levée en masse, que le patriotisme des habitans des campagnes, surtout, organisait partout où la trop grande masse d'ennemis ne les comprimait pas;

(*) FORCES DES ARMÉES AU 4 MARS.

		INFANT.	CAVAL.
ARMÉE FRANÇAISE.			
Prince de la Moskowa.	Gén. Boyer, Meunier et Curial.	3,773	
Duc de Bellune......	— Charpentier et Boyer de Rebevai.......	7,400	
— de Trévise.......	— Friant, Christiani et Poret de Morvan.......	11,900	
— de Raguse.......	— Ricard, Lagrange et duc de Padoue.......	6,000	
Gén. Nansouty.......	— Laferrière, Colbert, Excelmans et Pacz.......		4,250
— Grouchy.........	— Merlin, Bordesoulle, Roussel.......		4,484
	Total.......	29,073	8,734
ARMÉE DE BLÜCHER.			
Gén. York..........	Prince Guillaume, Horn et Jurgass.......	12,500	3,500
— Kleist..........	— Pirch, Klüx et Ziethen...	7,500	2,500
— Bülow..........	— Thümen, Zielinsky, Kraft et Oppen.......	16,800	3,500
— Langeron........	— Kapczewicz, Rudzewicz et Korf.......	15,000	5,000
— Sacken..........	Prince Szerbatow, Liewen et Wassilczikow.	11,500	4,000
— Winzingerode....	Gén. Woronzow, Strogonoff, Orurk et Czerniszeff.......	21,000	12,000
	Total.......	84,360	30,500

d'un autre côté pour répondre, par de justes représailles, aux incendies et aux assassinats juridiques des coalisés, rendit à Fismes, un décret qui fut promulgué sur-le-champ dans tous les départemens, où on put le faire parvenir (*). On a accusé Napoléon d'avoir organisé une guerre d'extermination. La mauvaise foi de ce reproche retombe en entier sur ceux qui l'ont proféré, et qui voudraient encore nous livrer pieds et poings liés à nos ennemis; a-t-on oublié que la coalition qui avait sanctifié chez elle la levée en masse; la Prusse qui avait ordonné le massacre de nos soldats, qui tomberaient entre les mains de ses paysans, avaient menacé de mort le Français qui oserait, non pas seulement résister à ses armées, mais défendre ses propriétés contre le soldat ennemi, que la maraude y amenait la torche à la main?

Quoique la perte de Soissons ait apporté un grand changement, dans la situation réciproque des armées, Napoléon n'en était pas moins obligé de continuer ses opérations offensives contre Blücher. N'ayant plus l'espoir de l'acculer à l'Aîne et de le forcer à une bataille désavantageuse, il fallait au moins chercher à le déborder et à enlever toutes ses communications avec l'armée de Schwarzenberg. Il se pouvait que le résultat des manœuvres qu'il allait faire pour y parvenir, amenât

(*) *Pièces justific.* XXVIII.

quelques chances favorables, dont il se hâterait de profiter. Le dessein que forma l'Empereur Napoléon fut de gagner, avant l'ennemi, l'importante position de Laon, et de l'acculer ainsi dans l'angle de l'Aîne et de l'Oise. Pour enlever le passage de l'Aîne à Bery-au-Bac, il fallait attirer l'attention de Blücher sur un autre point; c'est ce qui fut fait. Les ducs de Trévise et de Raguse reçurent, le 5, l'ordre d'attaquer Soissons, et le général Grouchy celui de surprendre Braisne. Devant Soissons la division Christiani attaqua le faubourg de Paris et la division Ricard la porte de Reims. La fusillade dura sur ces deux points pendant presque toute la journée; une forte canonnade s'engagea entre l'artillerie des deux corps français et celle des remparts. Mais il fut impossible d'obtenir aucun avantage contre des remparts solides, défendus par une forte garnison. Néanmoins la perte de l'ennemi s'éleva à environ douze cents hommes. La nôtre ne fut guère moindre de huit cents. L'attaque de Braisne réussit mieux. La division Roussel culbuta les cosaques de Czerniszeff et leur prit une centaine d'hommes. Pendant que ces deux attaques se faisaient, Napoléon avait détaché sur Reims le général Corbineau, avec la division Laferrière. Vers quatre heures du matin, le général Corbineau arriva par la traverse à St. Brice, et tourna Reims par la route de Laon. Les quatres bataillons russes qui y étaient restés,

furent enlevés, avec leur commandant le prince Gagarin.

L'attaque de Braisne remplit son objet. Blücher, croyant que l'armée française allait forcer le passage de l'Aîne vers Vailly, resserra son armée vers son aile gauche et la déploya en ordre de bataille, sur les hauteurs entre l'Aîne et la Lette. Le corps de Winzingerode, conserva sa position entre Bray et Cerny. Le corps de Sacken vint entre Ostel et Bray. Celui de Langeron, ayant retiré la moitié de la garnison de Soissons, vint à Aisy; celui de Kleist à Filain; celui d'York à Pargny; celui de Bülow près de l'Ange-Gardien. La rive droite de l'Aîne fut garnie de postes.

L'occupation de Reims ayant rouvert la communication de l'armée française, avec la 2e division militaire, l'empereur Napoléon ordonna au général Janssens, qui la commandait, de réunir les hommes disponibles des dépôts et de les conduire à l'armée. Nous verrons plus loin le résultat de cette mesure. Le 6, Napoléon commença son mouvement vers Laon. Le général Nansouty reçut l'ordre de se porter rapidement, avec les divisions Excelmans et Pacz, sur Bery-au-Bac et d'enlever ce passage. Les divisions Friant et Meunier suivirent de près cette cavalerie, afin de garder la position de Bery-au-Bac, aussitôt qu'elle serait emportée par le général Nansouty. Le reste de l'armée se mit en mouvement peu après, et le duc de Trévise reçut

l'ordre dans la nuit, de quitter l'attaque de Soissons et de se diriger également à Bery-au-Bac. Le duc de Raguse devait le suivre au point du jour.

Le général Nansouty surprit à Bery-au-Bac, les grands gardes de la brigade de cavalerie russe, qui était chargée de la garde du pont, la culbuta jusqu'au delà de la Ville-aux-Bois et lui prit trois cents hommes et deux canons. Les divisions Friant et Meunier arrivèrent peu après et prirent position entre Bery et Corbeny. Vers midi l'empereur Napoléon déboucha lui-même de Bery-au-Bac, avec les divisions Pierre Boyer, Meunier et Curial, sous les ordres du prince de la Moskowa; et le général Grouchy avec les divisions Roussel et Laferrière rappelées de Braisne et de Reims. A trois heures ces divisions étaient en position devant Corbeny. Les ducs de Bellune et de Trévise étaient encore en arrière.

Cependant le maréchal Blücher, averti vers deux heures après midi, du passage de l'armée française à Bery, mit sur-le-champ son armée en mouvement, en la formant sur la gauche en colonne. Son intention était de descendre dans la plaine de Craone, et d'y livrer bataille. Lorsque la tête de sa colonne fut arrivée à la hauteur d'Ailles, il se vit prévenu par l'empereur Napoléon, qui déja occupait les hauteurs de Bouconville, à la droite de la Lette.

Alors il réfléchit que le plateau de Craone était trop étroit pour y déployer son armée; et il chan-

gea de plan. Le corps de Sacken et l'infanterie de celui de Winzingerode furent destinés à défendre l'espace compris entre l'Aîne et la Lette, tandis que le reste de son armée devait se hâter d'occuper Laon. Le général Winzingerode, avec cinq mille cinq cents chevaux de son corps, toute la cavalerie de ceux de Langeron et d'York et quatre-vingts bouches à feu, reçut l'ordre de passer la Lette près Filain, et de se diriger par Chevrigny sur Fetieux, où il devait prendre position. Le corps de Bülow se mit en marche, pour se rendre tout d'un trait à Laon. Ceux de Kleist et Langeron durent suivre, jusqu'à Fetieux, le général Winzingerode et ensuite gagner Laon. Le corps d'York resta à Pargny. On ne sait trop concevoir le motif pour lequel le maréchal Blücher dispersa ainsi son armée, pour la réunir ensuite à Laon. Le détour qu'il fit faire aux corps de Kleist et de Langeron, par une traverse presque impraticable, paraît au moins inutile. En conséquence de cette disposition, le général Woronzow se déploya, avec l'infanterie de Winzingerode, entre Ailles et Vassogne. Le corps de Sacken resta vers Bray, en réserve. L'empereur Napoléon, ayant été averti que l'ennemi paraissait sur les hauteurs de Craone, y envoya un bataillon de la vieille garde en reconnaissanc . L'ennemi fut rencontré au-dessus du moulin de Pontois, sur les hauteurs de Craonelle. C'était la brigade Krassowski (13e et 14e chasseurs). Napoléon se vit obligé de faire soutenir son bataillon

par une brigade de la division Friant. En même temps il dirigea le prince de la Moskowa, par le bois de Corbeny, sur l'Abbaye de Vaucler, qu'occupait la brigade Harpe. La division Meunier l'attaqua, et l'ennemi après avoir incendié Vaucler se replia sur Heurtebise, où le combat se soutint jusqu'à la nuit. Le soir la division Friant prit position près de Corbeny; les divisions Meunier et Curial entre Heurtebise et Vaucler; la division Pierre Boyer sur les hauteurs de Bouconville. Les corps des ducs de Trévise et de Bellune, arrivèrent le soir à Bery-au-Bac; celui du duc de Raguse vint à Roucy.

Le 7 au matin, Napoléon reconnut la position de l'ennemi. Le corps de Woronzow était en bataille sur deux lignes dans l'ordre suivant: en première ligne, les brigades Swarikin, Krassowski et Harpe, entre Ailles et Vassogne; la brigade de cavalerie de Benckendorf, à l'extrême droite vers Jumigny. En seconde ligne, la division Laptiew, dont la brigade Rüdinger appuyait à Ailles, qu'elle occupait. En troisième ligne, le corps de Strogonow, entre la Bovelle et Paissy. La gauche de cette position était couverte par le ravin d'Ailles, et ne pouvait être abordée que par le vallon étroit de la Lette; la droite l'était par le ravin de Vassogne. Devant le centre était un autre ravin, qui s'étend de celui de Vaucler à celui d'Oulchy et sépare le plateau de Craone des hauteurs de Vassogne; trente-six bouches à feu défendaient le débouché

du centre, entre Heurtebise et les Roches; douze étaient à Ailles et autant sur les hauteurs de Foulon; le corps de Sacken était toujours en réserve vers Bray.

Cette position était très-forte, principalement par son centre, et pour l'enfoncer il aurait fallu y employer de grandes forces et se résoudre à un grand sacrifice d'hommes. Cependant il était indispensable d'attaquer le corps ennemi, soit qu'il fut en tête de colonne du restant de l'armée de Blücher, soit qu'il fut destiné à couvrir une ma nœuvre. Napoléon espéra réussir avec moins de difficultés, par une attaque d'ailes. La gauche du corps de Woronzow paraissait plus facilement abordable, puisque nous étions en possession de Vaucler et de Saint-Martin, et que le bouquet de bois, qui se trouve entre ces deux endroits, pouvait favoriser les attaques. En conséquence il détermina que le prince de la Moskowa, avec les divisions Pierre Boyer, Meunier et Curial et les dragons du général Roussel, attaquerait vers Ailles, en débouchant par le vallon gauche de la Lette. Cette attaque devait être soutenue par le duc de Bellune, avec les divisions Boyer et Charpentier; au centre le duc de Trévise devait faire une attaque secondaire, tandis que le général Nansouty, avec les divisions Excelmans et Pacz, chercherait à doubler la droite de l'ennemi, au-delà de Vassogne. Le moment de l'attaque était donc subordonné à l'arrivée des ducs de Trévise et

de Bellune qui étaient encore à Bery-au-Bac. Pour appeler l'attention de l'ennemi sur le centre, et le détourner des dispositions qui devaient se faire contre sa gauche, l'empereur Napoléon fit avancer les premières batteries de la garde, sur le plateau en avant du moulin de Craonelle et engagea la canonnade. Le prince de la Moskowa, emporté par son ardeur, regarda ces premiers coups de canon comme le signal de l'attaque; mettant son corps en mouvement, il déboucha de Saint-Martin sur deux colonnes; celle de droite, composée de la division Pierre Boyer, suivit la Lette et se porta sur Ailles; celle de gauche, composée des divisions Meunier et Curial, s'avança sur le plateau en avant d'Ailles. Ces colonnes, qui avaient été quelque temps couvertes par l'escarpement du coteau, furent accueillies en arrivant sur la hauteur, par un feu si terrible d'artillerie et de mousqueterie, qu'elles furent arrêtées court. Les divisions Meunier et Curial s'appuyèrent au petit bois. L'empereur Napoléon voyant l'action engagée, quoique le duc de Bellune n'eût encore près de Vaucler que la division Boyer de Rebeval, et que le duc de Trévise ne fût pas arrivé, se vit obligé de soutenir le prince de la Moskowa; la division Boyer reçut l'ordre de s'avancer, par le chemin de Vaucler à Heurtebise. Cette ferme, encore occupée par les Russes, fut abandonnée par eux, et le duc de Bellune déploya sa division à la hauteur du petit bois. Dans ce moment il fut

blessé. Le mouvement de la division Boyer força l'ennemi à retirer sa gauche de la première ligne, composée de la brigade Swarikin; la canonnade s'engagea sur ce point avec la plus grande vivacité, et la division Boyer, s'avançant au-delà du bois, s'appuya au corps du prince de la Moskowa.

A la droite, le général Nansouty était parvenu à couronner le plateau de Vassogne; mais ayant été obligé, par le mauvais état des chemins, de laisser son artillerie en arrière, il fut arrêté dans son mouvement. Une charge de la brigade de Benckendorf fut aisément repoussée. Le combat se soutenait toujours à la droite, où nous n'avions encore que sept mille hommes d'engagés, contre dix-huit mille (*). Le général Woronzow voulant profiter de l'état stationnaire du combat, fit char-

FORCE DU CORPS DE WORONZOW

AU COMBAT DE CRAONE.

		BATAIL.	SOLD.
1re ligne.	Gén. Swarikin - Szirwinsk, Butinsk, 19e chasseur.	5	3,000
	— Harpe - Nowaginsk, Tula, 3e batail. de grenadiers.	5	3,000
	— Krassowki, 13e et 14e chasseurs.	3	1,800
2e —	— Laptiew, Newsk, Lithuanie, Podolie, Petrowski, 2e et 44e chasseurs.	10	6,000
3e —	— Chowanski- Smolensk, Narwa, Alexopol, Nouvelle Ingrie, 5e et 41e chasseurs. . . .	9	5,400
	— Szeltnzin, Pensa et Saratow.	3	1,800
	— Benkendorf-Pawlogrod, Huss, Sisocwa 3, Girowa, Grekow 18, cosaques.		2,000
	Total.	35	23,000

ger la division Boyer de Rebeval par les régimens Szirwinski, et 19e chasseurs de la brigade Swarikin, soutenue par deux escadrons de hussards. Cette attaque, prise en flanc par deux batteries de la garde, sous les ordres du général Drouot, manqua. Napoléon, pour en prévenir une seconde, ordonna au général Grouchy, de se porter à l'appui de la division Boyer avec de la cavalerie. Ce général s'avança avec une brigade de la division Roussel, jusqu'au petit bois de St.-Martin, pour charger la colonne ennemie; mais ayant été blessé, la charge n'eut pas lieu. Alors une seconde attaque de la brigade Swarikin, força la division Boyer à s'appuyer au bois; les divisions Meunier et Curial se retirèrent également un peu. Toutes les trois n'avaient plus en ce moment quatre mille hommes en ligne. Le général Laferrière s'élança avec sa division sur le flanc de l'ennemi, mais n'ayant pu arriver qu'avec ses éclaireurs, il fut blessé et la charge manqua. Le prince de la Moskowa réunit ses troupes en ligne, dans le ravin de Vaucler.

Dans ce moment arrivèrent sur le plateau de Craone, la division Charpentier et celle de cavalerie du général Colbert. Le général Woronzow, à la vue de ces troupes, appela à lui la cavalerie du corps de Sacken, pour couvrir sa droite, qui allait se trouver menacée dès que le centre serait attaqué. Cette cavalerie vint se former entre Cerny et Troyon. Cependant l'empereur Napoléon fit déboucher la division Colbert, par le chemin de

Craonelle aux Roches. Le général Charpentier, à la tête de sa division et de celle du général Boyer de Rebeval, s'avança en colonne, par la gauche du petit bois. Le prince de la Moskowa fit renouveler l'attaque d'Ailles, par la division Pierre Boyer, et la fit soutenir par les divisions Meunier et Curial. La division Friant se dirigea par la route de Soissons. Cette attaque combinée réussit pleinement. Le général Colbert se forma en avant de la ferme des Roches, malgré le feu de la brigade Harpe. Le général Charpentier arriva sur le plateau à la gauche d'Ailles. Le général Woronzow porta au devant de lui, pour l'arrêter, d'abord une partie de la brigade Rüdinger de la seconde ligne, puis la brigade Sanders de la troisième. Mais la division Friant ayant passé, en ce moment, le ravin au centre, l'ennemi fut enfoncé. Dans le même temps la division Pierre Boyer emporta Ailles, et le général Woronzow, entamé de toutes parts, se mit forcément en retraite. L'armée française couronna le plateau entre Ailles et Paissy; le prince de la Moskowa et le général Charpentier en première ligne; le duc de Trévise, qui arriva alors, en seconde.

La poursuite de l'ennemi continua, sous la protection de six batteries de la garde qui couvraient le front de l'armée. Le général Belliard qui prit le commandement de la cavalerie, reçut l'ordre d'appuyer à gauche et de joindre le général Nansouty, pour tourner la droite de l'ennemi. A la hauteur de Cerny, le général Woronzow essaya

de prendre position, sous la protection de la cavalerie du corps de Sacken. Cette dernière sauva à la vérité d'une défaite entière la brigade de Benckendorf, culbutée par les divisions Excelmans et Pacz. Mais le général Woronzow fut contraint à continuer sa retraite, le plus qu'il pût en échiquier. Le corps de Sacken le précéda. La cavalerie française ne put cependant pas le tourner, à cause des ravins qui gênaient sa marche. Mais à la hauteur d'Ouarmont, le prince de la Moskowa trouva l'occasion d'engager et de culbuter la gauche de l'ennemi. Alors le corps de Woronzow fut coupé en deux; la gauche se jeta au travers de la Lette, sous la protection du corps de Langeron, qui était resté à Troucy; la droite se retira en désordre à Chavignon. Le soir l'armée française s'arrêta entre Filain et Ostel; la division Colbert s'avança à Aisy.

La perte de l'ennemi, dans cette journée, s'éleva à près de cinq mille hommes. Les généraux Landskoy et Uszakow (du corps de Sacken) furent tués; les généraux Chowansky, Laptiew, Maslow et Swarikin furent blessés. Notre perte s'éleva aussi à près de quatre mille hommes; le duc de Bellune et les généraux Grouchy, Laferrière, Pierre Boyer, Bigarré et le Capitaine furent blessés. On a élevé la perte de notre armée à huit mille hommes. Si on réfléchit, que le combat n'a porté que sur les corps du prince de la Moskowa et du duc de Bellune, c'est-à-dire sur onze mille hommes, on verra aisément l'exagération de ce compte. Au

reste, il n'a été établi que pour faire une comparaison avec la bataille de Kunersdorf. On a également avancé que le maréchal Blücher, voyant que le général Winzingerode n'était pas arrivé à Fetieux, avait ordonné au général Woronzow de se retirer. Le fait est faux, car ce dernier avait reçu l'ordre d'opposer la plus vive résistance, afin de couvrir le mouvement de Winzingerode. Au reste, le général Woronzow a rempli sa mission d'une manière qui ne peut lui mériter que des louanges. Ayant passé quelques heures à Chavignon et rallié la garnison de Soissons, que le maréchal Blücher fit évacuer, il se retira à Laon, laissant en arrière-garde la brigade Benckendorf, qu'il renforça de deux régimens de chasseurs.

L'empereur Napoléon, voyant qu'il n'avait eu à faire à Craone qu'à une petite partie de l'armée de Blücher, au lieu de l'y rencontrer toute entière, en conclut que le général ennemi était occupé à quelques manœuvres. En effet, s'il n'avait voulu que se replier sur Laon, il avait eu tout le temps de le faire, sans qu'il fût nécessaire de compromettre une portion de son armée, que rien ne soutenait jusqu'à Chavignon. L'évacuation précipitée de Soissons dut le confirmer dans cette opinion; car le maréchal Blücher, voulant tenir à Laon, n'avait aucune raison pour abandonner une ville, dont l'occupation devait gêner les mouvemens de l'armée française, dans les défilés qu'elle avait à traverser de Chavignon jusque sous Laon. Espé-

rant donc pouvoir emporter la position de Laon, avant que Blücher n'ait changé la direction de son mouvement et ne s'y soit établi, il se décida à l'attaquer. Le prince de la Moskowa reçut, dans la nuit, l'ordre de pousser en avant vers Laon, avec son corps et toute la cavalerie; le général Charpentier et le duc de Trévise devaient suivre; le duc de Raguse, qui était à Bery-au-Bac, où le duc de Padoue l'avait rejoint, devait se diriger par Corbeny et Fetieux et se mettre, par Bruyères, en communication avec le restant de l'armée.

Cependant le mouvement que le maréchal Blücher avait imaginé sur Fetieux, avait complètement échoué. Le général Winzingerode, retardé au passage de la Lette, n'était arrivé à Fetieux que le 7 au soir; le corps de Kleist l'avait devancé, en se dégageant par un mouvement à gauche, et était arrivé à Laon dans l'après-midi; celui de Langeron, n'ayant passé la Lette que très-tard, s'arrêta à Troucy. Le maréchal Blücher, voyant sa diversion manquée, se décida, vers le soir, à réunir toutes ses troupes autour de Laon, pour y recevoir la bataille. La cavalerie, qui composait la colonne du général Winzingerode, reçut l'ordre de rentrer à ses corps respectifs; l'armée russo-prussienne reçut, pour le 8, l'ordre de bataille suivant: les corps de Langeron, Sacken et Winzingerode, massés en colonne entre la Neuville et Thieret, le premier à l'extrême droite, et le dernier appuyé à la montagne de Laon; toute la cavalerie de ces corps à

Luisy; le corps de Bulow sur la montagne de Laon, occupant Semilly par la division Thümen; les corps de Kleist et d'Yorck, sur deux lignes, entre Vaux et Athis, le dernier à gauche, leur cavalerie en avant de Chambry; le général Woronzow, avec six mille hommes, occupait Etouvelle et Chivi, appuyé par la cavalerie de Czerniszeff; le colonel Blücher, avec deux bataillons et quatre escadrons, tenait Fetieux; l'avant-garde du général Katzler était à Salmoucy.

Le 8 au matin, l'armée française continua son mouvement. Le prince de la Moskowa déboucha, au point du jour, par l'Ange-Gardien sur Chavignon, chassant devant lui la cavalerie légère russe de Benckendorf. A Urcel, ce dernier se réunit à la tête de l'avant-garde du général Woronzow. Le prince de la Moskowa y arriva vers quatre heures du soir, et en débusqua l'ennemi qui se replia sur Etouvelle. Ce village, ainsi que celui de Chivy, étaient fortement occupés par l'infanterie du général Woronzow; une forte batterie, placée à Etouvelle, enfilait la grande route qui, entre ce village et Urcel, n'est qu'une chaussée bordée des deux côtés d'un marais presque impraticable. La cavalerie du prince de la Moskowa prit position et engagea une vive canonnade; l'infanterie arriva peu après; mais arrêtée par le passage des marais, que le prince de la Moskowa ne crut pas pouvoir forcer, elle prit position pour la nuit en avant d'Urcel. Des reconnaissances de cavalerie furent

poussées vers Bruyères; le général Friant, avec sa division et celles des généraux Christiani et Poret de Morvan, resta à Chavignon; le général Charpentier, avec sa division et la brigade du général Boyer de Rebeval, en arrière à la Malmaison. Le duc de Raguse ne s'avança pas au-delà de Corbeny; il poussa sa cavalerie, vers la gauche à Craone. Les piquets de cavalerie que le duc de Trévise avait laissés devant Soissons, entrèrent sans difficulté dans la ville, où ils trouvèrent un équipage de ponts que l'ennemi y avait laissé. L'armée russo-prussienne resta dans ses positions.

Dans la nuit, l'empereur Napoléon, ayant acquis la certitude que le défilé d'Etouvelle pouvait être tourné, résolut de profiter de cette circonstance pour en débusquer l'ennemi. Le chef d'escadron Gourgaud, officier d'ordonnance, reçut l'ordre de se diriger, avec deux bataillons et deux escadrons de la vieille garde, par le moulin de Cléry et Challevoie, pour arriver de flanc sur Etouvelle et Chivi. Cette attaque devait être appuyée de front, par l'infanterie du prince de la Moskowa; le général Belliard devait, aussitôt que le passage serait ouvert, déboucher avec sa cavalerie et pousser l'ennemi aussi loin qu'il pourrait. Il paraît que l'empereur Napoléon crut à la possibilité de profiter de l'enlèvement du défilé d'Etouvelle, à une aussi petite distance du centre de la ligne ennemie, pour tenter un coup de surprise sur Laon. Le résultat, si cette entreprise réussis-

sait, aurait été d'obliger Blücher à réunir son armée plus en arrière. L'entreprise était audacieuse par elle-même, et bien des chances pouvaient en rendre la réussite au moins très-difficile. Les observations qu'on lui fit auraient dû le convaincre, que les difficultés en étaient vivement senties, et trop vivement même, pour que ce sentiment ne l'emportât pas sur tout autre. Quand un général veut tenter un coup d'audace, il faut qu'il ait à faire au grenadier de Chevert. Quoi qu'il en fût, il fallait forcer le défilé d'Etouvelle, et l'ordre d'attaque subsista. Le chef d'escadron Gourgaud, qui devait arriver sur Etouvelle vers une heure du matin, fut retardé par les chemins et par l'obscurité. Mais l'attaque de front du prince de la Moskowa réussit. Le 2e léger surprit les Russes dans leurs bivouacs, les réveilla à coups de bayonnette et les culbuta en arrière d'Etouvelle. Un assez grand nombre furent tués ou pris. Le prince de la Moskowa, qui suivait avec ses divisions, poussa l'ennemi au-delà de Chivy, où il prit position et où le chef d'escadron Gourgaud le rejoignit à deux heures du matin. Vers cinq heures, le général Belliard déboucha avec la division Roussel, et poussa sur Laon les troupes russes chassées de Chivy. C'était un peu tard, aussi trouva-t-on l'ennemi prêt. Un peu en avant de Semilly, la cavalerie française fut accueillie par le feu d'une batterie prussienne, qui lui tua cinq ou six hommes et elle s'arrêta pour attendre le jour, hors de la portée

du canon. Lorsqu'il parut, le général Belliard fit occuper Leully, d'où l'ennemi se retira à notre approche, et jeta des postes de cavalerie vers Clacy.

Pendant que ceci se passait, le corps du duc de Trévise arrivait à Etouvelle. L'empereur Napoléon n'attendait plus pour déboucher, que de voir ses troupes réunies au-delà du défilé. Le duc de Raguse, de son côté, devait se diriger par Fetieux, et Napoléon s'attendait à lui voir dépasser le bois de Lavergny, au même instant où il ferait attaquer la position de Laon. L'armée ennemie était toujours en bataille, dans l'ordre où l'avait placée le maréchal Blücher; le corps de Langeron, à la droite, sur les hauteurs en arrière de Thièret; celui de Sacken suivait. Celui de Winzingerode s'appuyait aux hauteurs de Laon, devant la Neuville. La cavalerie de ces trois corps était en bataille en arrière de Luisy, et de la Neuville. Le général Bülow occupait le plateau de Laon, par deux divisions; celle de Thümen tenait Semilly et Ardon. Le corps de Kleist était sur deux lignes entre Vaux, et le bois d'Athis; celui d'York, également sur deux lignes, entre le bois et Athis, occupant ce village, et une ferme à trois cents toises en avant. La cavalerie des deux corps, sous les ordres du général Ziethen, fut d'abord placée derrière celui de Kleist. Le général Katzler, avec deux régimens de hussards, avait été poussé à Aippes. Le colonel Blücher, avec deux bataillons et quatre escadrons, était à Fetieux.

La force totale de cette armée était, ainsi que nous l'avons vu plus haut (page 25), d'environ cent quinze mille hommes, dont plus de trente mille chevaux. La force de l'armée française, qui s'avançait pour l'attaquer, ne s'élevait pas au-dessus de trente-trois mille hommes, dont huit mille chevaux (*). Et comme l'empereur Napoléon agissait sur deux lignes d'opérations, la répartition de ses forces était telle, que dix-neuf mille hommes et cinq mille chevaux allaient se trouver opposés à la droite et au centre de l'ennemi, c'est-à-dire à cinquante-huit mille hommes d'infanterie, et vingt-trois mille chevaux.

A sept heures du matin, le prince de la Moskowa déboucha de Chivy, suivi de près par le corps du duc de Trévise. Un brouillard épais couvrait le champ de bataille, et le maréchal Blücher,

(*) FORCE DE L'ARMÉE FRANÇAISE

DEVANT LAON.

		INFANT.	CAVAL.
Prince de la Moskowa.	Div. Meunier, Curial et Boyer..	2,000	
Gén. Charpentier.....	— Charpentier et Boyer de Rebeval.......	6,000	
Duc de Trévise......	— Friant, Christiani et Peret de Morvan.......	11,000	
Gén. Nansouty.......	— Laferriere, Colbert, Excelmans et Pacz.......		3,500
— Belliard..........	— Roussel..................		1,500
Duc de Raguse........	— Ricard, Lagrange et duc de Padoue.......	6,000	
Gén. Bordesoulle....	— Bordesoulle et Merlin.......		3,000
	Total....	25,.00	8,000

quoique décidé à prendre l'offensive, ne voulut faire aucun mouvement que le temps ne se fut éclairci; il ordonna aux chefs de ses différens corps de tenir leur infanterie massée, et de couvrir leur front par des batteries. De son côté, l'empereur Napoléon résolut de profiter du brouillard, pour enlever les deux villages de Semilly et d'Ardon, autant pour couvrir le déploiement de l'armée, que pour saisir sur l'ennemi un avantage, qu'il serait peut-être difficile d'obtenir plus tard. La division Pierre Boyer fut chargée de Semilly, dont elle s'empara malgré la vive résistance de la division prussienne de Thümen. La division Poret de Morvan qui fut dirigée sur Ardon, éprouva moins de résistance. Pendant ce temps, l'armée française se déploya entre Leully et le mamelon de Clacy; le duc de Trévise à droite, et le prince de la Moskowa à gauche. La division Roussel à l'extrême droite; le général Nansouty en réserve. Malgré l'obscurité, les coalisés ouvrirent le feu de toutes leurs batteries; mais la direction en était rendue incertaine par le brouillard, et il fut possible d'y soustraire les troupes en manœuvrant. A onze heures environ, le brouillard s'étant dissipé, le maréchal Blücher prévint les mouvemens de l'armée française, en ouvrant lui-même l'attaque. Son premier objet fut de reprendre Ardon et Semilly, dont l'occupation lui était nécessaire, pour dégager son centre. Le corps de Bülow fut chargé de l'attaque du premier village. L'infanterie du général Wo-

ronsow se dirigea sur Semilly. Afin d'appuyer cette double attaque, par une diversion contre notre aile gauche, le général Strogonow reçut l'ordre de chercher à la tourner par Clacy. Les villages d'Ardon et de Semilly furent emportés, et les divisions Boyer et Poret-de-Morvan ramenées sur la ligne de bataille. Mais à la droite, le prince de la Moskowa arrêta et refoula l'ennemi, à la tête de quelques escadrons de la garde. Le général Belliard fit charger les Russes en flanc par quelques escadrons, tandis que, se portant avec la division Roussel entre Semilly et Ardon, il menaçait le corps de Bülow. L'ennemi fut ramené à son tour, et une charge de la division Roussel, facilita à la division Poret de Morvan, la reprise d'Ardon. L'ennemi fut repoussé jusque sous le plateau de Laon; le général Strogonow s'arrêta à Clacy. Le combat se soutint de pied ferme, pendant que l'empereur Napoléon, impatient de ne pas encore voir le duc de Raguse à sa hauteur, et de ne pas entendre son canon, lui envoyait d'instant en instant des officiers d'état-major, pour hâter sa marche.

Vers quatre heures, le général Charpentier entra en ligne avec ses deux divisions, et l'empereur Napoléon profita de son arrivée, pour assurer la gauche qu'inquiétait la division russe de Chowansky, établie à Clacy. La division Curial fut chargée d'attaquer le village sur sa droite, en le faisant tourner par ses tirailleurs. Une brigade de la di-

vision Charpentier devait l'attaquer de front, tandis que l'autre le tournerait par la gauche. La division Boyer de Rebeval appuyait le mouvement. Cette attaque réussit et la brigade Montmarie parvint à s'emparer de Clacy, où elle fit environ trois cents prisonniers.

Pendant que ces événemens se passaient, à la gauche de l'armée française, le duc de Raguse s'avançait sur la grande route de Reims. Vers onze heures sa première avant-garde fut engagée avec les Prussiens, dans le défilé de Fetieux, et vers une heure le colonel Blücher en fut débusqué, et le 6e corps déboucha. La cavalerie du général Bordesoulle fut alors dirigée vers Aippes, sur la cavalerie légère prussienne du général Katzler, qui s'y trouvait. Le général York, averti de ce mouvement, fit avancer la cavalerie du général Ziethen et la déploya en avant du ruisseau, la gauche au bois de Salmoucy. Le maréchal Blücher fit passer à l'appui de son aile gauche, la brigade de cavalerie Benckendorf du corps de Winzingerode. Pendant ce temps, le corps du duc de Raguse déboucha du défilé de Fetieux, poussant devant lui l'avant-garde ennemie. A la tête du bois de Lavergny, le 6e corps quitta la grande route de Reims et vint se placer sur la colline boisée, qui domine les deux routes. La cavalerie se déploya à droite en face de celle de l'ennemi, qui, après avoir échangé quelques coups de carabine, s'était repliée derrière le ruisseau. Des batteries furent établies sur la

colline boisée, sur la grande route de Reims et devant le front de la cavalerie. Une vive canonnade s'engagea et le général York fut obligé de faire avancer ses batteries de douze, pour soutenir le feu, qui faiblissait de son côté.

Le maréchal Blücher, voyant le combat s'allumer avec autant de vigueur devant son aile gauche, se persuada que l'attaque qui avait été faite par la route de Soissons, n'était qu'une fausse attaque. Il jugea que le projet de l'empereur était de l'amuser sur sa droite, tandis qu'il tournait la gauche, pour couper ainsi l'armée de Silésie de la grande armée et de la Belgique. La faiblesse numérique des troupes qu'il avait devant lui, dût encore le confirmer dans cette opinion. Il se décida alors à tenter un nouvel effort, pour dégager un peu son centre, afin de pouvoir disposer d'une partie des troupes de sa droite. Le général Bülow reçut l'ordre d'attaquer Ardon, et les corps de Langeron et de Saken, de quitter l'extrême droite pour passer à gauche. Le général Bülow parvint, après un combat opiniâtre, où le général Poret de Morvan fut blessé, à emporter Ardon, presqu'en même temps que le général Charpentier prenait Clacy. Les corps de Sacken et de Langeron allèrent se placer devant Chambry.

Cependant le duc de Raguse, à la faveur du feu de ses batteries, avait fait attaquer la gauche du corps d'York, par la division du duc de Padoue. La brigade Lucotte, après un combat opiniâtre

parvint à emporter la ferme, qui est en avant d'Athis et à s'emparer d'une partie du village, que l'ennemi incendia. Le jour était alors à son déclin. Peu après, à la nuit, le duc de Raguse cessa le combat. La division du duc de Padoue s'établit à Athis et dans la ferme; le 6e corps assit ses bivouacs sur la colline boisée; la cavalerie resta à la droite et les batteries furent repliées. Un parti de quatre cents chevaux et deux canons fut envoyé dans la direction de Bruyères, sous les ordres du colonel Fabvier, pour avoir des nouvelles de l'empereur Napoléon. Ce dernier venait également de faire cesser le combat. Toute l'infanterie bivouaqua sur le champ de bataille, excepté la division Friant qui revint à Chavignon. La cavalerie se retira également à Étouvelle, Mons et Laval, excepté la division Pacz qui resta en ligne.

A l'entrée de la nuit les corps de Sacken et de Langeron étaient arrivés à Chambray. Fort de cet appui, le général York, qui d'ailleurs avait pu juger combien le corps du duc de Raguse lui était inférieur, se décida à une attaque de nuit. Il pouvait la tenter, puisqu'il était sûr d'envelopper le corps français. La division du prince Guillaume de Prusse, appuyée par celles de Horn et de Klüx, reçut l'ordre de tourner Athis, en laissant le village à droite, et de se diriger sur la colline boisée. La division Pirch, précédée par le colonel Blücher avec deux bataillons et huit escadrons, devait se diriger par Sauvoir et les bords du ruisseau, afin

de rejoindre les autres troupes sur la grande route à la tête du bois de Lavergny. Le général Ziethen devait en même temps passer le ruisseau, charger la cavalerie française et se diriger sur Fetieux. La brigade Lucotte, surprise dans ses bivouacs et tournée, se replia sans combat sur le corps d'armée. L'ennemi n'éprouvant aucun obstacle, s'avança rapidement sur la colline boisée, où les troupes du 6e corps, également surprises, eurent à peine le temps de courir aux armes. Les batteries étant en partie repliées et les pièces restées en action purent à peine faire une ou deux décharges. Les canonniers se hâtèrent d'amener leurs pièces à la prolonge et de les sauver sur la grande route; mais l'obscurité de la nuit en fit renverser une partie dans les fossés. L'infanterie réunie sur la grande route, à la tête du bois de Lavergny, commençait cependant à se rallier, lorsqu'une nouvelle colonne ennemie (la division Pirch) débouchant entre les deux bois vint l'attaquer à gauche. A droite la cavalerie, attaquée par plus de sept mille chevaux, avait été renversée. Il fallut continuer la retraite. Le duc de Raguse était cependant parvenu à réorganiser les pièces qui n'avaient pas été renversées; quelques volées de mitraille arrêtèrent les colonnes prussiennes et l'infanterie formée en carrés se retira vers Fetieux. Le détachement du colonel Fabvier, qui avait rebroussé chemin au premier feu, rejoignit sur la grande route, et sa bonne contenance acheva de

contenir l'ennemi. Cependant la cavalerie du général Bordesoulle, enveloppée, en même temps qu'elle avait été renversée, avait été en partie acculée sur la grande route et en partie se trouvait mêlée avec celle de l'ennemi, qui la précéda au défilé de Fetieux : cet unique point de retraite aurait été perdu, si soixante chasseurs de la garde, qui s'y trouvaient avec quelques équipages, n'eussent pas arrêté les Prussiens et donné à la colonne le temps d'arriver. De Fetieux, le duc de Raguse continua sa retraite sans être inquiété jusqu'à Corbeny, où il arriva au jour. Cette échauffourée nous coûta peu de morts et de blessés, mais environ douze cents prisonniers, quarante canons et cent trente caissons. La cavalerie du général Benckendorf s'arrêta devant Corbeny, et celle du général Ziethen à Fetieux. Les corps d'York et de Kleist restèrent en avant d'Athis ; ceux de Sacken et de Langeron à Chambry ; celui de Bülow à Laon et Ardon ; celui de Winzingerode à la Neuville.

Le maréchal Blücher, présumant que l'échec qu'avait éprouvé le duc de Raguse, empêcherait l'empereur Napoléon de reprendre l'offensive le lendemain, voulut profiter de ses avantages, en achevant la défaite du 6e corps et enveloppant le reste de l'armée. Les corps d'York et de Kleist reçurent, dans la nuit, l'ordre de passer l'Aîne à Bery ou Neufchâtel, de pousser le 6e corps dans la direction de Fismes, et d'ouvrir la communication avec le corps de St.-Priest, qui s'approchait de Reims.

Celui de Sacken devait se rendre d'abord à Corbeny, d'où ce général passerait l'Aîne à son choix, à Bery ou à Pont-à-Vaire. Celui de Langeron, après avoir tiré à lui les équipages de ponts, devait se rendre par Bruyères à Craone. De là il devait faire jeter un pont à Micy-sur-Aîne. Son objet était de tâcher de couper l'armée française à l'Ange-Gardien, ou de marcher sur Braisne, en envoyant sa cavalerie s'emparer du défilé de Noyon. Les deux corps de Bülow et Winzingerode devaient suivre la retraite des corps de l'aile gauche, le premier par Chavignon et le second par Finon. Les corps d'York et de Kleist se mirent en mouvement le dix au jour; à neuf heures du matin ils étaient à Fetieux. Le duc de Raguse, après avoir donné quelques heures de repos à ses troupes, avait quitté Corbeny au jour et avait repassé l'Aîne à Bery.

CHAPITRE III.

Second combat de Laon, le 10 mars. — Réflexions sur les manœuvres de l'empereur Napoléon. — Il se replie sur Soissons.

Cependant l'empereur Napoléon, qui avait appris dans la nuit la défaite du duc de Raguse, sentit la nécessité de se soutenir devant Laon, pour donner le temps à son aile droite de se réorganiser. Il pensait que, pour avoir ainsi accablé le 6e corps, le maréchal Blücher devait avoir renforcé son aile gauche par des troupes du centre et de la droite. Dans cette hypothèse, en prenant l'offensive, il devait arriver de deux choses l'une; ou que Blücher aurait tellement affaibli sa droite qu'il serait possible d'emporter la position de Laon; ou que pour se soutenir il rappellerait les troupes qui suivaient le duc de Raguse et dégagerait ce dernier (*); en conséquence il fit prendre les armes à ses troupes au point du jour, à la tête de leurs bivouacs.

(*) On a prétendu que le 9 au soir l'empereur Napoléon donna à ses différens corps une disposition d'attaque, qu'on appelle extraordinaire et qui devait l'être en effet en ce moment. D'après cette

En même temps le corps de Winzingerode s'ébranlait, pour joindre l'aile gauche de l'armée française et se trouver en mesure de suivre sa retraite, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre. L'infanterie, ayant la division Chowanski en tête, déboucha sur Clacy. La division de dragons du général Balk appuyait ce mouvement, en se dirigeant sur Mons par la grande route. Les avenues de Clacy avaient été barricadées, et deux batteries en défendaient les approches. Leur feu fut si bien dirigé que le gé-

disposition les divisions Charpentier et Boyer de Rébeval, suivies de celle du prince de la Moskowa, de la division Friant et de celle de cavalerie Laferrière, Excelmans et Colbert et des réserves d'artillerie, devaient déboucher de Clacy dans la direction de la Neuville. Le duc de Raguse devait manœuvrer dans la direction où il se trouvait. Le duc de Trévise, avec les divisions Christiani et Poret de Morvan et celles de cavalerie de Roussel et Paçz, devait rester en réserve en arrière d'Ardon. Ce but de la disposition était de tourner la position de Laon par les deux ailes, pendant que le centre serait contenu.

Nous suspendrons, jusqu'après le récit de l'affaire du 10, les réflexions que peuvent présenter les opérations des deux armées. Mais nous ne pouvons nous empêcher d'observer, que bien des raisons nous forcent à révoquer ce plan d'attaque en doute, jusqu'à ce que l'authenticité en soit bien démontrée; au moins quant à la date qui nous paraît avancée d'un jour. Les écrits de l'empereur Napoléon ont le malheur d'être sujets à ces modifications. Le plan d'attaque en question est celui qui a dirigé les mouvemens du 9 et certes après avoir échoué ce jour-là, Napoléon ne l'aurait pas renouvelé sans modifications. Nous aimons mieux croire ce que dit le colonel Fabvier, dans sa relation des opérations du 6e corps. (page 52) : que l'empereur Napoléon avait expédié au duc de Raguse l'ordre de se retirer, voulant manœuvrer lui-même par sa droite et gagner la route de Reims, mais que l'officier qui en était porteur n'arriva pas.

néral Woronzow fut obligé d'abriter sa colonne dans le petit bois auquel elle s'appuyait. La brigade Glebow (6e et 41e chasseurs) fut lancée sur le village et ramenée en désarroi par nos troupes. Le général Woronzow fit entrer en ligne la division Laptiew et successivement le restant de son infanterie. Six nouvelles attaques furent tentées contre le village de Clacy, et toutes échouèrent devant la division Charpentier et la faible brigade du général Boyer de Rebeval. Enfin le maréchal Blücher se vit forcé de renoncer au projet, de faire déboucher son aile droite par la grande route de Soissons. Cet échec et la contenance du corps du prince de la Moskowa, qui menaçait de front la position de Laon, lui firent craindre que l'empereur Napoléon ne parvînt à se rendre maître de Laon et à couper l'armée de Silésie en deux. Dès le moment où la division Chowansky avait été repoussée devant Clacy, le maréchal Blücher avait donné l'ordre aux corps de Langeron et de Sacken, qui allaient se mettre en mouvement pour suivre celui de Kleist, de venir prendre position derrière Cerny et le bois. En même temps il ordonna au général York de s'arrêter où il se trouvait, avec ses deux corps, et de ne faire suivre le duc de Raguse que par de la cavalerie légère. Un peu plus tard, lorsqu'il vit que tous les efforts des Russes échouaient contre Clacy, il ordonna au corps de Kleist de prendre position à Fetieux et fit revenir celui d'York à Athis.

Le combat se soutint en avant de Clacy avec le corps de Winzingerode, qui était rentré dans ses positions. Vers deux heures celui d'York, étant arrivé entre Athis et Vaux, le maréchal Blücher assuré que l'empereur Napoléon ne pouvait plus déboucher par Ardon sur la route de Reims, fit faire un mouvement à son centre. Le corps de Bülow appuya à droite vers celui de Winzingerode, qui avait souffert. Napoléon voulut profiter de ce mouvement, pour tenter un coup de main sur la gauche de Laon. La division Curial, soutenue par celle du général Meunier, fut poussée vers le tertre qui est à gauche de Semilly. Deux bataillons en tirailleurs s'élancèrent sur le mamelon; un troisième leur servait de réserve sur la grande route. Mais l'ennemi ayant démasqué de fortes batteries et poussé une colonne d'infanterie sur la grande route, nos troupes furent repoussées et l'attaque échoua. Alors, l'empereur Napoléon, voulant connaître jusqu'où s'appuyait l'aile droite ennemie et s'assurer s'il ne serait pas possible de le déborder, par la grande route de la Fère, fit pousser une reconnaissance de cavalerie entre le bois de Clacy et les moulins de Molinchart, dans la direction de Cerny. Cette reconnaissance rencontra à la tête du bois des troupes des corps de Sacken et de Langeron. Napoléon, convaincu par l'étendue du front de l'ennemi, qu'il avait encore devant lui les mêmes corps que la veille, se décida à la retraite. Le combat se soutint pendant le res-

tant de la journée, par le feu de l'artillerie. A la nuit l'armée se mit en mouvement; les corps du duc de Trévise et du prince de la Moskowa repassèrent le défilé d'Étouvelle; celui du général Charpentier et la division de cavalerie du général Colbert se replièrent sur Mons; les avant-postes restèrent sur la ligne jusqu'au jour.

La perte de l'armée française, dans les journées des 8, 9 et 10, peut s'évaluer à cinq mille hommes, en y comprenant celles du corps du duc de Raguse. Quant à celle de l'ennemi, les auteurs prussiens la portent à deux mille hommes; M. Koch (*) l'établit à quatre mille et nous croyons, sans qu'on puisse nous taxer d'exagération, pouvoir l'élever à huit mille au moins. La note ci-dessous fournira les bases de notre calcul, et l'inaction du maréchal Blücher, après la bataille de Laon, servira à le confirmer (**).

Tel fut le résultat des manœuvres que l'empereur Napoléon fit au-delà de l'Aine, dans le dessein de chercher à regagner quelques-uns des

(*) Mémoires pour servir à l'histoire de la campagne de 1814. Tome I, page 423.

(**) L'auteur prussien de l'histoire de la campagne de 1814 (Plotho, tome III, page 263.) établit la force de l'armée russo-prussienne devant Laon, à cent dix mille hommes. Les débris des corps de Jagow et de St.-Priest, le rejoignirent au nombre de onze mille cinq cents hommes, après le combat de Reims, ainsi que nous le verrons plus bas. Cependant l'état de revue du 17 mars, donné par le même auteur (page 360) ne présente qu'un total de cent neuf mille soixante-dix-huit hommes. Il a donc manqué dans l'armée de Blü-

avantages, que lui avaient fait perdre la reddition de Soissons. On a beaucoup glosé sur ces opérations, et comme le succès ne les a pas couronnées, le vulgaire les a blâmées sans mesure et n'y a vu qu'une opiniâtreté condamnable. Il y a eu sans doute des fautes commises de part et d'autre, mais le plan de l'empereur Napoléon était-il absolument dépourvu de raison ? les circonstances impérieuses qui le dominaient, ne lui imposaient-elles pas la loi de beaucoup hasarder, même avec peu de moyens ? Nous allons tâcher d'examiner les opérations des deux armées, autant sous le rapport militaire que sous celui de la situation politique des affaires. C'est le moyen le plus sûr d'arriver à un jugement impartial. Le lecteur établira le sien.

Nous avons déja vu que le but de l'empereur Napoléon, en quittant Troyes pour marcher vers la Marne, avait été d'acculer Blücher sur l'Aine et sur Soissons, avant qu'il n'eût pu être joint par Bülow et Winzingerode. La prise de Soissons fit manquer ce résultat, à l'instant même de l'atteindre. Le 4 mars, Blücher était en position derrière l'Aine, à la tête de près de cent vingt

cher du 8 au 17 mars, douze mille quatre cent vingt-deux hommes. Il n'y a point eu de combat après le 10 mars, si ce n'est celui de Rheims, dont nous avons déjà déduit la perte. Ainsi en établissant celle de la bataille de Laon à huit mille hommes, nous supposons que le nombre des hommes entrés aux hopitaux ou des maraudeurs assommés par les paysans, s'est élevé à quatre mille en dix jours. Ce serait beaucoup.

mille hommes. Que devait faire Napoléon alors? Quels étaient les projets qu'il devait prêter à Blücher? il avait laissé, à près de cinquante lieues de lui, sur les bords de l'Aube, une partie de son armée, en présence de celle du prince de Schwarzenberg. Quelques précautions qu'il ait pu prendre pour cacher son absence, il ne pouvait pas douter qu'elle ne fût bientôt connue de l'ennemi, et il devait s'attendre à voir, sous peu de jours, le prince de Schwarzenberg reprendre l'offensive. Les corps des ducs de Tarente et de Reggio allaient donc être ramenés sur la Seine, et les affaires remises au même point où elles étaient après le combat de Vauchamps. On peut même dire qu'elles se seraient trouvées dans un état plus désavantageux; car alors Blücher avait été forcé de fuir à Châlons, avec les débris de ses corps, et aujourd'hui il se trouvait à Soissons avec une armée double et intacte. Si Napoléon restait devant Soissons, il était à craindre que Blücher ne restât lui-même immobile. Pendant ce temps l'armée de Schwarzenberg se serait approchée de Paris, par les deux rives de la Seine. Une fois les Austro-Russes arrivés, à la hauteur de Melun, l'espace manquait pour que l'empereur Napoléon pût gagner sur Blücher les deux marches dont il avait besoin, au moins, pour pouvoir remporter un avantage marqué sur Schwarzenberg. Il aurait donc fallu marcher sur Paris, et ramener le théâtre de la guerre aux portes de la capitale. C'est ce qu'il de-

vait retarder autant qu'il le pourrait. Si, au contraire, Napoléon se contentait de laisser un corps d'observation sur l'Aîne et retournait vers l'Aube, pour combattre Schwarzenberg, il était à peu près certain que Blücher reprendrait son mouvement sur Paris. Alors la capitale se trouvait exposée, non pas à une révolution politique, mais à une prise d'assaut et au pillage, dont la menaçaient les Prussiens et leur chef. Il fallait donc que l'empereur Napoléon continuât à manœuvrer contre Blücher, et qu'attentif à toutes les chances qui pourraient s'offrir, il cherchât à en profiter, pour regagner au moins une partie des avantages qui lui avaient échappés. Pour y parvenir, il fallait d'abord passer l'Aîne et chercher, en débordant la gauche des Russo-Prussiens, à couper leurs communications avec l'armée de Schwarzenberg. Aussitôt qu'on aurait obtenu ce premier résultat, il était indubitable que le maréchal Blücher ferait quelques mouvemens, pour rentrer en communication avec le corps de St.-Priest, et par lui avec la grande armée coalisée. La fausse attaque sur Soissons et celle sur Braine, aidèrent à surprendre le passage de Bery-au-Bac, et la tête de l'armée française déboucha sur Corbeny. Blücher fit d'abord un bon mouvement pour l'arrêter; ce fut celui de diriger toute son armée sur les hauteurs de Craone. Le défilé étroit qu'il avait à défendre, n'aurait jamais pu être forcé, s'il y avait réuni trois seulement des six corps qu'il avait,

Cependant l'armée française ne pouvait pas continuer son mouvement sur Laon, avant d'être maîtresse des hauteurs de Craone; cette vérité de fait n'aurait pas dû échapper au maréchal Blücher. A la faveur d'un faux mouvement de ce dernier, le corps de Woronzow est forcé, et Soissons, de nouveau évacué par l'ennemi, rentre en notre pouvoir.

Maître ainsi de l'Aine et du pays entre cette rivière et la Lette, Napoléon devait juger que l'ennemi manœuvrait, pour échapper à une affaire générale. En effet, si le plan du maréchal Blücher eût été de profiter de la grande supériorité numérique, pour hasarder les chances d'une bataille, il aurait profité d'une des deux circonstances qui s'étaient offertes. On peut admettre que le 5, malgré que la possession de Soissons lui offrît une retraite assurée, il n'ait pas voulu s'exposer à combattre avec une rivière à dos. Mais le 6, en continuant son mouvement, il aurait pu occuper les hauteurs de Craone, et l'armée française ne pouvait éviter une bataille qu'en repassant l'Aine. Le mouvement rétrograde de Blücher était donc indubitable. Mais quel était son but et son motif stratégique? C'est ce qu'on ne pouvait connaître qu'en le suivant. Il se présentait trois partis au général prussien. Le premier était de manœuvrer sur la ligne d'opérations du nord. Le second, de profiter de la possession de la Fère, pour s'approcher de Paris par la rive droite de l'Oise. Le

troisième enfin, était de s'appuyer à la position de Laon pour y présenter la bataille. La clef stratégique de ces trois plans d'opérations était toujours Laon. C'était donc sur ce point qu'il fallait que l'empereur Napoléon dirigeât son mouvement. La seule chose qui restait à déterminer, était la direction par laquelle il y arriverait et qui dépendait du plan d'opérations qu'aurait adopté le maréchal Blücher. Si son intention était de manœuvrer sur la ligne d'opérations du nord, il était probable que la masse de ses forces serait vers la route de Reims, pour couvrir celles de Guise et de Vervins. Dans ce cas, il lui suffisait de tenir de faibles avant-gardes aux défilés de Fetieux et d'Etouvelle. Si le projet de Blücher était de passer l'Oise à la Fère, la masse de ses forces devait se trouver entre Laon et Crepy, et le défilé d'Etouvelle serait fortement gardé. Restait la troisième hypothèse; celle que l'ennemi voulût recevoir la bataille à Laon même. Il ne paraît pas que Napoléon l'ait admise; il semble plutôt qu'après le combat de Craone, il ait adopté l'idée fixe, que le maréchal Blücher voulait éviter un engagement général. Il ne pouvait cependant pas ignorer qu'un stratégicien médiocre s'appuie volontiers à la tactique des déploiemens, lorsque la force numérique le favorise. Ce moyen, en lui donnant la facilité de faire agir le poids seul des masses, le dispense de manœuvrer. S'étant ainsi fixé à une des deux hypothèses que nous avons

exposées, l'empereur Napoléon se décida à aborder la position de Laon et à passer les défilés, à la tête desquels il devait connaître les dispositions de son ennemi. Lancé lui-même avec trois corps près de Soissons, il se décida à déboucher par Etouvelle; en même temps il ordonna au duc de Raguse de passer le défilé de Fetieux. Cette disposition devait le conduire nécessairement à un combat, quel que fût le plan d'opération de son adversaire. Car il abordait par l'un et par l'autre côté le point stratégique de Laon. Il ne paraît donc pas que l'empereur Napoléon ait agi selon toutes les règles de l'art de la guerre, et avec la prudence que lui recommandait la disproportion de ses moyens, en engageant le duc de Raguse, en même temps qu'il attaquait lui-même. Il était encore incertain de la ligne d'opérations sur laquelle il pouvait agir avec succès, et son armée n'était que le quart de celle de l'ennemi. Ce quart pouvait vaincre étant réuni sur un même point; mais il était impossible d'en séparer un corps, sans l'exposer à être opprimé par une masse décuple. Il aurait donc mieux valu se contenter le 9, de faire occuper le défilé de Fetieux par le duc de Raguse. Alors Napoléon qui avait rencontré devant lui la grande masse des forces de Blücher, aurait pu pendant la nuit manœuvrer par sa droite et venir reprendre son aile droite par Brayères. Ce fut une faute sans doute, mais il ne faut pas attribuer à cette faute seule le désastre

qu'éprouva le duc de Raguse. Il s'était soutenu pendant la journée, et pour peu qu'il eût pris de précautions le soir, il aurait évité la surprise qui mit son corps en déroute. Puisqu'il n'avait pu faire sa jonction avec l'empereur Napoléon, il était aisé de juger que ce dernier avait rencontré des obstacles invincibles. Il n'était pas difficile d'en conclure, que l'ennemi pouvait, sinon dans la nuit, au moins au point du jour, attaquer en force majeure le 6e corps. Il fallait donc prendre position un peu en arrière et surtout ne pas laisser son artillerie entassée hors de la route, où elle ne pouvait revenir qu'en se culbutant dans les fossés. En pareil cas on la fait ordinairement parquer en retraite et sur la communication par laquelle elle doit marcher.

Le 10, l'empereur Napoléon se trouvait dans la nécessité de renouveler le combat; nous en avons déjà développé les motifs. Il nous reste à dire quelques mots de la conduite du maréchal Blücher. Le simple récit des opérations du 6 au 10, a déjà suffit pour faire juger le stratégicien médiocre, plus embarrassé qu'aidé, par une aussi grande supériorité numérique de troupes. Il lui était possible le 6, d'arrêter court l'armée française, de rester maître de Soissons et de soutenir derrière l'Aîne. Il lui suffisait pour cela de se porter avec son armée sur les hauteurs de Craone. Il n'avait pas besoin de la déployer; c'est une jouissance d'écolier. En faisant déboucher de fortes masses

sur St.-Martin, sur Craonelle et de Vassogne sur Pont-à-Vaire, il lui aurait été facile de refouler la partie de l'armée française qui était arrivée à Craone le 6. Napoléon aurait été obligé de se replier en hâte sur Bery-au-Bac, pour ne pas être coupé des corps qui étaient encore au-delà de l'Aîne. Le maréchal Blücher pouvait faire encore mieux. Trois corps de son armée, sur le plateau de Craone, étaient plus que suffisans pour arrêter l'armée française. Il en restait trois, auxquels il pouvait faire passer l'Aîne à Micy pour les diriger sur Braine. Il séparait à la vérité son armée, mais la position de Soissons couvrait toutes les conséquences de cette séparation. Le résultat de ce mouvement aurait été de forcer l'armée française à s'appuyer sur Reims. Au lieu de cela, il imagina un projet bizarre et décousu. Laissant un seul corps pour arrêter l'armée française, à laquelle il donne le temps de se réunir, il en fait marcher deux avec la plus grande partie de sa cavalerie, par une traverse presque impraticable, sans réfléchir s'ils pourront arriver avant que le général Woronzow ne soit forcé. Enfin il se ravise tout-à-coup et il réunit son armée sous les murs de Laon, où il a le plaisir de la voir déployée.

Le 9 et le 10, il ne paraît pas que le maréchal Blücher ait su mieux tirer parti de sa nombreuse armée. Le premier jour il se contenta d'opposer à l'empereur Napoléon, à peu près autant d'hommes qu'il en fallait pour l'arrêter; les deux corps

de Saken et Langeron à l'extrême droite, dont il aurait pu se servir pour appuyer son attaque par Clacy, restèrent oisifs jusqu'au soir. Alors il les employa à sa gauche. Le lendemain, persuadé que le succès qu'il avait obtenu, sur le duc de Raguse, avait tout décidé, il se hâta de lancer quatre corps sur la route de Reims. Peu après il fut attaqué et il ne put douter que ce ne fut par les mêmes troupes auxquelles il avait résisté la veille. Rien ne l'empêchait donc de faire continuer le mouvement, qu'il avait commencé sur l'Aîne par Corbeny. Tout au plus il aurait pu retenir un des deux corps russes, pour lui servir de réserve au besoin. En s'assurant de Bery-au-Bac et de Fismes, il forçait l'empereur Napoléon à se replier derrière l'Ourcq, et il maintenait sa communication avec les corps qui lui arrivaient à Reims. Au lieu de cette diposition si simple et si facile, avec cent mille hommes contre trente mille, il arrête son mouvement et fait même revenir trois corps à son secours. Nous verrons plus bas le maréchal Blücher suivre constamment ce système décousu, d'opérations sans but et de mouvemens sans résultat. Les observations que nous venons de faire sont un peu longues, mais elles étaient nécessaires, pour asseoir un jugement certain sur la bataille de Laon, dont les conséquences ont été importantes, et qui a encore été bien plus prônée dans les rapports ennemis. Les Prussiens, pour lui donner un lustre qu'elle n'a pas,

ont porté la force de notre armée à quatre-vingt mille hommes.

Le 11, l'armée française continua son mouvement vers Soissons, sans autre engagement qu'une escarmouche avec les cosaques de Czerniszeff à Etouvelle. Une embuscade que leur tendit l'adjudant-commandant Semery, chargé de l'arrière-garde, avec une brigade et quelques dragons, et où ils donnèrent tête baissée, les dégoûta pour le restant de la journée. Les deux colonnes se réunirent près de Lassaux et prirent position le soir devant Soissons. La division Poret de Morvan resta d'avant-garde à Crecy; des partis de cavalerie furent poussés, sur les routes de Fontenay, Noyon, Coucy et Vailly. Le même jour le duc de Raguse quitta la position de Bery-au-Bac et se replia sur Fismes. L'armée russo-prussienne était restée pendant la nuit du 10 au 11, sur le champ de bataille qu'elle occupait le soir. Le 11 elle resta encore près de Laon; le corps de Kleist fut même retiré à Aippes. La cavalerie légère russe s'avança aux bords de la Lette, qu'elle ne dépassa cependant pas. La cavalerie légère prussienne vint à Bery-au-Bac.

CHAPITRE IV.

Opérations sur l'Aube. — Second combat de Bar-sur-Aube, le 27 février. — Réflexions sur ce combat. — Mouvement du duc de Tarente. — Combat de la Ferté-sur-Aube, le 28. — L'armée austro-russe s'avance sur Troyes. — Combat de Laubressel, le 3 mars.

Nous allons quitter un instant les bords de l'Aîne, pour reporter l'attention du lecteur sur les corps français que Napoléon avait laissés sur l'Aube. Nous avons vu (tome 1, page 421) que le général de Wrede, ayant reçu le 26 février au soir, l'ordre de reprendre l'offensive le lendemain, avait tenté contre Bar-sur-Aube une attaque, qui ne lui avait pas réussi. Son corps resta en position en face de la ville, au pied des hauteurs de Lignol; il fut renforcé par la division de cuirassiers russes de Kretow, ce qui porta sa force à trente mille hommes d'infanterie et neuf mille chevaux. Le corps

de Wittgenstein était en position sur les hauteurs de Colombey. Les huit bataillons qu'il venait de recevoir, portèrent sa force à seize mille hommes d'infanterie et trois mille cinq cents chevaux. Le corps de Wurtemberg, qui était à Blessonville, fut renforcé par la division de six bataillons de grenadiers du général Klenau. Le corps de Giulay était en position sur les hauteurs en face de Clairvaux. La division Maurice Lichtenstein s'était repliée à Châtillon-sur-Seine. Les gardes et les réserves étaient à Langres. Les corps que l'empereur Napoléon avait laissés sur l'Aube, occupaient le 26 au soir les positions suivantes; le 2e corps avait la division Duhesme en arrière de Bar et la division Hamelinaye en avant de la ville, sur la gauche; la division Leval avec la brigade Chassé, de la division Boyer de Rebeval, était à cheval de la route de Brienne, le front vers Bar, ayant en seconde ligne la division Rothembourg, toutes deux en avant du Val des vignes; la cavalerie du général St.-Germain était entre Moustiers et le Val des vignes; la division de gardes nationales du général Pacthod était à la gauche de l'Aube à Dolancourt; la cavalerie du comte de Valmy était arrivée à Spoy et devait se rendre le 27 à Bar. Toute l'artillerie du 7e corps, avait été renvoyée à Magny-le-Fouchard. A la droite, le duc de Tarente occupait Mussy-l'Évêque et Essoyes, et avait poussé la cavalerie du général Milhaud à Fontette. La force totale de ces corps s'élevait à environ trente-

huit mille hommes, dont un peu plus de dix mille de cavalerie (*).

Le prince de Schwarzenberg décidé, par l'absence de l'empereur Napoléon, à reprendre l'offensive, avait marqué son mouvement en deux colonnes, qui devaient se réunir à Troyes. Les corps de Wrede et de Wittgenstein, c'est-à-dire plus de cinquante mille hommes, opposés au duc de Reggio, devaient forcer le passage de l'Aube à Bar et se diriger par Vandœuvres. Ceux de Gui-

(*) FORCE DES CORPS FRANÇAIS SUR L'AUBE, LE 27 FÉVRIER.

		INFANT.	CAVAL.
SOUS LE DUC DE REGGIO.			
2e corps. Gén. Gérard....	Div. Duhesme.	2,400	
	— Hamelinaye	2,400	
	— Leval.	5,400	
7e corps. Duc de Reggio....	Bri. Chassé.	3,100	
	— Rothembourg.	2,700	
	— Pacthod.	4,500	
2e de cavalerie. Gén. St.-Germain.	— Maurin.		1,350
	— St.-Germain.		1,300
6e de cavalerie. Comte de Valmy.	— Jacquinot		1,500
	— Treilhard.		2,100
	Total.	20,500	6,250
DUC DE TARENTE.			
11e corps. Gén. Molitor.....	Bri. Albert	2,000	
	— Brayer.	2,000	
	— Amey	3,000	
5e de cavalerie. Gén. Milhaud....	— Piré.		1,500
	— Briche		1,700
	— L'héritier.		1,300
	Total.	7,000	4,500
	Total général.	27,500	10,750

lay et de Wurtemberg, formant environ quarante-deux mille hommes (*), devaient passer l'Aube à la Ferté et se diriger par Bar-sur-Seine. La division Maurice Lichtenstein devait flanquer le mouvement général, dans la direction de Châtillon à Auxerre et Sens.

La première disposition du prince de Schwarzenberg, pour l'attaque de Bar-sur-Aube, était simple, et avait été décidée sans aucune reconnaissance préalable. Le corps de Wrede, appuyé par la moitié de celui de Wittgenstein, devait attaquer la ville de front, l'autre moitié du corps de Wittgenstein devait rester en réserve, sur les hauteurs de Lignol. Le corps de Wittgenstein se mit en mouvement de Colombey, à sept heures du matin, et s'avança sur les hauteurs de Lignol. Arrivé

(*) FORCE DE L'ENNEMI SUR L'AUBE, LE 27 FÉVRIER.

	INFANT.	CAVAL.
DEVANT BAR.		
Corps de Wrede	23,000	6,000
Cuirassiers russes de Kretow		2,000
Corps de Wittgenstein	16,000	3,500
Total	39,000	11,500
DEVANT LA FERTÉ.		
Corps de Wurtemberg	16,000	2,500
Division de grenadiers de Klenau	5,000	
Cuirassiers russes de Duca		2,000
Corps de Giulay	15,000	2,000
Total	36,000	6,500

là, il reçut une nouvelle disposition, basée sur une reconnaissance plus exacte, de la position qu'occupait le duc de Reggio. Le prince de Schwarzenberg conçut, que son attaque sur la ville ne pouvait avoir aucun résultat avantageux, tant que le 7ᵉ corps, occupant le vallon d'Ailleville, pouvait menacer le flanc droit de son attaque. Il résolut donc de faire menacer seulement de front la ville de Bar-sur-Aube, et de faire tourner les positions du duc de Reggio, par le corps de Wittgenstein, qu'il forma à cet effet en trois colonnes. La première, composée de la division Szaszafskoy, de seize escadrons et de trois régimens de cosaques, sous les ordres du général Pahlen, devait, par Arentières, gagner la crête de Vernonfait; et de là, par le moulin de Levigny et au-delà du bois, gagner Arsonval, et le pont de Doulancourt. La seconde composée de la division Pisznitzky, sous les ordres du prince Eugène de Wurtemberg, devait gravir le côteau d'Arentières, dirigeant sa droite à Vernonfait, et par un changement de front, la droite en avant, venir s'appuyer au bois de Levigny et attaquer le 7ᵉ corps en flanc. La troisième, composée des deux divisions du prince Gorczakow, d'un régiment de cuirassiers et de hussards, devait, en se couvrant à gauche par la deuxième colonne, continuer son mouvement derrière celle-ci, et suivre le général Pahlen à Arsonval. Plus tard, elle se trouva engagée et forma l'aile gauche. Le corps de Wrede se déploya sur

deux lignes au pied des hauteurs de Lignol ; le corps autrichien de Frimont à droite, les Bavarois à gauche. La cavalerie du général Pahlen, qui devait joindre la colonne de droite à Arentières, et la brigade de chasseurs de Wlastoff, étaient devant le front du corps de Wrede.

Cependant, le duc de Reggio était tranquille dans ses positions, et ne songeait à aucune attaque de la part de l'ennemi. Il n'avait pas cru devoir ajouter foi au rapport que lui avaient fait quelques habitans du pays, des projets des coalisés. Tandis que d'un côté, par une précaution qu'il est difficile de caractériser, il avait renvoyé à Magny-le-Fouchard, son artillerie dont il avait besoin pour se défendre ; de l'autre côté, il avait négligé de se garder à sa gauche. Quoique le mouvement du corps de Wittgenstein, prononcé depuis Lignol, et la marche des colonnes vers Arentières pussent être observés, le duc de Reggio ne faisait aucune disposition de combat, ni de retraite. Heureusement, pour empêcher une surprise complète, des fourrageurs de notre cavalerie qui s'étaient avancés vers Arentières, furent ramenés par les cosaques, que le général Pahlen avait lancés en avant pour ouvrir la marche. Le duc de Reggio se hâta alors de se mettre en défense; et ses dispositions se ressentirent de la précipitation qu'il fut obligé d'y mettre. La division Duhesme occupa la ville de Bar ; la division Hamelinaye se déploya en travers de la vallée; la brigade Jarry

étendant sa droite vers Bar; la brigade Belair sur le côteau de Malepin, le second des trois contreforts qu'on trouve entre Ailleville et le ruisseau d'Arentières. La division Leval se déploya plus à gauche; la brigade Montfort appuyée à celle de Belair; la brigade Pinoteau au centre; la brigade Chassé à gauche touchant le bois de Levigny; la division Rothembourg en seconde ligne de la brigade Chassé. La cavalerie du général St.-Germain resta dans la vallée près de Moustiers. La division Pacthod se mit en bataille à la tête de ses bivouacs.

Il était environ dix heures du matin, lorsque le général de Wrede engagea le combat, en faisant attaquer Bar par une nuée de tirailleurs. Son attaque devait cependant se borner là, jusqu'à ce que les Russes fussent arrivés à Arsonval. A la même heure, la colonne de droite du général Wittgenstein avait dépassé Voigny, et s'approchait d'Arentières. Le général Pahlen, avec sa cavalerie arrivait à ce village. La brigade Wlastoff (23e et 24e chasseurs) appartenant à la colonne du prince Gorczakow, fut pousséesur le côteau d'Arentières pour couvrir la marche des colonnes. Cette brigade y était en position, lorsque la brigade du général Montfort arriva sur le côteau de Malepin. L'ennemi fut attaqué par deux bataillons des 101e et 105e régimens, culbuté du côteau, et perdit un bon nombre de prisonniers. Mais en ce moment la tête de la colonne du prince Gorcza-

kow arrivait au pied des hauteurs d'Arentières. Ce général fit soutenir la brigade Wlastoff par un bataillon de Kaluga, et deux de Mohilow, et par les cuirassiers de Pleskow. L'attaque de ces troupes fut sans succès, mais l'approche de la colonne russe força nos deux bataillons à rentrer en ligne. La présence des troupes françaises, sur le Malepin, obligea le général Wittgenstein à leur opposer le corps de Gorczakow, qui prit alors la gauche de la ligne, et se déploya sur les hauteurs d'Arentières couvert par une nombreuse artillerie ; les cuirassiers de Pleskow et les hussards du Lubny s'étendant vers le centre. Presqu'au même moment le prince de Wurtemberg se déploya sur la crête de Vernonfait, et s'engagea avec la brigade Chassé. Nos troupes dépourvues d'artilleries avaient beaucoup à souffrir de celle de l'ennemi, et le général Gorczakow, ayant cru apercevoir de l'ébranlement dans la brigade Montford, la fit attaquer de nouveau. Mais la brigade Pinoteau venait d'entrer en ligne, et une charge du 10e léger, et du 3e de ligne repoussa l'attaque.

Cependant, le duc de Reggio se voyant à l'instant d'être obligé de cesser le combat faute d'artillerie, en demanda au général Gérard, qui bien qu'engagé lui-même, lui envoya une batterie. Ce faible appui était hors d'état de lutter, contre plus de cinquante bouches à feu de l'ennemi, et notre feu s'éteignit bientôt. Mais alors arriva la cavalerie du comte de Valmy, qui avait passé l'Aube

à gué au-dessous de Bar. Le duc de Reggio la fit sur-le-champ entrer en ligne. Une charge de la division Jacquinot enfonça les cuirassiers de Pleskow, et les hussards de Lubny; ces derniers surtout souffrirent beaucoup. Le désordre gagna même la droite du corps de Gorczakow, et les lignes d'infanterie commençaient à s'ébranler. Le général Wittgenstein, se voyant au moment d'être forcé, envoya au général Pahlen l'ordre de revenir sur ses pas avec sa colonne, et ordonna au prince Eugène de Wurtemberg de réunir ses deux divisions, afin de ne pas courir le risque qu'une soit coupée par un mouvement en avant des troupes françaises. Profitant en même temps de la supériorité de son artillerie, il réunit presque toutes ses batteries à la droite du corps de Gorczakow, pour arrêter notre cavalerie. Le général Pahlen avait déjà tourné le bois de Levigny, lorsqu'il reçut l'ordre de rétrograder. Il laissa cependant en arrière de Heurtebise, ses cosaques et les hulans de Czujugew. Pendant ce temps, le combat se soutenait toujours devant tout le front de la ligne, avec un avantage marqué de notre côté. Mais pour le rendre décisif, il aurait fallu, puisque nous n'avions pas d'artillerie pour les contre-battre, prendre les batteries ennemies. La brigade Ismert, de la division Treilhard, fournit trois charges successives dans ce dessein; mais écrasée par la mitraille, et ayant perdu près de trois cents hommes, elle fut forcée d'y renoncer. Le prince de Schwar-

zenberg voyant le danger que courait le corps de Wittgenstein, craignit qu'il ne fut enfin forcé, ce qui aurait emmené sa destruction presque entière, et se hâta de lui envoyer des secours. La brigade Volkmann (huit bataillons), la brigade bavaroise de Vieregg (quatorze escadrons) et celle de Minutillo (douze escadrons), reçurent l'ordre de gravir le côteau de Vernonfait. Ces troupes vinrent prendre position derrière le centre du corps de Wittgenstein. En même temps, le général Pahlen arriva à l'angle du bois de Levigny. La division Szaszafskoy vint se placer en seconde ligne de celle de Pisznitzky. Mais le général Wittgenstein, jugeant que la cavalerie du général Pahlen lui était inutile, la renvoya de nouveau vers Arsonval.

Cependant, le duc de Reggio, sentant l'impossibilité de soutenir davantage le combat, après l'arrivée des renforts que l'ennemi venait de recevoir, donna l'ordre de la retraite, vers quatre heures après-midi. Elle se fit en bon ordre sur Ailleville; la brigade Belair gardant toujours le côteau de Malepin pour la couvrir. Dès que le général Wittgenstein vit le mouvement prononcé, il fit attaquer la brigade Belair, par la brigade Wlastoff et quatre bataillons de celle de Volkmann, ayant en tête un bataillon de Kaluga; un grand feu d'artillerie soutenait cette attaque. La brigade Belair forcée d'abandonner le côteau de Malepin, reprit position sur celui de Filles-Dieu, et y arrêta encore l'ennemi pendant quelques instans. Mais

enfin la mitraille qui l'accablait, la força à faire sa retraite en tirailleurs jusqu'au pied du côteau, où elle rejoignit la brigade Jarry.

Devant Bar., le combat avait été nourri pendant toute la journée par les tirailleurs et par une assez faible canonnade. Vers quatre heures, le général de Wrede, voyant la retraite du 7ᵉ corps, se décida à une attaque plus vigoureuse. Cinq bataillons furent lancés de front contre la ville, tandis que quatre cherchèrent à la tourner par la rive de l'Aube. Les barricades, que le général Duhesme avait fait établir à toutes les issues, arretèrent l'attaque de front. Quant à celle de flanc, prise en écharpe par les batteries établies sur les hauteurs de St.-Germain, elle n'eut pas un meilleurs succès. Le général de Wrede aurait pu sacrifier bien du monde sans réussir à emporter la ville, si l'événement du combat sur les hauteurs de Vernonfait ne l'avaient pas fait abandonner. Le général Duhesme voyant la retraite du restant de l'armée, quitta Bar-sur-Aube à son aise. Une de ses brigades se retira en carrés par la route d'Ailleville; l'autre passa le pont et se retira à Spoy avec les batteries.

A la gauche, toute l'artillerie et la plus grande partie de l'infanterie avaient déja passé le pont de Dolancourt, lorsque le général Pahlen arriva avec sa cavalerie sur les hauteurs d'Arsonval et fit établir une batterie de douze pièces, au-dessus de la route. Cette attaque inattendue mit un instant

le désordre parmi l'infanterie d'arrière-garde, qui se jeta dans le gué où passait la cavalerie. Mais le général Montfort, à la tête d'un bataillon du 105ᵉ et de quelques compagnies du 101ᵉ marcha droit à la batterie, et l'ayant forcée de s'éloigner l'ordre se rétablit. L'arrière-garde s'arrêta sur le coteau en arrière de Dolancourt et y prit position. Le général Pahlen tenta une attaque pour la débusquer, mais sa cavalerie ayant été mal menée, il repassa l'Aube. Le corps de Witgenstein resta à Ailleville, et celui de Wrede en arrière de Bar.

Notre perte s'éleva à environ deux mille hommes, la plupart légèrement blessés, disent les rapports ennemis qui établissent ce nombre. Le général Pinoteau fut blessé. Les Austro-Russes perdirent près de trois mille hommes, dont leurs rapports avaient deux mille quatre cent. Le général Wittgenstein fut blessé.

Tel fut le résultat du combat de Bar-sur-Aube, et il aurait été encore bien plus désastreux, sans la valeur des troupes qui suppléa autant que possible au manque d'artillerie, et répara les fautes de leur chef. Ces fautes sont telles qu'elles sont presque inconcevables. On ne sait en effet comment accorder la position qu'avait prise le duc de Reggio le 26 au soir, avec le renvoi de son artillerie à Magny-le-Fouchard. Ce dernier acte de prudence ne peut être expliqué, que par la crainte qu'il avait d'être attaqué le 27 et de voir ses parcs compromis, dans une retraite, par un défilé. Mais dans

ce cas, pourquoi entasser ses troupes dans ce défilé, sans se faire absolument garder sur la gauche. Par cette négligence, il s'exposait à être surpris et enveloppé dans la vallée de l'Aube. En effet ce fut la certitude que le prince de Schwarzenberg acquit, qu'il n'y avait pas un seul poste français sur les hauteurs de Vernonfait, qui le décida à modifier son premier projet, et le plan qu'il adopta aurait pleinement réussi, sans le hasard qui amena des fourrageurs français de ce côté.

Le premier mouvement du duc de Reggio, dépourvu d'artillerie, aurait dû être, de masquer la retraite de ses troupes, en se contentant de jeter une ou deux brigades sur les hauteurs, pour la couvrir. Mais, puisqu'il se détermina à accepter le combat, il aurait dû mieux profiter des chances qui se présentèrent à lui. Que faisaient les deux divisions de cavalerie du général St.-Germain dans le vallon? au lieu de laisser la brigade du général Ismert s'épuiser en vains efforts sur les batteries, il aurait mieux valu faire entrer en ligne plus de deux mille cinq cent chevaux, qui restèrent inutiles. Lorsque les deux régimens de cavalerie russe de la colonne du prince de Gorczakow, eurent été dispersés, que l'infanterie était ébranlée et que le général Wittgenstein craignit lui-même pour la division Pisznitzki isolée, contre le bois de Levigny; alors une charge à fond des deux corps de cavalerie, appuyés par de l'infanterie, en faisant entrer en ligne une brigade de la division Rothem-

bourg, aurait décidé le combat en notre faveur. La colonne du prince Gorczakow était culbutée dans le vallon d'Arentière, la division Pisznitzky à moitié enveloppée était fortement compromise, et l'inutile diversion du général Pahlen s'en allait en fumée. Sans nous arrêter à discuter la question, au moins oiseuse, de savoir si le duc de Reggio craignît ou non de hasarder les gardes nationales du général Pacthod en ligne, nous disons que le duc de Reggio ne pouvait pas se dispenser de faire garder le pont et le gué de Dolencourt. Seulement, il paraît que, dès l'instant où il savait que l'ennemi cherchait à le tourner par sa gauche, il devait faire passer l'Aube à une des brigades de cette division et faire occuper le bois en face du pont, afin d'empêcher l'ennemi de venir menacer la route de Brienne (*).

Les dispositions du prince de Schwarzenberg, sont loin d'être exemptes de blâme. On y voit au contraire l'empreinte du stratégicien timide, qui marche en tâtonnant et ne sait pas prononcer un

(*) Nous ne pouvons nous empêcher de relever une observation tout-à-fait singulière. On a dit que le duc de Reggio, en enlevant les dernières sommités de Vernonfait, saisit la clé des belles positions de Colombey. Il suffit que le lecteur jette les yeux sur la carte, pour apercevoir le ridicule de cette assertion. Les sommités de Vernonfait n'ont rien de commun avec la position de Colombey-les-deux-Eglises, qui est à trois lieues de là et dans une autre direction. Vernonfait est la clé de la position qu'avait prise le duc de Reggio, et c'est cette clé qu'il a négligé d'occuper le 26 et dont il n'a pas pu se rendre maître le 27, ainsi que le démontre le récit du combat.

mouvement. Il savait que le duc de Reggio avait entassé ses troupes dans le vallon d'Ailleville, sans être gardé à sa gauche, ce fut ce motif qui le décida à chercher à envelopper le 7e corps. Il lui était bien aisé de concevoir que dans cette position, attaqué en flanc, le duc de Reggio ne s'aviserait pas de déboucher par le vallon de Bar : pourquoi donc laisser tant de troupes devant la ville ? Une division et quelque cavalerie, suffisaient pour tenir le 2e corps en échec. Débouchant alors sur les hauteurs d'Arentières, avec plus de quarante mille hommes, il pouvait porter une masse imposante entre Vernonfait et le bois de Levigny, et atteindre Arsonval par un chemin bien plus court. Il n'employa que seize mille hommes d'infanterie à ce mouvement, et l'occupation du coteau de Malepin l'ayant forcé de déployer le corps de Gorzakow à l'aile gauche, il dut rester une lacune entre ce corps et la division Pisniztzky. Il ne pouvait pas deviner que le duc de Reggio n'aurait pas d'artillerie, qu'il n'emploierait pas la moitié de sa cavalerie, et qu'il ne saurait pas profiter des avantages remportés par les brigades Montfort et Pinteau. Cependant cette faute grave sauva seule le corps de Wittgenstein d'une défaite, qui aurait forcé le prince de Schwarzenberg à se retirer sur Colombey.

Le même jour le duc de Tarente continua son mouvement vers l'Aube. L'empereur Napoléon avant de quitter Troyes, lui avait confié le commandement de toute les troupes destinées à

défendre l'Aube, en lui donnant l'ordre de se rendre maître de la Ferté et de rechasser entièrement l'ennemi à la rive droite. D'après ces dispositions, le duc de Tarente dirigea le général Milhaud, le 27, dès le matin, par Fontette sur la Ferté, avec les divisions Piré et Briche et la brigade Simmer de la division Brayer. Le restant de cette division et celle du général Amey, qui étaient plus en arrière suivirent le mouvement. Le général Albert, qui était à Mussy-l'Evêque, avec sa division et celle de dragons du général Lhéritier, fut rappelée sur Fontette. Pendant ce temps, le prince de Wurtemberg s'était mis en mouvement de Château-Vilain et Blessonville, se dirigeant à la Ferté avec son corps. Ayant trouvé cette ville dégarnie de troupes, il ne jugea pas nécessaire d'attendre sa jonction avec le corps de Giulay. Il passa donc l'Aube, avec sa cavalerie et la division de grenadiers du général Klenau et s'avança vers Fontette. A la hauteur de Villard, le général Milhaud rencontra la cavalerie ennemie, et ayant déployé ses divisions engagea une vive canonnade. La division Wurtembergeoise se replia sur son infanterie, et bientôt après les divisions Brayer et Amey étant arrivées, le prince royal se vit forcé de repasser l'Aube. Il fit détruire le pont de la Ferté et son corps campa sur les hauteurs en face de la ville.

Le soir, le 11e corps et le 5e de la cavalerie furent réunis sur les hauteurs, entre Villard et la

Ferté. Cette position était bonne et le but que devait se proposer le duc de Tarente, celui de défendre l'Aube, aurait été rempli, s'il eût fait rompre le pont de Silvarouvre, et achever la destruction de celui de la Ferté, que l'ennemi n'avait pas eu le temps de compléter. Mais il paraît qu'il croyait avoir à agir offensivement et devoir passer l'Aube; il se contenta donc de faire barricader le pont de Silvarouvre. Cependant on avait entendu à la Ferté le canon de Bar-sur-Aube, et il importait au duc de Tarente de connaître l'événement de ce combat, avant de décider ses opérations ultérieures. Dans la nuit, il reçut l'ordre d'envoyer la division Amey et une brigade de cavalerie à Troyes, pour la garde du parc. Le départ de ces troupes qui réduisait son corps à huit mille hommes, dont moitié seulement d'infanterie, décida le duc de Tarente à hâter sa jonction avec le duc de Reggio, afin de prendre le commandement en chef de l'armée et disposer la défense de l'Aube.

Le 28, au point du jour, le duc de Tarente, laissant devant la Ferté le général Milhaud avec les divisions Boyer, Piré et Briche, se replia avec les divisions Albert et Lhéritier à Fontette, d'où il poussa des reconnaissances dans la direction de Clairvaux et Bar. Ses reconnaissances ayant rencontré les avant-postes des corps de Wrede et de Wittgenstein, il ne put douter de l'évacuation de Bar. Il se décida alors à se diriger sur Vitry-le-Croisé, afin de joindre le duc de Reggio à Van-

dœuvres. Le parti qu'avait pris le duc de Tarente de retirer une partie de ses troupes à Fontette, afin d'observer l'ennemi qui pouvait déboucher de Clairvaux, était le seul qu'il pût prendre, dans l'incertitude où il était sur la position du duc de Reggio. Mais il n'en est pas de même de son mouvement vers Vitry-le-Croisé. Il laissait le général Milhaud exposé devant la Ferté, non-seulement à une attaque de front, mais à être tourné par le seul débouché de retraite qu'il eût. En effet, si le mouvement du duc de Tarente à Vitry-le-Croisé n'eût pas été contrarié, le général Milhaud était compromis.

Cependant le prince royal de Wurtemberg, qui s'attendait à être attaqué au jour, voyant que les troupes françaises ne faisaient aucun mouvement, se décida à exécuter l'ordre qu'il avait reçu, d'attaquer lui-même. Il ordonna au général Giulay de forcer le passage de l'Aube à la Ferté et à Silvarouvre, tandis que lui-même, réunissant son corps à Clairvaux, se dirigerait à St.-Usage et Fontette. Le général Giulay destina le général Fresnelle avec la brigade Pfluger, à canonner la Ferté et occuper le bataillon qui défendait le pont, par une fausse attaque. La division Hohenlohe avec la brigade Czollich et la cavalerie, furent chargées de forcer le pont de Silvarouvre, défendu également par un bataillon. Vers huit heures du matin, la canonnade s'engagea devant la Ferté, mais les troupes autrichiennes, qui devaient gagner Silva-

rouvre, n'y arrivèrent que vers une heure après midi, embarrassées par la pesanteur de leur marche, dans les traverses où elles étaient engagées. Une vive canonnade fut ouverte contre le pont, sans pouvoir éteindre le feu des douze pièces françaises qui y répondaient. Alors le général Giulay fit former les six bàtaillons de la brigade Czollich en colonnes et les lança vers le pont. Le feu bien nourri du bataillon français qui le défendait, fit éprouver une grande perte à l'ennemi, mais ne put l'empêcher de forcer les barricades. Le général Giulay fit alors déboucher ses troupes par le pont et s'avança vers Villard, sous la mitraille des batteries de la division Brayer. Presqu'en même temps le passage fut forcé à la Ferté, par le général Fresnelle. Ayant garni les bords de l'Aube de tirailleurs, il parvint à obliger les batteries françaises à s'éloigner, et profita de ce mouvement rétrograde pour faire réparer le pont, sur lequel il se porta en colonne. Le général Milhaud, voyant le passage de l'Aube forcé sur deux points, ne jugea pas à propos de se compromettre, en soutenant un combat contre des forces aussi supérieures. Il se mit en retraite par la forêt de Clairvaux et rejoignit à Fontette le duc de Tarente; la retraite de nos troupes ne fut suivie que par les cosaques de Seslawin, qui s'étaient réunis le matin à Giulay. Le duc de Tarente avait commencé, ainsi que nous l'avons dit plus haut, son mouvement vers Vitry-le-Croisé, mais à peine eut-il dépassé

St.-Usage qu'il se trouva en présence du corps de Wurtemberg, dont la cavalerie débouchait le long de la forêt de Clairvaux. Le duc de Tarente retourna à Fontette pour recueillir le général Milhaud, et les Wurtembergeois contenus restèrent en présence. Le combat de la Ferté nous coûta environ trois cents hommes, des bataillons qui défendaient les ponts et quelques traîneurs qui furent pris. L'ennemi perdit plus du double.

Le duc de Tarente ayant appris alors le résultat du combat de Bar-sur-Aube, se décida à continuer sa retraite pendant la nuit. Au point du jour le 11e corps et la cavalerie arrivèrent à Bar-sur-Seine.

Le duc de Reggio était venu prendre position à Vandœuvres, occupant Magny-le-Fouchard par une arrière-garde. Le prince de Schwarzenberg suspendit son mouvement au-delà de l'Aube, jusqu'à ce qu'il sût le résultat de l'attaque du prince de Wurtemberg, et se contenta d'étendre ses troupes le long de la rivière. A ce motif, à peine plausible, il faut en ajouter un autre; c'est que le prince était inquiet des progrès du duc de Castiglione et qu'on lui avait fait croire que Napoléon marchait sur Dijon. Un des corps d'infanterie du général Wittgenstein occupa Dolencourt et l'autre Trannes. La cavalerie du général Pahlen s'avança à Dienville, poussant des reconnaissances vers Piney. La cavalerie du général de Wrede était en partie devant Bar, et en partie près d'Ailleville: l'infanterie dans la plaine entre Bar et Voigny; les

réserves restèrent à Langres. Ce jour-là, le corps de Wittgenstein reçut un nouveau renfort de quatre bataillons.

Le 1er mars, le duc de Tarente prit position à la gauche de la Seine, étendant son aile gauche vers Fouchère. La division Brayer, avec une partie de la cavalerie, resta sur les hauteurs en avant de Bar-sur-Seine. Le corps de Wurtemberg vint à Noce; celui de Giulay à Essoyes, ayant son avant-garde à Landreville; les cosaques de Seslawin se jetèrent du côté de Gyé. Le prince de Schwarzenberg, afin de s'assurer de la force et de la position des troupes qu'il avait devant lui, ordonna une reconnaissance générale. Cette reconnaissance, où il employa la cavalerie des corps de Wittgenstein et de Wrede, se fit sur deux colonnes. Celle de droite composée de la cavalerie du général Pahlen s'avança par Amance sur Val-Suzenay et Vauchonvilliers. Celle de gauche, formée par la cavalerie austro-bavaroise, sous les ordres du général Frimont, suivit la route de Spoy. Une brigade d'infanterie russe fut poussée en avant de Dolencourt vers Magny-le-Fouchard. A l'approche de l'ennemi, le général Gérard fit occuper le bois de Val-Suzenay et porta la cavalerie du général St.-Germain au-devant de celle du général Pahlen. La canonnade s'engagea aussitôt et continua jusqu'à ce que le général Pahlen, laissant son infanterie à Vauchonvillers, s'étendit par sa droite, et parut avoir le dessein de gagner Villeneuve-

Mesgrigny, et s'emparer du passage de la Barse, près de Moustier-Amey. Ce mouvement inquiéta le duc de Reggio, qui se décida à la retraite. Ses deux corps et la cavalerie prirent position en arrière de Lusigny; l'arrière-garde resta à Moustier-Amey. La cavalerie du général Pahlen vint à Villeneuve-Mesgrigny et le général Frimont à Vandœuvres; le corps de Wrede resta à Bar-sur-Aube; celui de Wittgenstein vint à Dienville. Les réserves russes s'avancèrent à Chaumont.

Le 2, le prince de Wurtemberg, continuant son mouvement, se présenta de front devant Bar-sur-Seine. Le général Giulay, qui avait fait réparer pendant la nuit le pont de l'Ource à Celles, le fit passer par la division Fresnelle, tandis qu'une brigade d'infanterie allait occuper les hauteurs de Polizot. Le général Brayer défendit vivement, contre la division Fresnelle, le pont de la papeterie, et lorsqu'il fut forçé, se renferma dans Bar dont il barricada les portes. Les colonnes d'attaque de l'ennemi se présentèrent bientôt devant la ville et parvinrent à enfoncer la porte de Châtillon à coups de canon. Alors le général Brayer, pour ne pas compromettre les habitans, l'évacua et se retira à Virey, où il passa la petite Barse et suivit la retraite du 11ᵉ corps. La division Albert prit position à St. Parre-les-Vaudes; la division Brayer en seconde ligne au pont de l'Hozain, aux Maisons-Blanches; la cavalerie resta entre Fouchers et Rumilly, pour recueillir la brigade de la division

Albert, qui était restée derrière la petite Barse. Le combat de Bar-sur-Seine, coûta plus de cinq cents hommes à l'ennemi; nous n'en perdîmes qu'une centaine. Les corps de Giulay et de Wurtemberg restèrent à Bar-sur-Seine.

Le prince de Schwarzenberg, ayant enfin appris positivement, que l'empereur Napoléon marchait vers la Marne, crut pouvoir s'avancer à Troyes. Il en donna en conséquence l'ordre à son armée. Le duc de Reggio s'était replié à Troyes, mais il avait laissé derrière le pont de la Guillotière, le 2e corps et la division Rothembourg, pour défendre ce passage. La cavalerie du général Pahlen avait suivi notre arrière-garde jusqu'à Courteranges; là il reçut l'ordre de se rabattre par Gérodot sur Doches et de s'y établir, afin de menacer la position de la Guillotière à dos, et couvrir la marche du corps de Wittgenstein. En faisant ce mouvement, le général Pahlen hasarda, par un détachement, une entreprise sur Laubressel; il y fut vertement repoussé. Le général Frimont vint à Moustier-Amey. L'infanterie du corps de Wrede à Vandœuvres. Celle du corps de Wittgenstein à Piney.

Le 3, le prince de Schwarzenberg ordonna l'attaque des positions de la Barse. Le corps de Wittgenstein devait se déployer sur les hauteurs de Mesgnil-Sellières, et attaquer la Guillotière à dos; en même temps il devait occuper Laubressel pour se lier avec les Bavarois. Le corps de Wrede

devait attaquer par la grande route, occuper le bois de Courteranges et chercher à passer la Barse près de la Rivour, pour communiquer avec le général Wittgenstein. Pour favoriser les opérations de ses collègues, le prince de Wurtemberg devait s'avancer sur Troyes, le long de la Seine. Cette triple attaque devait se faire à une heure après-midi.

Les corps du duc de Reggio occupaient les positions suivantes : la division Duhesme, entre la grève et la grande route; la division Hamelinaye, commandée par le général Jarry, de l'autre côté de la route; la division Rothembourg, sur le plateau de Laubressel; la cavalerie du général Saint-Germain, à St.-Parre-aux-Tertres; le 7e corps et la cavalerie du comte de Valmy, en avant de Pont-St-Hubert. Le général Sébastiani défendait la ville de Troyes, avec la division Amey. Il était difficile que le duc de Reggio pût prendre une position plus vicieuse. Ses deux corps étaient placés sur deux directions différentes et sans aucune liaison entre eux. Il n'ignorait cependant pas qu'il pouvait être attaqué par les deux rives de la Barse, puisqu'un corps ennemi occupait déjà Piney. Il lui était donc facile de prévoir, que s'il n'occupait pas Bouranton, point intermédiaire entre ses deux ailes, le corps du général Gérard serait tourné et courrait risque d'être fortement compromis. Quel besoin avait-il de tenir plus de dix mille hommes d'infanterie et ses plus vieilles troupes, à Pont-

Hubert? En détruisant le pont, une division aurait suffi à la rive gauche pour couvrir Troyes de ce côté, et il pouvait occuper Bouranton avec ses trois brigades d'Espagne. Certes qu'alors le général Wittgenstein aurait reçu une leçon sévère, et que son généralissime aurait appris, qu'il ne faut pas faire des diversions aussi mal combinées, que celle qui lui réussit par la faute du duc de Reggio. Dès le matin, le général Pahlen se mit en mouvement de Doches et se porta sur Laubressel, où il s'engagea avec la division Rothembourg. Ne croyant pas pouvoir se rendre maître du village, il se contenta de le faire observer par la brigade Wlastow et deux régimens de cavalerie. Le général Rüdinger, avec trois régimens de hussards et les cosaques, gagna Bouranton qui n'était pas occupé, et de là poussa à la grande route vers Tennelière. Il y rencontra un parc, qui retournait à Troyes presque sans escorte et s'en empara. Mais lorsqu'il faisait ses dispositions pour l'emmener, le général St-Germain arriva avec sa division de cuirassiers et en deux charges vigoureuses le culbuta sur Bouranton, où il prit position. L'ennemi resta cependant maître de quarante-cinq chevaux et d'environ cent prisonniers. Le général Gérard qui était malade à Tennelière, pensa être pris dans ce désordre, par un parti de cavalerie qui se glissa jusque-là.

Vers une heure après-midi, le corps de Wittgenstein se déploya sur la hauteur de Mesgnil-Sel-

lières. Mais il ne se mit en mouvement que vers trois heures, lorsque le général de Wrede, s'étant déployé lui-même à la tête du bois de Courteranges engagea la canonnade avec la division Duhesme. Alors le général Wittgenstein s'avança en deux colonnes. Celle de droite composée des deux divisions du prince Eugène de Wurtemberg se dirigea par la gauche de Bouranton vers les hauteurs de Tennelière, couverte à droite par la cavalerie du général Rüdinger. Celle de gauche, composée du corps de Gorczakow, se dirigea sur Laubressel, couverte à gauche par la cavalerie que le général Pahlen avait laissée de ce côté. A l'approche de l'ennemi, la cavalerie du général St-Germain vint prendre position à la gauche de la division Rothembourg. Celle du comte de Valmy, qui d'abord avait remplacé le général St-Germain à St-Parre, vint se placer en face de Bouranton. Le combat s'alluma avec vigueur à Laubressel et se soutint pendant près de deux heures. Le prince Gorczakow éprouva les plus grandes difficultés à s'approcher du village; il n'osait pas s'étendre par la droite, de crainte d'être chargé par les divisions du général St-Germain. Pendant ce temps le prince Eugène de Wurtemberg essayait de gagner les hauteurs de Tennelière, à la faveur de la cavalerie du général Rüdinger. Mais plusieurs charges très-vives de celle du comte de Valmy l'arrêtèrent près de Bouranton.

Enfin le général Gérard, ne se voyant pas sou-

tenu, craignit d'être tourné et ordonna la retraite. La division Rothembourg se replia en bon ordre, appuyée par la division Jarry, et toutes deux prirent position à St.-Parre-aux-Tertres, couvertes par la cavalerie et l'artillerie. La division Duhesme resta seule en position à la Guillotière, n'ayant pas reçu l'ordre de se retirer. Le général de Wrede, qui n'avait pas pu faire passer la Barse, ni à la Rivour, ni à Courteranges, où cette rivière est trop marécageuse, avait jusque-là borné son attaque à une forte canonnade. Mais voyant les succès du général Wittgenstein il se décida à faire emporter le pont de vive force et y dirigea une colonne d'infanterie. Le général Duhesme soutenait le combat avec vigueur, lorsque le général Gérard ayant jeté en avant par échelons quelques pelotons d'infanterie, lui fit parvenir l'ordre de se retirer. Il se mit en mouvement, mais assailli en queue par les Bavarois, et menacé sur la grande route par les Russes qui entraient à Tennelière il fut obligé de défiler le long de la Barse. Il arriva cependant à St.-Parre-aux-Tertres, sans avoir perdu plus de quatre cents hommes et deux canons.

Le prince royal de Wurtemberg fit peu d'efforts à la gauche de la Seine. Il se contenta de suivre le 11e corps, qui se replia à Troyes. Une division resta aux Maisons-Blanches, appuyée par la cavalerie placée en échelons jusqu'à Troyes.

A l'extrême gauche le 7e corps n'eut à faire qu'à quelques partis de cosaques.

Le combat de Laubressel nous coûta environ douze cents hommes, dont trois cents prisonniers et trois canons. L'ennemi en perdit au moins autant. Le soir, le corps de Wittgenstein bivouaqua entre Bouranton et Tennelière, ayant des partis à Creney. Le corps de Wrede resta à la gauche de la Barse. Les corps de Giulay et Wurtemberg prirent position à Vaudes, et leurs avant-postes en face des Maisons-Blanches. Le chef de cosaques Platow fut envoyé, pour couvrir la droite de l'armée austro-russe, par Arcis à Sézanne, dont il enleva les faibles garnisons.

CHAPITRE V.

Les Coalisés rentrent à Troyes. — Le duc de Tarente se replie sur Nogent. — Fin des négociations pour l'armistice. — Le duc de Tarente repasse la Seine. — Réflexions sur la conduite du prince de Schwarzenberg — Opérations sur l'Aîne. — Reprise de Reims par les Russo-Prussiens. — Combat de Reims, le 13 mars. — Mouvement de Blücher.

Le 4 mars, le duc de Tarente, ayant continué son mouvement, arriva sous les murs de Troyes. Ayant ainsi réuni les différens corps qui devaient passer sous ses ordres, il en prit le commandement en chef. Leur force totale, après les combats qu'ils avaient soutenus, était réduite à environ trente-deux mille hommes, dont plus de neuf mille chevaux. Son premier soin fut de faire ses dispositions de retraite sur Nogent. Acculé à la ville et menacé de trois côtés, il ne lui était plus possible de songer à recevoir une bataille, qu'il lui aurait fallu livrer sur les deux rives de la Seine. Dans la nuit, le grand parc et les ambulances furent éva-

cués. Le général Gérard fut chargé de défendre la position de St.-Parre-aux-Tertres, d'abord et la ville de Troyes ensuite, assez de temps pour que le 11e corps ait celui de retirer ses troupes avancées de Maisons-Blanches, et de dépasser la ville. Le 7e corps repassa la Seine à Pont-Hubert et détruisit le pont. De son côté, le prince de Schwarzenberg, plus confiant lorsqu'il avait à faire aux lieutenans de l'Empereur, avait décidé de se rendre maître de Troyes ce jour là. Il donna en conséquence l'ordre aux corps de Wrede et de Wittgenstein, d'attaquer par la rive droite de la Seine, tandis que le prince royal de Wurtemberg attaquerait à la rive gauche avec ses deux corps.

Vers huit heures du matin, le prince Eugène de Wurtemberg, avec ses deux divisions russes et quatre bataillons bavarois, ouvrit l'attaque sur la position de St.-Parre. Dans le même moment, l'évacuation de Troyes étant achevée, la cavalerie du comte de Valmy traversa la ville et fut prendre position sur la grande route, à la hauteur de la chapelle St.-Luc. Le général Milhaud réunit la sienne et tourna Troyes pour aller prendre position sur la route de Pavillon, à la hauteur du comte de Valmy. Le 11e corps se réunit sur la route de Bar-sur-Seine, à la tête du faubourg. Le général Gérard soutint le combat jusqu'à onze heures. Alors le 7e corps étant sorti de Troyes, et le 11e se mettant en mouvement pour tourner les

faubourgs, le général Gérard se replia d'abord derrière la Seine, puis dans le faubourg St.-Jacques. De là il envoya proposer au général de Wrede, de remettre la ville dans six heures; mais celui-ci affectant la hauteur d'un conquérant, ne voulut en accorder qu'une et le combat continua. Le prince Eugène de Wurtemberg, retenu à la tête du faubourg St.-Jacques, prit le parti de diriger une colonne à gauche pour s'introduire le long du canal. Ce mouvement obligea le général Gérard à repasser le second bras de la Seine, et à se retirer en ville. Le 11ᵉ corps et le 5ᵉ de cavalerie étaient en pleine marche sur la route de Pavillon; le 7ᵉ et le 6ᵉ de cavalerie étaient réunis vers la chapelle St.-Luc. L'ennemi étant arrivé à la tête du faubourg, tant sur la route de l'Aube que sur celle de Bourgogne, établit des batteries d'obusiers, fit bombarder la ville et envoya sommer le général Sébastiani. Celui-ci ayant répondu que l'évacuation s'achevait, le feu cessa et les troupes françaises sortirent de la ville, laissant derrière elles toutes les avenues barricadées.

Les troupes coalisées embarrassées par ces obstacles, mirent beaucoup de temps à traverser la ville. Elles débouchèrent enfin vers le soir, et la cavalerie des corps de Wittgenstein et de Wrede s'avança sur la grande route de Nogent. Le duc de Reggio, ayant négligé de laisser une arrière-garde vers la Chapelle-St.-Luc, la cavalerie ennemie arriva inopinément à la queue des corps du

comte de Valmy et du général St.-Germain, qui étaient en colonne de marche. Cette apparition subite causa un instant du désordre; mais la bonne contenance de l'infanterie ayant arrêté l'ennemi, la cavalerie se rallia en gagnant du terrain, et la retraite continua en ordre. La cavalerie française s'arrêta aux Grèz : les 2e et 7e corps occupèrent Châtres et Mery; le 11e et le 5e de cavalerie vinrent vers St.-Martin-le-Bosnay; une brigade de la division Pacthod occupa Bray. Le corps du général de Wrede s'établit à Troyes, le général Frimont avec la cavalerie était devant les Grez. Le corps de Wittgenstein campa près de la Chapelle-St.-Luc; le général Pahlen près de Malmaison. Le prince de Wurtemberg, avec ses deux corps, resta à la tête des faubourgs sur la route de Sens; son avant-garde poussa vers St.-Liébault.

Le retour des coalisés à Troyes fut marqué par quarante-huit heures de pillage, et des excès qui l'accompagnent. Le prétexte de ces horreurs fut que les habitans s'étaient réjouis le 23 février de revoir l'armée française dans leurs murs.

Le 5, le duc de Tarente réunit son armée devant Nogent; l'arrière-garde resta en avant de Pont-sur-Seine, à Crancey et St.-Hilaire. Le général Allix qui s'était approché de Châtillon-sur-Seine, lorsque l'armée française s'avança sur l'Aube, avait été obligé de se replier sur Auxerre. Là, il essaya d'organiser la levée en masse du département de l'Yonne. Le tocsin sonna dans les com-

munes, et la population, répondant patriotiquement à cet appel, se réunit en foule. L'intention du général Allix était de marcher sur Sens, avec cette levée en masse. Mais d'une part, le ministre de la guerre (le général Clarke) n'avait pas envoyé les cadres des six bataillons de ligne, qui avaient été destinés à son organisation. D'un autre côté, la division de Lichtenstein s'approchait d'Auxerre, tandis que l'avant-garde du prince royal de Wurtemberg touchait aux portes de Sens. Le général Allix se vit obligé de licencier la levée en masse, et de s'enfermer à Auxerre avec deux mille hommes d'infanterie et trois cents chevaux.

Le prince de Schwarzenberg ne fit pas un grand mouvement. Le corps de Wittgenstein s'avança à Châtres, où il se cantonna; son avant-garde vint occuper Rumilli, Pars et St.-Martin-le-Bosnay. Le corps de Wrede s'avança à Echemine, Pavillon et Prunay; le général Frimont à Avon-la-Pèze. Les corps de Giulay et de Wurtemberg, et les réserves autrichiennes se cantonnèrent autour de Villeneuve-l'Archevêque et de St.-Liébault; l'avant-garde poussa jusque près de Sens. Ce jour-là, les conférences de Lusigny furent rompues. Les coalisés n'avaient jamais voulu d'armistice, et leur projet, en le demandant, n'avait été que de gagner du temps, et de tromper l'opinion publique par l'apparence de la modération. Les commissaires s'étaient accordés pour les limites du nord, mais les prétentions des coalisés, au midi, étaient d'une

exagération qui en prouvait la mauvaise foi. Ils entendaient qu'on mît en leur possession tout le cours de la Saône et du Rhône, et le département du Montblanc; c'était demander également l'armée d'Italie.

Le séjour du prince de Schwarzenberg à Troyes, fut marqué par une proclamation, qu'il suffit de rapporter textuellement pour la faire juger (*). Elle appartient à l'histoire, comme un monument irréfragable du véritable caractère de la guerre qu'on nous faisait, et de l'esprit de ceux qui la dirigeaient. La date en est également précieuse; sans elle on pourrait se croire au 4e siècle. L'ordre du jour qui suit cette proclamation, ne peut être considéré que comme une manière de faire de l'argent, en abandonnant le sort des communes à la rapacité des chefs de détachemens isolés, qui ont assez souvent prétexté d'avoir reçu les coups de fusil qu'ils faisaient tirer. Au reste, cette pièce produisit l'effet qu'on devait en attendre; elle alluma l'indignation de tous les Français qui conservaient quelque sentiment d'honneur et de patriotisme. Une violation aussi outrageante des droits les plus sacrés des nations aurait reçu sa punition, sans la catastrophe qui livra la capitale et mit les dépositaires du pouvoir à la disposition de la coalition.

Le 6, le duc de Tarente fit passer la Seine au 7e corps, et l'établit sur les hauteurs de Meriot

(*) Voyez *Pièces justific.*, XXIX.

avec la cavalerie du général Milhaud et du comte de Valmy; le général Gérard, avec la cavalerie du général St.-Germain et le 2e corps, restèrent en arrière-garde à Nogent, la Chapelle et St.-Aubin. La division Pacthod s'étendit sur la Seine, ayant une brigade à Bray, et une à Montereau; la troisième escorta les parcs par Provins et Nangis. Le 11e corps se rapprocha de Bray. Le corps de Wittgenstein s'avança à Pont-sur-Seine et Rumilly; son avant-garde à Marnay, et devant St.-Aubin. Le corps de Wrede occupa Trainel, poussant son avant-garde devant Bray. Le prince royal de Wurtemberg vint occuper Sens, où les habitans le reçurent en tremblant de se voir exposés à de nouvelles dévastations; son avant-garde vint à Pont-sur-Yonne; le corps de Giulay resta à St.-Liébaut et Villemaur.

Le 7, le duc de Tarente retira son avant-garde derrière la Seine. Le pont de Nogent fut rompu, et le faubourg de la rive droite occupé. L'armée du prince de Schwarzenberg resta, jusqu'au 10 mars, dans les positions que nous venons d'indiquer, et y resta d'autant plus tranquille, que sur la proposition du général Gérard, l'inutile fusillade qui s'était établie à Nogent, cessa de part et d'autre.

Le lecteur sera sans doute étonné de voir une armée de cent mille hommes, contente d'être venue en huit jours de Bar-sur-Aube à Nogent, et d'avoir fait reculer vingt-cinq mille hommes devant elle, s'arrêter tout-à-coup pour se reposer. Nous

nous dispenserons de répéter toutes les gloses que l'auteur prussien de cette campagne (M. Plotho) rapporte dans son ouvrage, et qu'on a pris pour des projets présentés au prince de Schwarzenberg. Elles ne sont, dans le fait, que la répétition des propos que la mauvaise humeur des Prussiens leur faisait tenir contre le prince généralissime. Sans doute, que le prince de Schwarzenberg a conduit sa nombreuse armée avec une grande circonspection, peut-être même avec timidité; mais le parallèle entre lui et le maréchal Blücher , ne peut pas servir à établir une grande supériorité de talens stratégiques, en faveur de ce dernier. Rien ne peut excuser le général prussien de l'étourderie et de l'incohérence de ses opérations pendant cette campagne. La bataille de Laon a même fait voir qu'il savait aussi peu profiter d'un avantage que se préserver d'un désastre. Le prince de Schwarzenberg marchait en tâtonnant, et plusieurs motifs pouvaient l'y déterminer. Nous ne parlerons pas des motifs politiques ; personne n'ignore que le gouvernement autrichien n'a pris part à la coalition, que par des vues d'agrandissement , et que la déposition de l'empereur Napoléon n'entrait dans ses vues, qu'autant qu'elle serait un obstacle à cet agrandissement. Ce gouvernement n'avait donc pas un intérêt bien direct à faire prendre à ses armées une initiative prononcée, qui pouvait le conduire à les compromettre. Mais le prince de Schwarzenberg avait encore d'au-

tres motifs, qui étaient d'un grand poids à ses yeux. D'abord, il n'avait pas encore de nouvelles du résultat de l'expédition du maréchal Blücher, et tant qu'il ignorait que l'heureux accident de Soissons avait assuré sa jonction avec Bülow et Winzingerode, il pouvait bien la regarder comme une caravane. Si les Prussiens avaient rencontré devant Soissons les obstacles qui amenèrent la capitulation de Lübeck, il était indubitable que Napoléon revenait sur la Seine. Alors le prince de Schwarzenberg devait craindre, en s'aventurant au-delà de Provins, de le rencontrer en prêtant le flanc. Cent mille hommes ne paraissaient pas suffisans pour résister à ce choc; tant le moindre mouvement du lion blessé et affaibli faisait encore trembler ses ennemis! La seconde inquiétude du prince de Schwarzenberg était excitée par l'armée du duc de Castiglione. Tant qu'il ne serait pas maître de Lyon, il craignait toujours pour sa base d'opération. La troisième enfin, étaient causée par la levée en masse qui commençait à se développer sur les derrières de l'armée, et à intercepter les convois, les courriers et les petits détachemens. Animés par le double stimulant du patriotisme et de la vengeance, contre des troupes mal disciplinées qui portaient partout le pillage, l'incendie et une grossièreté révoltante, elle devait augmenter tous les jours. Le prince de Schwarzenberg, au milieu d'un pays ruiné, et où son armée portait déjà la peine de ses dévastations, devait craindre de la voir se

détruire par les effets d'une disette, à laquelle les troupes allemandes savent si peu résister. Aussi jetait-il des regards inquiets derrière lui, et, sous ce rapport, on peut attribuer sa proclamation de Troyes à la peur plus qu'à la barbarie, dont on ne peut personnellement pas l'accuser.

Nous avons laissé l'empereur Napoléon le 11, en position devant Soissons, avec les corps qu'il avait ramenés de Laon. Le duc de Raguse s'était établi aux environs de Fismes. Le premier soin de Napoléon fut de réorganiser son armée, dont les divisions, déjà affaiblies, avaient beaucoup souffert depuis le 26 février. Les corps du prince de la Moskowa et du duc de Bellune, et la division Poret de Morvan furent dissous et réorganisés en deux divisions, que commandèrent les généraux Curial et Charpentier. On en tira également la garnison de Soissons, qui fut portée à trois mille deux cents hommes, et dont le commandement fut confié au chef de bataillon Gérard, du 32e. Cet officier justifia parfaitement le choix qu'on avait fait de lui. Environ six cents hommes de la jeune garde, furent également envoyés tenir garnison à Compiègne, sous les ordres du major Ottenin. Pendant son séjour à Soissons, l'armée reçut un renfort, qui, à raison de sa faiblesse numérique, n'avait de valeur, que par la qualité des troupes qui le composaient. Il consistait en une division de dix-sept cents chevaux en escadrons de marche, dont le commandement fut donné au

général Berckeim ; un régiment de six cents lanciers polonais, qui fut réuni à la division Pacz ; et le régiment de la Vistule, qui passa dans la division Boyer de Rebeval.

Blücher ayant laissé reposer son armée le 11, sur le champ de bataille, se décida le 12 à lui donner des cantonnemens plus étendus. Le corps d'Yorck vint occuper Craone et Corbeny, ayant son avant-garde à Bery-au-Bac et Pont-à-Vaire ; le corps de Kleist occupa Bouconville et Chermisy ; le corps de Sacken, Chavignon ; celui de Langeron, Coucy ; celui de Bülow se mit en mouvement vers Compiègne ; celui de Winzingerode resta à Laon. Le maréchal Blücher semble avoir euune velléité de gagner Paris, par la droite de l'Oise. D'après son ordre de mouvement du 12 au matin, le général Bülow devait emporter Compiègne, avec le secours du corps de Langeron, et ensuite se rendre maître des passages de Pont-St.-Maxence et de Verberie. Mais ce projet ne dura pas long-temps, car le corps de Bülow ne dépassa pas Noyon, et le restant de l'armée ne bougea pas de ses cantonnemens entre Laon et l'Aîne, jusqu'au 18. Nous laisserons à de plus habiles que nous dans l'art des hypothèses, le soin de développer les motifs stratégiques de l'inaction, où resta l'armée russo-prussienne, après la bataille de Laon, dont ses bulletins ont fait tant de bruit. A en juger d'après les principes reçus jusqu'à ce jour, avec une armée aussi nombreuse, il ne devait pas cesser de serrer

l'armée française, soit pour l'acculer sur Paris, soit afin de la couper de cette capitale, si elle se portait vers la Seine pour joindre le duc de Tarente. Nous ne pousserons pas plus loin nos observations ; elles deviendraient plus fatigantes à force d'être obligés de les répéter ; la faute que nous relevons n'est pas encore la dernière de cette campagne.

A peine arrivé à Soissons, l'empereur Napoléon fut obligé de porter son attention sur Reims. Le général St.-Priest, qui de Coblentz avait, ainsi que nous l'avons vu, pris sa route par les Ardennes, était arrivé dans les premiers jours de mars à Vitry, avec son corps fort d'environ neuf mille hommes. Il y fut rejoint par le général Jagow, qui arrivait d'Erfurt avec la réserve du corps de Kleist, forte d'environ huit mille hommes (*). Le général St.-Priest crut ne pas pouvoir mieux utiliser les troupes qu'il avait sous ses ordres, qu'en allant occuper Reims, pour rétablir la communication entre les deux armées coalisées. Le 7 mars il pa-

(*) FORCE DU CORPS ENNEMI DEVANT REIMS.

		BATAIL.	ESCAD.	INFANT.	CAVAL.
Général Jagow		12	8	7,200	1,200
8e corps russe, Gén. St.-Priest	Général Emmanuel		8		1,200
	— Gurialew	7		4,000	
	— Pillar	7		4,000	
	Total	26	16	15,200	2,400

rut devant la ville, mais sans hasarder une attaque sérieuse; il se contenta d'incendier les fabriques, les usines et les maisons de plaisance situées sur les bords de la Vesle. Ce fut sa première victoire, après laquelle il fut s'établir à Beaumont-sur-Vesle et le général Jagow à Puisieux. Le général Corbineau, qui était resté à Reims avec cent chevaux, quelques gendarmes et les cadres de trois bataillons, se hâta d'avertir l'empereur Napoléon du danger qui le menaçait. Mais la faiblesse de l'armée française, qui alors se trouvait en présence du maréchal Blücher, ne permit pas à Napoléon de disposer d'autres troupes, que des gardes d'honneur du général Defrance. Encore ce dernier reçut-il l'ordre de ne pas dépasser Fismes, et de se contenter de pousser une de ses brigades à moitié chemin de Reims.

Le général St.-Priest, qui avait été autrefois français, ne tarda pas à se trouver d'intelligence avec quelques hommes qui, n'ayant rapporté que leurs corps en France, avaient laissé toutes leurs affections à l'étranger. Il connut bientôt et les revers du duc de Raguse, et la faiblesse de la garnison. Ce double motif le décida à tenter un coup de main; le jour en fut fixé au 12, et l'attaque préparée en trois colonnes. La première composée des troupes russes, trois bataillons prussiens et quatre bouches à feu, devait attaquer la porte de Rhetel (ou de Cérès). La seconde, de deux bataillons et deux obusiers avec cinquante chevaux,

devait attaquer la porte de Châlons. La troisième forte de six bataillons et un escadron avec dix bouches à feu, dont deux pièces de 12, devait forcer la porte de Paris. Le restant de la cavalerie forma sans bruit, dans la nuit du 11 au 12, l'investissement de la ville. Le 12, les colonnes d'attaque réunies à Cormontreuil se mirent en mouvement, vers trois heures du matin, et, un peu avant le jour, parurent aux portes de Reims. Elles furent forcées des trois côtés, malgré la résistance que le cadre du 5e bataillon de voltigeurs opposa au faubourg de Rhetel. Le général Corbineau, enveloppé d'ennemis, fut obligé de se cacher dans la ville. Le général Lacoste, qui devait commander la levée en masse, fut pris avec environ deux cent cinquante hommes et neuf bouches à feu. Le restant de la garnison, secondé par le dévoûment de la garde nationale, qui combattit avec valeur pour couvrir sa retraite, gagna la porte de Mars et se retira par la route de Laon. Le général Emmanuel la suivit et la harcela jusqu'à Neuvillette, où il rencontra le général Defrance, qui était accouru aux premiers coups de canon avec six escadrons de gardes d'honneur et le 10e de hussards. La cavalerie russe fut chargée et enfoncée, mais la présence d'un corps de quinze mille hommes arrêta court le général Defrance.

Le même soir l'empereur Napoléon fut prévenu de cet échec. Décidé à se rabattre sur les derrières de l'armée de Schwarzenberg, et voulant aussi

rallier à lui la division des Ardennes, il lui fallait se remettre en possession de Reims. Il ne balança pas à entreprendre cette opération, qu'on doit appeler hardie, car il ne pouvait pas deviner que Blücher, endormi sur ses lauriers, se contenterait de faire loger ses troupes dans les villages. Cependant il n'avait pas de choix, car il fallait arrêter les progrès des Austro-Russes, et le meilleur moyen d'y réussir était d'inquiéter, pour ses communications, un général très-prudent. Il destina à rester sous les murs de Soissons le duc de Trévise avec les divisions Christiani, Curial et Charpentier, les dragons du général Roussel, les lanciers du général Pacz et la brigade Curely de la division Berckeim, faisant environ onze mille hommes. Le duc de Raguse, avec le 6e corps et le 1er de la cavalerie, reçut l'ordre de se mettre en mouvement de Fismes le 13 au matin; les divisions Friant et Boyer de Rebeval et la cavalerie de la garde partirent dans la nuit pour se rendre à Reims. Cependant le général St.-Priest, maître de cette ville, avait aussi résolu de faire reposer ses troupes dans des cantonnemens. En partie par présomption, en partie par un effet de l'erreur dans laquelle l'entretenaient les rapports des Prussiens, qui annonçaient que l'armée française avait été anéantie à Laon, il ne crut pas à la possibilité d'être attaqué. Conservant la ville pour ses Russes, il ordonna à l'infanterie prussienne de s'étendre en cantonnemens depuis Cormontreuil jusqu'à Ronay, excepté

un bataillon qui devait occuper Sillery; la cavalerie devait la couvrir en occupant Junchery. Cette dernière y ayant rencontré les gardes d'honneur du général Defrance, on en prévint le général St.-Priest. Mais celui-ci, persuadé que ces troupes ne pouvaient être que des fuyards de Reims ou de Laon, se contenta d'ordonner que la cavalerie prussienne se repliât à Ronay, et maintint ses premières dispositions.

Le 13 au matin, la cavalerie du général Bordesoulle rencontra à Ronay les avant-postes ennemis. La cavalerie prussienne fut culbutée et se sauva à toute bride, faisant rétrograder en hâte sur Reims les bataillons qui étaient à Muizon, Gueux et Thillois. Les deux bataillons du 3e de Landwehr de Poméranie qui étaient à Ronay, où ils furent à moitié surpris en déjeunant, essayèrent de se retirer; mais talonnés par la division Ricard, ils mirent bas les armes à Gueux. Le général St.-Priest, prévenu par la cavalerie prussienne, se hâta de faire sortir les troupes russes de Reims; le général Jagow avait rassemblé les siennes. Les deux corps ennemis prirent position sur les hauteurs de Ste.-Geneviève, sur deux lignes, les Russes à droite et les Prussiens à gauche: vingt-quatre bouches à feu couvraient le front de la position. La cavalerie des deux nations fut portée à la hauteur de Tinqueux, au-devant de l'avant-garde française. Vers midi, le 1er corps de cavalerie arriva devant Reims et prit position en face de l'ennemi. Le

combat s'engagea par une canonnade assez soutenue ; mais l'Empereur Napoléon défendit que l'attaque fût poussée à fond, voulant avoir le temps de réunir ses troupes afin d'envelopper l'ennemi. Vers quatre heures, Napoléon étant arrivé avec les colonnes d'infanterie, reconnut l'impossibilité de tourner Reims, les ponts de la Vesle étant détruits, et ordonna l'attaque de front. Le général St.-Priest avait eu tout le temps nécessaire, pour réfléchir sur le vice de sa position et pour se retirer; mais il était toujours persuadé que l'armée française était détruite et qu'il n'avait à faire qu'à des troupes égarées. Plus tard, lorsque les colonnes d'infanterie arrivèrent, il ne vit pas déployer des forces supérieures aux siennes en infanterie(*), et il se confirma dans la résolution de soutenir le combat. Quoi qu'on en dise, le général St.-Priest

		INFANTERIE.	CAVALERIE.
(*) Nous avons vu ci-dessus page 297, que le général St.-Priest avait, ci		15,200	2,400
Voici la force des troupes françaises qui combattaient à Reims.			
Vieille garde	Div. Friant et Letort	3,600	1,200
Prince de la Moskowa.	— Boyer, Defrance et Berckeim	3,000	2,500
Duc de Ragusе	— Ricard, Lagrange, duc de Padoue, Merlin et Bordesoulle	7,200	2,400
Général Sébastiani	— Excelmans et Colbert		2,400
	Total	13,800	8,500

ne donna pendant le combat aucun ordre de retraite ; il ne le pouvait pas. Les rapports ennemis avouent franchement que leur ligne fut enfoncée et leurs troupes culbutées dans le défilé.

L'armée française se déploya : le 6e corps en première ligne, le 1er de cavalerie à la droite. Le général Sébastiani prit la gauche avec les divisions Colbert et Defrance ; celle du général Excelmans et les lanciers polonais de la garde, sous le général Kraszinski, près du pont de St.-Brice, auquel on travailla. Les divisions Friant et Boyer en masse et la cavalerie du général Letort, restèrent en réserve en avant de Tillois. La cavalerie ennemie, à la vue de nos colonnes, rentra en ligne, la russe à droite et la prussienne à gauche. L'action fut engagée par la division Merlin qui, ayant renversé la cavalerie prussienne, entama l'aile gauche et sabra trois bataillons dont une grande partie fut pris. La division Ricard aborda la ligne d'infanterie et la culbuta franchement jusqu'à l'entrée du faubourg. Ce choc fit ployer l'ennemi sur tout son front. Dans ce moment, le général Ségur s'apercevant de son ébranlement, chargea à la tête de sa brigade de gardes d'honneur par la droite de Tinqueux, enfonça la cavalerie russe, prit huit canons et pressa le mouvement rétrograde de l'infanterie. Les troupes ennemies, n'ayant que le défilé du faubourg de Soissons pour se retirer, puisque le 1er corps de cavalerie leur coupait la retraite, s'y entassèrent. Le général St. Priest ayant été

blessé à mort par un éclat d'obus, qui lui fracassa les épaules, le désordre alla encore en croissant. Le général Jagow, pour essayer d'y remédier, réunit trois bataillons prussiens à l'entrée du faubourg et essaya d'y tenir ferme. Mais le général Picquet, à la tête de deux escadrons de gardes d'honneur, et soutenu par le restant de la brigade Colbert, culbuta ces bataillons par une charge vigoureuse. Les gardes d'honneur emportés par leur courage, seraient entrés pèle-mêle dans la ville, avec l'ennemi, si l'encombrement avait permis à leurs chevaux de passer. S'efforçant de se faire jour à coups de sabre, ils souffrirent beaucoup de la fusillade, et le général Ségur y fut blessé, mais la division Ricard, qui arriva peu après, dégagea les gardes d'honneur et refoula l'ennemi dans la ville, dont il se hâta de fermer la porte.

Le général Emmanuel à la tête des Russes, et le général Jagow à la tête des Prussiens, se hâtèrent de traverser Reims et de se retirer par la route de Laon; laissant dans la ville le général Bistram avec un bataillon russe et un prussien, pour défendre la porte et leur faire gagner du temps. Le duc de Raguse essaya de faire rompre la porte de Soissons; mais c'était une grille derrière laquelle se trouvait un épaulement. Le duc fut obligé de faire retirer ses pièces et de les remplacer par des tirailleurs dans les maisons voisines. La fusillade dura sur ce point jusqu'à onze heures du soir. Pendant ce temps le pont de St.-Brice

avait été réparé. Le général Krazszinski, suivi de la division Excelmans le passa et atteignit la colonne ennemie vers Neuvillette. Elle fut enfoncée et dispersée dans une déroute complète sur les routes de Laon, Rhetel et Châlons. Ce dernier désastre ayant forcé l'ennemi à évacuer Reims; l'empereur Napoléon y entra vers une heure du matin, aux acclamations de la population.

Notre perte dans ce combat s'éleva à un peu plus de huit cents hommes. Celle de l'ennemi s'éleva à cinq mille trois cents hommes dont neuf cents morts et deux mille cinq cents prisonniers, onze bouches à feu, cent caissons, un équipage de ponts, beaucoup de bagages et les pièces prises au général Corbineau. Le corps de Jagow seul perdit trois mille hommes. Les débris des deux corps ennemis arrivèrent, le 14 à cinq heures du matin à Bery-au-Bac, les fuyards qui avaient pris la route de Rhetel, gagnèrent Neufchâtel sur l'Aîne; ceux qui avaient pris, en petit nombre, la route de Châlons, se retirèrent dans cette ville avec le bataillon qui était à Sillery.

Pendant que l'empereur Napoléon marchait sur Reims, l'armée russo-prussienne restait encore dans les cantonnemens qu'elle avait pris, à l'exception du corps de Sacken qui se rapprocha de Soissons. La division Christiani, qui occupait les hauteurs de Crouy fut vivement attaquée; mais après un assez long combat, les Russes furent obligés de renoncer à leur entreprise et de pren-

dre position un peu en arrière. Le même jour, le général Katzler, qui occupait Bery-au-Bac avec cinq bataillons et seize escadrons, passa l'Aîne avec sa cavalerie pour reconnaître la position du duc de Raguse, que les Prussiens croyaient encore à Fismes. Une reconnaissance de la division de dragons du général Roussel, envoyée vers Bery-au-Bac, d'après l'ordre du duc de Trévise, fut rencontrée par l'ennemi et perdit une cinquantaine d'hommes dans le choc. Cependant le maréchal Blücher, pour s'occuper à quelque chose, s'amusait à faire des hypothèses. Son ordre du 14 mars, adressé aux chefs des différens corps, en établit deux. La première était que Napoléon resterait à Soissons et à Fismes, pour attirer à lui des renforts et reprendre l'offensive contre Laon ; la seconde qu'il marcherait contre la grande armée. Dans le premier cas, les corps d'armée sous ses ordres devaient se rapprocher de Laon; dans le second cas, il attendait un avis du général Tettenborn qui était à Epernay.

Le 14, le corps prussien de Kleist ayant probablement épuisé toutes les ressources des environs de Bouconville et de Chermisy, vint s'établir à Craone et Craonelle. Les débris des corps de St.-Priest et de Jagow qui arrivèrent dans la matinée à Corbeny, furent encadrés dans l'armée. Les Russes, au nombre d'environ sept mille hommes, rejoignirent le corps de Langeron. Les Prussiens, réorganisés en six bataillons et deux escadrons,

faisant environ quatre mille cinq cents hommes, furent incorporés dans les deux divisions du corps de Kleist. Dès le matin, l'empereur Napoléon avait ordonné au duc de Raguse de se mettre à la poursuite du corps ennemi chassé de Reims, avec ses trois divisions et la cavalerie du général Merlin. Ce dernier rencontra dans l'après-midi, en avant de Bery-au-Bac, les avant-postes prussiens, les culbuta et passa l'Aîne. Mais ayant été attaqué à son tour par l'avant-garde, réunie, des corps de Kleist et d'York, il fut ramené au-delà de la rivière, où une brigade de la division Ricard arrêta l'ennemi. La division Ricard prit position le soir, sur les hauteurs en arrière de Bery-au-Bac et barricada le pont. Le reste de l'infanterie du 6[e] corps cantonna autour de Cormicy et la cavalerie en avant à Sapigneulle.

Le maréchal Blücher ayant appris le résultat du combat de Reims, crut que le mouvement du duc de Raguse annonçait une nouvelle attaque de la part de l'empereur Napoléon. Il se hâta en conséquence de rapprocher ses différens corps de Laon. Le 15 au soir l'armée russo-prussienne occupa les positions suivantes : le corps de Sacken à Ursel ; le corps de Langeron près de Marlieux ; le corps de Winzingerode à Laon ; la cavalerie du général Czerniszeff observait l'Aîne à Prouvay et la brigade Benkendorf était à Neufchâtel. Les corps d'York et de Kleist occupaient Craone et Corbeny ; leur avant-garde, sous les or-

dres du général Ziethen, était à Bery-au-Bac et Pont-à-Vaire, soutenue par le restant de la cavalerie à Juvincourt. Le corps de Bülow rétrograda à la Fère, laissant cependant sa cavalerie à Noyon. Le même jour le colonel Sydow avec une colonne d'infanterie, quelque cavalerie et une batterie, se présenta devant Compiègne, bombarda et somma la ville. Cette inutile tentative se termina par la retraite de l'ennemi, que les paysans suivirent à coups de fusil. L'armée de Blücher resta les 16 et 17 dans cette position.

CHAPITRE VI.

Napoléon se dispose à marcher vers l'Aube.—Opérations du prince de Schwarzenberg. — Combat de Provins, le 16 mars. — Le duc de Tarente se replie sur Nangis. — Mouvemens du prince de Schwarzenberg.

CEPENDANT l'empereur Napoléon, en restant quelques jours stationnaire autour de Reims, se préparait au mouvement qu'il voulait faire sur les derrières de l'armée du prince de Schwarzenberg. Le 15 les généraux Vincent et Colbert partant, le premier de Château-Thierry et le second de Reims, occupèrent Epernay et en chassèrent le général Tettenborn. Le même jour le prince de la Moskowa avec les divisions Boyer de Rebeval et Defrance entra à Châlons. Le général russe Dawidow, qui occupait cette ville avec quatre bataillons (régimens Wiatka et Wyborg) et quatre escadrons (dragons de Moskowa) du corps de Langeron, se hâta de se replier à Vitry, où s'était également retiré le général Tettenborn. Le restant

de l'armée, c'est-à-dire les divisions Friant, Excelmans, Letort et Berkeim, restèrent encore le 16 à Reims, où elles furent rejointes par la division des Ardennes, sous les ordres du général Janssens. Le 17, Napoléon se mit en mouvement pour joindre l'Aube et attaquer l'armée austro-russe, ainsi que nous le verrons dans le livre suivant.

Le prince de Schwarzenberg, toujours dans l'attente des événemens qui devaient se passer sur la Marne ou sur l'Aîne, continuait à rester dans l'inaction devant le duc de Tarente. Le seul mouvement qu'il fit, le 11, fut de faire marcher, de Nogent à Pont-sur-Seine, l'avant-garde du général Pahlen. Ce dernier détacha de là le général Dechterew, avec un régiment de hussards et un de cosaques à Plancy et Anglure, afin d'éclairer Villenoxe et communiquer avec Platow, qui occupait Sézanne. Le 12, le prince de Schwarzenberg, voyant que le duc de Tarente n'avait pas encore quitté sa position, ordonna une reconnaissance sur le flanc gauche des corps français. Le général Wittgenstein fit jeter un pont de bateaux à Pont-sur-Seine et y fit passer un régiment de cosaques. Le général Dechterew s'avança d'Anglure à Villiers-aux-Corneilles. Le général Kaisaroff, qui avait pris le commandement des cosaques réunis à Sézanne, vint occuper Villenoxe, d'où les avant-postes français se retirèrent. Le résultat de cette reconnaissance fut de donner au prince de Schwarzenberg la certitude, que les 2e et 7e corps français étaient avec

la cavalerie autour de Provins et que le 11e corps était à Bray, occupant Montereau. Il savait que Blücher avait rallié à lui les corps de Bülow et de Winzingerode et qu'il était sur l'Aîne, en présence de Napoléon. Cette circonstance, qui aurait dû le rassurer sur ses opérations ultérieures et l'enhardir à prolonger la gauche de son armée vers Fontainebleau, en même temps qu'il pouvait rappeler à Troyes les réserves qui étaient encore à Chaumont, semble avoir produit un effet tout contraire. Soit que le prince de Schwarzenberg ait craint que Blücher ne se fit encore une fois battre en détail; soit qu'il ait pensé que Napoléon pourrait masquer l'armée russo-prussienne par un de ses corps, lui échapper par une marche rapide et revenir sur l'Aube, il se décida à s'étendre vers la droite. En conséquence le 13, le corps de Giulay vint de St.-Liébault à Prunay. Le corps de Wurtemberg laissant son avant-garde à Pont-sur-Yonne, vint à Avon-le-Pèze. Celui de Wrede, laissant la division Hardegg à Traines et à Montigny, marcha vers Arcis-sur-Aube. Le corps de Wittgenstein, dont le général Rajewiski prit le commandement, resta à Pont-sur-Seine. Les gardes et réserves s'avancèrent de Chaumont à Bar-sur-Aube; le général Lambert prit le commandement des grenadiers russes. La garde légère russe fut envoyée à Fère-Champenoise et la garde à cheval prussienne vers Châlons. Le prince de Schwarzenberg, qui s'amusait aussi à faire des hypothèses, en avait

établi quatre sur les mouvemens futurs de l'empereur Napoléon, qui furent mises à l'ordre pour les chefs des corps d'armée : ce sont les suivantes. 1° Napoléon a été battu par Blücher et se retire sur Paris ; alors la grande armée se réunira entre Provins et Nangis. 2° Napoléon battu revient sur la grande armée ; alors elle se réunira entre Mery et Arcis. 3° Blücher a été battu par Napoléon et ce dernier marche sur Châlons ; dans ce cas la grande armée se réunira à Vitry. 4° Napoléon ne s'est pas engagé avec Blücher et revient vers Châlons; dans ce cas la grande armée se concentrera à Chaumont. Il paraît cependant que ces hypothèses n'étaient que des prévisions préparatoires, car le mouvement ordonné le 13 peut s'appliquer à toutes les quatre, quoiqu'il ne réponde à aucune. La reconnaissance du 12 et l'occpation de Sézanne ayant donné quelqu'inquiétude au duc de Tarente, il crut devoir se couvrir à gauche par de la cavalerie. Le corps du comte de Valmy fut posté entre Rouilly et Cucharmoy, pour couvrir la route de Nangis. Le général Milhaud avec deux divisions, fut placé à l'Échelle pour observer Villenoxe ; la troisième division fut envoyée à Hermé pour éclairer la Seine entre Nogent et Bray.

Le 14, le prince de Schwarzenberg résolut de faire une tentative pour forcer le duc de Tarente à quitter sa position de Provins, espérant par là obliger Napoléon à s'approcher de Paris et à réunir

ses forces contre les deux grandes armées coalisées, qui pourraient aussi de leur côté se réunir. Le corps de Rajewski passa la Seine à Pont, sur un pont de bateaux qui fut jeté dans la nuit. Les divisions du prince Eugène de Wurtemberg prirent position sur les hauteurs de Mont-le-Potiers; celles du général Gorczakow à droite en arrière de Villenoxe; le général Rüdinger avec deux régimens de cosaques, dix escadrons de hussards et une brigade de cuirassiers occupa St-Martin de Chennestron; le général Jlowaiski avec un régiment de cosaques, un de hussards et la seconde brigade de cuirassiers vint à St-Ferréol. Le même matin, le duc de Tarente avait poussé deux reconnaissances sur sa gauche. La première composée d'environ deux mille chevaux, sous les ordres du général Treilhard, se dirigea par Mouceaux et Esternay sur Sézanne, où était le général Kaisaroff avec une partie de son corps. L'ennemi fut d'abord chassé, mais ayant rappelé ses détachemens de Barbonne et de Villenoxe, le général Treilhard fut ramené à son tour avec quelque perte. La seconde reconnaissance, composée de la division Saint-Germain, se dirigea par Chalautre-la-Grande sur Villenoxe. Vers Mont-le-Potiers, elle donna dans la cavalerie des généraux Rüdinger et Jlowaisky et fut ramenée sur le 2e corps. Le général Gérard se hâta de se porter à Port, et poussa la division Jarry sur les hauteurs de St-Nicolas. La brigade Belair attaqua et reprit le village, et ayant avancé

une batterie sur le flanc de la colonne ennemie, la força à se replier à St.-Ferréol. Le corps de Wurtemberg arriva devant Nogent. Celui de Giulay se mit en marche de Prunay pour se rendre à Sens. Celui de Wrede arriva à Arcis. Les gardes et réserves vinrent à Brienne.

Le 14, dans l'après-midi, un aide-de-camp de Blücher apporta au prince de Schwarzenberg la nouvelle de la bataille de Laon. La relation emphatique, annonçant l'entière destruction de l'armée française, le prince de Schwarzenberg se crut à la première des quatre hypothèses qu'il avait établies. Il se décida donc à attaquer le duc de Tarente, mais il le fit encore avec molesse. D'après sa disposition du 15 au matin, il paraît qu'il avait admis que le duc de Tarente aurait abandonné Provins ou renoncerait au projet de s'y défendre. Le corps de Rajewsky devait occuper la forêt de Sordun et pousser son avant-garde à Provins; le corps de Wrede, venir s'établir entre Chalautre et Villenoxe; le corps de Wurtemberg devait passer la Seine à Nogent, prendre position à Meriot et s'étendre jusqu'à Bray; le corps de Giulay devait toujours se rendre à Sens; la division Maurice Lichtenstein devait occuper Joigny. Aucun de ces mouvemens ne put avoir lieu. Dès le matin du 15, le duc de Tarente s'attendant à être attaqué par sa gauche, porta sa cavalerie à l'Echelle, afin de se dégager un peu et de pouvoir appuyer sa ligne de défense à la forêt de Sordun.

Le général Rüdinger fut chassé de l'Echelle et forcé de se replier à St.-Martin-de-Chennetron. Le général Rajewsky n'ayant reçu que tard l'ordre d'attaquer Provins, en remit l'exécution au lendemain. Le prince royal de Wurtemberg essaya de jeter trois compagnies à la rive droite de la Seine, près de Nogent; mais elle furent attaquées et forcées de repasser en hâte, ayant perdu près de deux cents hommes. Le général de Wrede, ayant trouvé que le droit chemin d'Anglure à Villenoxe était trop mauvais, fit le grand détour par Faux et Pleurs sur Sézanne. Cependant le même soir, le duc de Tarente, voyant que les forces de l'ennemi se concentraient vers sa gauche, ordonna l'évacuation de Bray et fit rapprocher le 11e corps. Le général Pacthod eut l'autorisation de se retirer de Montereau sur Melun ou sur Brie. La retraite du général Allix, qui d'Auxerre était venu à Nemours, fut marquée par Fontainebleau. Les parcs furent renvoyés de Guignes sur Charenton.

Le 15 au soir, le prince de Schwarzenberg répéta l'ordre qui n'avait pu être exécuté la veille, en y ajoutant que la forêt de Sordun devait être occupée à neuf heures du matin, et qu'il fallait surtout faire des prisonniers pour savoir où s'était retiré le duc de Tarente. On ne sait trop quel nom donner à l'idée que s'était formé le prince de Schwarzemberg, il croyait donc que la bataille de Laon avait fait disparaître toutes les troupes françaises? Cependant il y ajouta pour correctif,

que si, *contre toute attente*, le duc de Tarente était encore devant Provins, le corps de Rajewsky devait l'attaquer en trois colonnes. La principale sur St.-Martin de Chennetron, la seconde par Saint-Ferréol et la troisième en réserve par Fouchères. Le corps de Wrede devait se trouver à dix heures du matin, sur deux colonnes à Villegrue et en avant de Villenoxe.

Le 16 au matin, le général Rajewski s'avança contre les positions qu'occupait le 7ᵉ corps, en trois colonnes. Celle de droite sous les ordres du prince Eugène de Wurtemberg et composée d'une division du corps de Gorczakow, de celle de Pisznitzky, d'un régiment de cavalerie et un de cosaques et d'une brigade de cuirassiers, déboucha de St.-Martin-de-Chennetron. Celle de gauche, composée de la division Szaszafskoy, d'un régiment de hussards et d'une brigade de cuirassiers, déboucha par Chalautre-la-Grande. Celle du centre, composée du restant du corps de Gorczakow, déboucha par Puis-Joli et y resta en réserve. La division Leval était en position en arrière de l'Echelle, ayant en première ligne, pour garder ce village, la brigade Maulmont. Le village de Cormeron était occupé par des tirailleurs, et un bataillon du 10ᵉ léger était à la pointe du bois de Sordun. La division Duhesme tenait le débouché du bois de Sordun vers Chalautre. La division du général Jarry occupait Meriot par une brigade : l'autre était à Nogent. Le corps de cavalerie du

général Milhaud était derrière le Houssay. Celui du général St.-Germain en arrière de Meriot. Celui du comte de Valmy et le restant du 7e corps, en avant de Provins, le prince Eugène de Wurtemberg déploya, à huit heures du matin, sa colonne d'infanterie, soutenue par la brigade de cuirassiers, devant l'Echelle, qu'il fit attaquer; le régiment de hulans de Czujugew et les cosaques, longèrent le parc du Houssay pour tourner Carmeron. Ce mouvement se fit en présence du général Milhaud qui perdit l'occasion de charger. Le village de l'Echelle fut emporté et les tirailleurs français forcés d'évacuer Cormeron. Le général Leval porta alors sur le village de l'Echelle le 130e régiment, qu'il fit appuyer à droite par le 3e, dont les tirailleurs s'étendirent vers le bois de Sordun, pour empêcher le passage du ravin de Richebourg. L'Echelle et Cormeron furent repris et lé 130e se maintint dans le premier village pendant une heure, malgré le feu de l'ennemi et sous la protection du 3e, qui se déploya à l'autre bord du ravin. Enfin un dernier effort des Russes obligea ces régimens à se replier sur leur division; mais le feu du bataillon du 10e léger et d'une batterie les arrêta. Dans ce moment le général Leval fit entrer en ligne les brigades Montfort et Chassé, et le prince Eugène de Wurtemberg, se vit forcé de renoncer aux avantages qu'il avait remportés contre la brigade Maulmont. Le corps de Wrede n'arrivait pas, et tout ce qu'il put faire

fut de soutenir le combat jusqu'à la nuit. A la gauche, la division Szaszafskoy avait également attaqué la division Duhesme, mais elle fut repoussée et forcée de renoncer à son entreprise.

Le prince royal de Wurtemberg, pour appuyer l'attaque du corps de Rajewsky, avait fait passer la Seine au-dessus de Nogent à un bataillon de grenadiers. Le général Matère, qui gardait le faubourg, avec sa brigade, marcha à la rencontre de l'ennemi et le força de se rembarquer, après lui avoir tué ou noyé environ cent cinquante hommes et brûlé cinq bateaux. Le soir le corps de Rajewski se réunit sur les hauteurs de Mont-le-Potiers. Le corps de Wrede, encore embarrassé dans le détour qu'il avait été faire, avait sa tête à Villenoxe, tandis que sa queue était encore à Plancy, le corps de Wurtemberg resta devant Nogent; celui de Giulay arriva à Sens. Les gardes et réserves vinrent à Arcis.

Le 17, un peu avant le jour, le duc de Tarente voyant sa gauche menacée et au moment d'être débordée, quitta la position où il se trouvait. Loin de lui offrir quelques avantages, elle était dangereuse à vouloir tenir plus long-temps, puisqu'un revers, en poussant l'aile gauche sur Provins, compromettait le 2e corps dont la retraite se trouvait coupée. Le duc de Tarente établit son armée en travers de la route de Provins à Nangis, de manière à couvrir cette dernière ville. Le 11e corps s'étendit à droite vers Donnemarie et le 7e à

gauche vers Cucharmoy; toute la cavalerie réunie prit position près de Rouilly pour couvrir la gauche; le 2e corps en arrière de Provins; cette position n'était pas bonne en elle-même, puisque les ailes n'étaient pas appuyées et que la supériorité des forces de l'ennemi, surtout en cavalerie, lui aurait permis de les déborder. Mais comme il était probable que le prince de Schwarzenberg ne voudrait pas employer tous les trois corps qu'il avait sous la main, il était possible de recevoir la bataille. Dès que la forêt de Sordun ne fut plus occupée, le général Szaszafskoy se hâta d'en prendre possession et poussa ses cosaques à Sordun. Lorsque le prince de Schwarzenberg apprit la retraite de l'armée française, il semble qu'il aurait pu faire avançer le corps de Rajewski jusque devant Provins et le faire remplacer vers St.-Martin de Chennetron, par celui de Wrede. Mais il était inquiet des mouvemens que ferait l'Empereur Napoléon après la bataille de Laon et il ne voulait pas s'aventurer. Il se contenta d'ordonner que la cavalerie du général Pahlen fut poussée vers l'Echelle, en la faisant échelonner par deux divisions d'infanterie. Le prince royal de Wurtemberg reçut l'ordre de jeter un pont à Nogent et de faire occuper les hauteurs de Meriot.

Peu d'heures après le prince de Schwarzenberg apprit le résultat du combat de Reims et changea toutes ses dispositions. Il paraît qu'il craignit que Blücher, dont un corps venait ainsi d'être défait,

ne se fut encore disséminé après la bataille de Laon et ne fut au moment de perdre ses avantages. Ce qui devait surtout l'étonner, après l'annonce d'une victoire complète, c'était de voir que Blücher n'avait fait aucun progrès. La preuve en était dans le mouvement de Napoléon sur Reims. Dans la perplexité où le mettait le manque absolu de résultat de toutes les exagérations prussiennes, il crut devoir prendre un parti mitoyen. Si Napoléon avait été réellement défait, il fallait continuer le mouvement sur Nangis, et se rapprocher de Paris; mais si au contraire il ne l'avait pas été, ce que semblait démontrer le succès qu'il venait de remporter, il était à craindre qu'il ne se jetât sur la ligne d'opérations des armées. C'est ce que le prince de Schwarzenberg ne voulait pas permettre. Il crut remédier aux deux inconvéniens, entre lesquels il se trouvait à son avis, en étendant son armée vers la droite, sans abandonner cependant le passage de la Seine qui venait de lui être cédé. Il oublia sans doute qu'en s'étendant ainsi, il répétait la faute que Blücher et lui-même avaient commise au commencement de février. Le soir l'armée austro-russe occupa les positions suivantes. Le corps de Rajewski, avait son avant-garde à St. Martin de Chennetron, deux divisions à Pont-sur-Seine et deux à Mery. Le corps de Wurtenberg avait une brigade à Nogent et Meriot; le restant était aux Grez et à Fontaine-St.-George. Le corps de Wrede à Arcis, à la rive gauche de

l'Aube. Les gardes et réserves à Brienne. Le corps de Giulay fut rappelé de Sens à Troyes. La division Maurice Lichtenstein à Joigny. Les cosaques de Seslawin à Pont-sur-Yonne. La droite de cette ligne, aussi étendue, était couverte par des corps détachés dans toutes les directions par lesquelles on pouvait attendre l'empereur Napoléon. La garde à cheval prussienne était à Braban, observant Châlons. Les cosaques de Tettenborn à Cosle ; le petit corps de Dawidow entre Vitry et Châlons, où il fut renforcé par un détachement de cavalerie, sous les ordres du général Lambert ; quatre escadrons de la garde légère russe à Sommesous ; la cavalerie de Wrede à Mailly ; les cosaques de Kaisaroff à Plancy et à Sézanne.

Nous verrons dans le livre suivant, comment dix mille hommes firent replier tout cet étalage.

CHAPITRE VII.

Opérations en Belgique.—Mouvement du général Maisons sur Gand. — Combat de Courtray, le 7 mars.—Sortie d'Anvers.—Attaque de Berg-Op-Zoom, le 8 mars.—Mouvemens du duc de Weymar. — Opérations de l'armée du Rhône. — Mouvemens du duc de Castiglione. — Combat de St.-Julien, le 1er mars. — L'armée autrichienne du sud arrive à Châlons. — Combat de Poligni, le 5 mars. — Le duc de Castiglione revient à Lyon. — Combat de Mâcon, le 11 mars.

PENDANT que les événemens que nous venons de rapporter se passaient à la grande armée, la guerre se soutenait sur les frontières de la Belgique, sans aucun avantage de la part de l'ennemi. Nous avons vu (tom. 1, pag. 432) que le général Maisons, ayant été obligé de renoncer à son dessein de pousser jusqu'à Gand, pour rallier la division Roguet qui devait quitter Anvers, était revenu le 26 février à Lille et à Courtray. Le lendemain ayant été rejoint par le 12e régiment de voltigeurs et par un escadron, il repassa la Marcq à Bouvi-

nes et culbuta tous les avant-postes ennemis sur Tournay. Le général Borstel, qui tenait cette position, reçut le 1er mars du duc de Weimar, l'ordre de faire une tentative sur Courtray, afin d'empêcher le général Maisons de faire un second mouvement sur Gand. Le colonel Hobe fut dirigé sur Courtray avec six bataillons, trois escadrons et dix canons; le major Hellvig y marcha aussi avec ses partisans. Le 2, les postes de Belleghem et Sweweghem furent attaqués et repliés après un combat opiniâtre, mais le colonel Hobe ne voyant pas jour à une entreprise sur Courtray, essaya une diversion sur Menin et passa la Lys à Haerlebecke. Le lendemain, croyant sans doute que la garnison de Courtray serait affaiblie, il se présenta devant la place. Il y fut si chaudement reçu que ne pouvant se replier directement à Oudenarde, il se hâta le même jour de gagner Deynse, d'où il vint le lendemain à Oudenarde.

Cependant, le général Maisons n'avait pas perdu de vue le projet de retirer la division Roguet d'Anvers, d'où elle était rappelée par les ordres réitérés du ministre de la guerre. Ayant réuni ses troupes à Courtray, il en partit le 5 mars avec les divisions Barrois, Ledru et Castex, faisant environ six mille hommes d'infanterie et deux mille chevaux. Il prit avec sa colonne la route d'Oudenarde, tandis que le général Penne, avec environ cinq cents hommes, devait suivre la route de Courtray par Deynse, arriver à Gand le 6 par surprise, et s'y

maintenir jusqu'au soir, que la colonne serait arrivée. Le général Carnot devait en même temps faire une grande sortie d'Anvers, dans la direction de Lockeren et joindre le général Maisons à Gand. Oudenarde était occupé par le colonel Hobe, avec six bataillons et trois escadrons, et les avant-postes de l'ennemi étaient à Avelghem et Peteghem. Ces avant-postes furent aisément repoussés, et vers quatre heures après-midi la colonne du général Maisons parut devant Oudenarde. La canonnade s'engagea et l'avant-garde fit une tentative sur la porte de Courtray. Mais la ville conservant encore les massifs de ses fortifications, et étant entourée d'un fossé profond et rempli d'eau, le général Maisons se persuada aisément qu'une attaque de vive force ne pouvait pas avoir de succès. Cette réflexion, et l'avis qu'il reçut que le détachement du major Hellevig et les cosaques de Bihalow occupaient Gand, et en rendaient la surprise impossible, le décidèrent à la retraite. Sans doute que le général Maisons fit bien de se retirer, sans essayer d'enlever d'emblée une place en état de défense et gardée par près de cinq mille hommes; mais on se demande pourquoi il alla attaquer Oudenarde. Il ne pouvait pas ignorer que cette place était gardée et par conséquent qu'il échouerait. Le mouvement qu'il voulut faire sur Gand ne pouvait réussir qu'en étant fait rapidement. Il valait donc mieux prendre lui-même la route par laquelle il dirigea le général Penne; il

aurait pu arriver le même jour à Deynse, et pousser sa cavalerie à Gand. Le danger qui pouvait suivre son arrivée à Gand, était le même par quelque route qu'il y arrivât. Il est au contraire probable que le mouvement ayant réussi, le duc de Weimar aurait réuni ses forces devant Bruxelles.

Le 6, le général Maisons rentra à Courtray, n'ayant pas perdu quinze hommes, les Prussiens en avaient perdu une centaine. Le duc de Weimar prévenu de l'attaque d'Oudenarde, se décida à prendre l'offensive à son tour. Il réunit à Warcoing dix bataillons, quatre escadrons et quatorze canons et fit jeter un pont sur l'Escaut à Hérinne. Le colonel Hohe eut l'ordre de diriger sur ce point quatre bataillons et un escadron, et de se contenter d'amuser le général Maisons devant Oudenarde, tandis que le duc de Weimar lui couperait la route de Courtray. Avant tout le colonel Schon fut envoyé, avec trois bataillons et une centaine de chevaux vers Courtray, pour tenter de s'emparer de la ville. Mais le colonel Schon ayant rencontré non loin de Warcoing la colonne française, en fut fort maltraité et eut de la peine à se dégager. Le 7, le duc de Weimar eut ses troupes réunies à Warcoing. Le général Maisons avait placé à Courtray la division Barrois; le général Penne était avec un bataillon, cent chevaux et trois canons à Belleghem; le général d'Audenarde avec deux bataillons, quatre cents chevaux et trois canons à Sweweghem; le colonel Lastours

avec un bataillon et cent chevaux à Haerlebecke; le restant de la cavalerie et un bataillon à Cuerme et Heule. Dès le matin, le colonel Hobe partit d'Oudenarde avec deux bataillons et deux escadrons et vint prendre poste à Awelghem pour observer Courtray. Le major Hellvig avec son détachement et les cosaques de Bihalow s'avança le long de la Lys, contre Haerlebecke. Un peu plus tard, le duc de Weimar, avec dix bataillons et quatre escadrons, se mit en mouvement de Warcoing et se présenta devant Belleghem et Sweweghem. Les quatres bataillons qui avaient marché d'Oudenarde à Herrinne y restèrent en réserve. Vers quatre heures après-midi, le combat fut engagé de toutes parts. A l'extrême gauche, le colonel Lastours arrêta l'ennemi devant Haerlebecke. Le général d'Audenarde, attaqué à Sweweghem par quatre bataillons et quatre escadrons, sous les ordres du colonel Ziegler, repoussa l'ennemi toute la journée. A la nuit le général Maisons lui donna l'ordre de se replier sur Courtray, ce qu'il fit sans être entamé. A Belleghem, le général Penne fut d'abord attaqué par une avant-garde de sept à huit cents hommes qu'il repoussa avec perte. Mais la colonne de six bataillons et deux escadrons du colonel Schon s'étant approchée de l'abatis qui couvrait le village, le général Penne ne crut pas prudent de s'obstiner à le défendre et se replia sur une hauteur en arrière. Le général Maisons y fit avancer en hâte la division Castex, une bri-

gade de la division Barrois et deux batteries à cheval. Une vive canonnade désorganisa les masses de l'ennemi, qui s'avançait par la chaussée, et le colonel Schon fut rejeté dans Belleghem, d'où il lui fut impossible de déboucher. La nuit mit fin au combat.

Le duc de Weimar prit position en avant de Coeyghem, et passa la nuit à préparer l'attaque qui devait avoir lieu le lendemain. Le général Maisons, ne se croyant pas assez en forces pour accepter un combat rangé contre environ quinze mille hommes, qui pouvaient l'attaquer le lendemain, se décida à évacuer Courtray. On a dit que le premier projet du général Maisons fut de faire, pendant la nuit, un mouvement de flanc sur Turcoing, et de se rabattre au jour sur Coeyghem et Avelghem, où il aurait surpris le duc de Weimar. Ce mouvement était le meilleur qu'il pût faire, et il est fâcheux qu'on ne nous ait pas fait connaître les *considérations particulières* qui l'en ont détourné; ce ne fut certes pas la fatigue des troupes. Quoi qu'il en soit, le général Maisons se replia un peu avant le jour sur Lille et prit position en avant de la ville, étendant ses avant-postes entre Bouvines et Turcoing. Au grand jour, le duc de Weimar, qui avait mis ses colonnes en mouvement, suspendit son attaque et entra à Courtray en triomphe. Il y publia des bulletins pompeux, mais content de ses trophées il revint sur ses pas. Les

Prussiens retournèrent à Tournay et à Oudenarde; les Saxons à Mons; le corps de Hellwig resta à Courtray. Ce combat nous coûta environ cent quatre-vingts hommes et six cents à l'ennemi.

Pendant que ces mouvemens se passaient devant Courtray et Oudenarde, le général Carnot avait fait la grande sortie qui était convenue. Il occupa Rupelmonde, Waasmunster, Lokeren et St-Nicolas. Mais ayant appris d'une part, que le général Maison s'était retiré et de l'autre, que les Anglais se concentraient à Calmthout, il fit rentrer ses troupes dans Anvers.

La rentrée de la sortie d'Anvers fit naître au général Graham l'idée de faire une tentative, pour se rendre maître de la place de Berg-op-zoom, qui n'avait été jusque-là que bloquée. Des intelligences qu'il s'était ménagées parmi les marins, qui habitaient le quartier du port, lui avaient fait espérer qu'une partie des habitans l'aideraient dans une surprise, par leur coopération. Le 8 mars, jour de naissance du prince d'Orange, fut choisi pour cette entreprise, à laquelle le général Graham destina quatre mille huits cents hommes. La garnison de Berg-op-zoom, forte d'abord de près de quatre mille hommes, se trouvait réduite par la désertion et les maladies à deux mille sept cents. L'insuffisance de cette garnison dans une place qui, par le nombre et le développement de ses ouvrages, en aurait exigé une quatre fois aussi

forte, avait obligé le général Bizanet à abandonner les ouvrages extérieurs. Il supléa à ce défaut en doublant les gardes intérieures, en faisant faire de fréquentes patrouilles et en établissant des piquets de nuit.

Le 8 mars, vers neuf heures du soir, à la basse marée, le corps anglais s'avança en quatre colonnes. La première devait attaquer entre les portes d'Anvers et du Port; la seconde à la droite de la porte de Breda; la troisième qui était la plus faible, devait faire une fausse attaque à la porte de Steenbergen; la quatrième devait, en profitant de la basse-marée, se glisser par le port dans la ville. Un peu avant dix heures, la troisième colonne surprit la garde avancée de la porte de Steenbergen; mais elle fut arrêtée court par le feu des palanques qui défendaient le pont dormant. La garnison prit les armes et cette attaque fut contenue. Pendant ce temps la quatrième colonne, conduite par les généraux Skerret et Goore, pénétra dans le port, sans être aperçue par l'embarcation qui y était de garde. Une partie de cette colonne s'engagea bientôt avec les réserves de la garnison, que le général Bizanet y dirigea. Le restant, sous les ordres du général Goore, suivit le rempart pour gagner la porte d'Anvers, hors de laquelle le général Graham attendait avec sa cavalerie. Ayant nettoyé le bastion d'Orange, il favorisa l'escalade de la première colonne, com-

mandée par le général Cooke, et que les glaces du fossé avaient retenue. De là le général Goore se rendit à la porte Breda, pour introduire la seconde colonne. Mais le piquet qui défendait cette porte sut y contenir le général Goore, et la colonne qui s'était déjà emparée des ouvrages extérieurs. La garnison cependant s'était répartie sur tous les points, et l'ennemi entré en ville par trois côtés fut arrêté et ne pût faire aucun progrès jusqu'au jour. A peine put-on distinguer les objets, que le général Bizanet forma sa garnison en trois colonnes d'attaque. Deux devaient nettoyer le rempart et la troisième se porter sur la porte du Port. Au signal donné, les Anglais furent attaqués de toutes parts. Notre colonne de droite refoula devant elle celle du général Skerret et l'accula vers la porte d'Eau où, empêchée de sortir par la mitraille, qui l'écrasait dans les ouvrages extérieurs, elle fut obligée de mettre bas les armes. Les généraux Goore et Cooke se soutenaient encore, mais bientôt attaqués en flanc par notre colonne de droite qui y accourut, ils succombèrent, et à neuf heures du matin leurs troupes mirent bas les armes. Cette équipée coûta aux Anglais près de deux mille morts, parmi lesquels étaient le général Goore et quatre colonels (*) et

(*) On en enterra huit cents dans la place. Un bien plus grand nombre fut tué dans le port et emporté par la marée, ou noyé dans le fossé, le bassin ou le chenal.

deux mille soixante-dix-sept prisonniers parmi lesquels les généraux Skerret et Cooke; le dernier mourut de ses blessures. La garnison perdit cent soixante morts, trois cents blessés et cent prisonniers. Le 10, le général Graham attéré par cet échec, demanda et obtint une suspension d'armes de trois jours, pour enterrer les morts, évacuer les blessés et recevoir les prisonniers, que le général Bizanet renvoya sur parole.

Le 12, le général Gilly ayant réuni une partie des garnisons de Dunkerque, Ostende et Nieuport, fit une excursion sur Bruges, où se trouvait un régiment de cosaques, pour couvrir un rassemblement insurrectionnel que l'ennemi cherchait à y former. Les cosaques furent dissipés, le maire et l'intendant, établis par les Prussiens, enlevés en otages et la ville imposée à cent mille francs d'amende. Presque en même temps une sortie de la petite garnison de Maubeuge, délivra cinq cents prisonniers français, qui venaient de l'intérieur et passaient à Solre. De son côté, le général Carnot fit, peu de jours après (le 17), une nouvelle sortie vers Lockeren, qui mit en mouvement tous les corps qui étaient à Gand, Dendermonde et Oudenarde.

Cependant l'arrivée du corps du général Thielemann, qui entra le 12 à Bruxelles et le 14 à Tournay, porta la force de l'armée du duc de Wei-

mar à plus de trente-six mille hommes (*). Enhardi par ce renfort, le duc pensa pouvoir entreprendre quelque chose, contre les frontières de l'ancienne France. Le projet auquel il s'arrêta fut la prise de Maubeuge; et comme l'artillerie de siége lui manquait, il se décida à essayer de s'en emparer par un coup de main. Il destina trente-deux bataillons et dix-neuf escadrons, ce qui faisait environ vingt-cinq mille hommes avec cinquante pièces de bataille, quatre de vingt-quatre et huit mortiers, à former son armée active. Le restant tint les garnisons de Bruxelles, Dendermonde, Alost et Oudenarde; la brigade Gablentz resta au siége d'Anvers. Pour couvrir l'opération qu'il méditait, le duc de Weimar fit la répartition suivante de ses troupes.

Le général Ryssel avec quatre bataillons, quatre escadrons et six canons fut placé à St.-Ghilain,

FORCE DE L'ARMÉE

DU DUC DE WEIMAR, LE 16 MARS.

	BATAIL.	ESCAD.	INFANT.	CAVAL.
Général Borstel	11	12	8,000	1,500
Cavalerie saxonne		14		2,000
Général Lecoq	7		5,000	
— Ryssel	4		3,000	
— Gablentz	4		3,000	
Brigade de Thuringe	5		3,500	
Général Thielemann	12		8,000	
Corps de Hellwig	2		1,500	250
Cosaques de Bihalow		2		600
Total	45	28	32,000	4,350

pour observer Condé et Valenciennes et couvrir Mons.

Le général Borstel avec neuf bataillons, huit escadrons et douze canons, à Bavay, pour observer Valenciennes, le Quesnoy et Landrecies.

Le général Thielemann fut détaché à Tournay avec douze bataillons, quatre escadrons et dix-sept canons, pour observer le corps réuni devant Lille. Les détachemens du major Hellwig, du colonel Bihalow et du major Puttler, devaient occuper, sous ses ordres, Courtray, Gand et Bruges. Le général Lecoq, avec sept bataillons, trois escadrons, douze pièces de douze et l'équipage de siége, fut destiné à l'entreprise contre Maubeuge.

Nous verrons, dans le livre suivant, le résultat de cette singulière disposition.

Nous avons laissé le duc de Castiglione, le 26 février, à Lyon (tom. 1, pag. 438), ayant le général Pannetier avec la brigade Estève à Macon ; la division Meunier à Bourg ; la brigade Ponchelon à Nantua. Le général Marchand occupait Frangy et Coursel. Le duc de Castiglione avait reçu de l'empereur Napoléon l'ordre réitéré de diriger la masse de ses forces vers Genève et le pays de Vaud, afin de porter un coup décisif. Napoléon savait à quel point le prince de Schwarzenberg craignait la diversion, que pouvait faire le duc de Castiglione sur sa base d'opération. Il fallait donc profiter du premier mouvement d'étonnement pour s'emparer de Genève, et y ayant mis une forte garnison, se

prolonger vers Bâle. M. Koch, qui a pu recourir aux archives du gouvernement, nous dit que le général Clarke annonçait au duc de Castiglione, qu'il pouvait compter sur la coopération des Vaudois et des Argoviens, ainsi que du canton de St.-Gall et de Soleure. Les vexations de l'aristocratie bernoise, peuvent rendre cette assertion croyable quant aux deux premiers cantons. Quoi qu'il en soit, le duc de Castiglione était trop peu stratégicien, pour concevoir le plan d'opérations que l'empereur Napoléon voulait lui faire adopter. Mettant tous ses soins à avoir une armée nombreuse et bien équipée, il se retrancha sur sa faiblesse numérique et sur la nudité de ses bataillons de garde nationale. Le maréchal d'Empire, n'était plus le défenseur de la patrie, qui avait aidé à conquérir l'Italie avec des soldats mal équipés et luttant contre toutes les extrémites de la misère. Lassé de ces vaines réclamations, Napoléon pour y mettre fin, ordonna au duc d'Albufera de diriger sur Lyon une nouvelle division de dix mille hommes, et au prince Borghèse d'y envoyer de Turin une de six à sept mille. Il aurait mieux fait de transporter le commandement de l'armée à un lieutenant-général.

Enfin, le duc de Castiglione, ayant appris que le général Marchand avait acculé l'ennemi sous Genève, se décida à suivre le plan d'opérations tracé par Napoléon. Le général Musnier reçut l'ordre de se porter sur Lons-le-Saulnier, et de là par

Chiette, et les Rousses sur Nyon. Le général Pannetier, avec la brigade Estève et la cavalerie, devaient se rendre sur le premier point. Le général Bardet, avec la brigade de réserve, renforcée par deux bataillons de garde nationale de Toulon, fut dirigé par grande route de Genève, vers le fort l'Écluse. Le général Ponchelon avec deux bataillons de sa brigade, et un du soixante-dix-neuvième régiment, eut l'ordre de passer le Rhône vers Seyssel, et de joindre le général Marchand devant Genève. Lyon fut gardé par sept bataillons de garde nationale et un de ligne, sous les ordres du général Rémond. Toutes ces mesures étaient trop tardives, et nous verrons même que le duc de Castiglione ne sut pas y tenir. Il les changea dans le moment où elles pouvaient avoir quelques succès.

Le 28 février, le général Ordonneau, qui était d'avant-garde avec sa brigade, attaqua les Autrichiens à Lons-le-Saulnier, et les chassa sur Poligny. Le 2 mars, l'armée du Rhône fut échelonnée entre Moret et Lons-le-Saulnier. Le général Marchand, renforcé par trois bataillons du général Ponchelon, se prépara à s'avancer vers Genève. Le 28 février, le général Dessaix vint prendre poste au Luiset, d'où il chassa les avant-postes autrichiens après un léger combat. L'ennemi était en position derrière le torrent des Usses, défendant les deux routes de Rumilly et d'Annecy. Le général Zéchmeister, avec quatre bataillons et six escadrons,

occupait le plateau entre St.-Julien et Bardonex. La brigade de Klopfstein, de six bataillons et deux escadrons étaient entre Landecy, et Archamp. Un détachement de la garnison de Genève occupait le plateau de Bernex. Le général Klebelsberg commandait ces deux brigades, dont la force pouvait s'élever à sept mille hommes d'infanterie et mille chevaux avec vingt-neuf canons. Le général Bubna était à Genève, avec deux bataillons et dix escadrons.

Le 1er mars, le général Marchand se décida à attaquer l'ennemi, afin de le resserrer sur Genève. L'attaque fut combinée en trois colonnes. Celle de droite, commandée par le général Serrant, devait déboucher par la grande route d'Annecy sur la Chable. Celle de gauche sous les ordres du général Dessaix devait se diriger du Luiset par Viry, et Grache sur Tairier. Le général Marchand, avec celle du centre, devait suivre la route de Rumilly, et attaquer St.-Julien de front. A huit heures du matin, le général Serrant attaqua les avant-postes ennemis, le chassa successivement de la Chable, Moissin et Neidens, et vint canonner la Place, que tenait le général Klopfstein. Le général Dessaix chassa l'ennemi de Viry et de Grache, et vint attaquer Tairier, où le combat s'alluma avec la plus grande vigueur. Le général Marchand se présenta également devant St.-Julien. A la droite, le général Serrant, étant parvenu à se rendre maître de la place, poussa une colonne dans la direction de

Collonge pour tourner Archamp. Ce village fut assez long-temps défendu par un bataillon de Reuss-Greitz et un de Kaunitz, pris et repris plusieurs fois, mais il finit par rester en notre pouvoir. Alors le général Klebelsberg, ayant fait déboucher un bataillon de Colloredo par Charat, parvint à déborder la gauche du général Serrant, et à menacer Archamp en flanc. Nous fûmes alors obligés de céder ce village, et de rentrer en position devant la Place, où le combat se soutint jusqu'au soir. A la gauche, le général Dessaix vint à bout de se rendre maître de Tairier, et de déboucher dans le vallon de Turens. Alors le général Marchand crut pouvoir tenter une attaque sur St.-Julien. Mais une batterie de quatorze canons ayant démonté deux des cinq pièces qui composaient toute son artillerie, il fut obligé de renoncer à son entreprise. Nos troupes bivouaquèrent en présence de l'ennemi, qui se félicitait d'avoir pu conserver sa position. Cet affaire nous coûta environ cinq cents hommes. Les Autrichiens, fort économes dans ce genre d'aveux, réduisent la leur à six cent cinquante hommes.

Le général Marchand, qui avait consommé toutes ses munitions, aurait été fort embarrassé le lendemain, si le général Bardet n'avait pu exécuter le mouvement qui lui avait été prescrit. Mais heureusement il avait réussi à emporter le fort de l'Écluse et le 1er mars au soir, il déboucha par la grande route de Lyon sur St.-Genis. A cette ap-

parition, le général Bubna, craignant pour la ville de Genève, qui n'était pas à l'abri d'un coup de main à la droite du Rhône, se décida à rappeler à lui les troupes qu'il avait devant le général Marchand. Le 2 mars le général Klebelsberg quitta les positions de St-Julien et Landecy et se replia sur Genève. Le général Bubna apprit en même temps que la division Musnier, était parvenue à l'aide des habitans à déblayer, dans les neiges, le passage du défilé des Rousses, et que la brigade Ordonneau était déjà arrivée à St-Cergue; craignant alors d'avoir à soutenir un siége, il ne conserva dans la place que son infanterie, la cavalerie fut envoyée en hâte à Yverdun, pour se réunir au corps autrichien le plus voisin. Le général Marchand, forcé d'attendre les munitions qu'il avait envoyé chercher au fort de l'Écluse, ne suivit pas l'ennemi. Il se contenta de réunir son corps sur le plateau d'Arare. Le 3, le général Marchand occupa Carrouge et le général Serrant, Véry. Le général Bardet vint à St-Genis à la droite du Rône. Le général Bubna, serré de tous côtés, n'était pas sans inquiétude dans une place peu susceptible de défense. Sommé par le général Dessaix, il avait déjà chargé un des principaux habitans de Genève d'entrer en négociations pour l'évacuation de cette ville (*), lorsqu'une nouvelle bévue du duc de

(*) M. Plotho, (Campagne de 1814) prête au général Bubna des sentimens d'indignation qui font un bel effet dans son ouvrage.

Castiglione le tira d'embarras. Le maréchal, oubliant encore une fois que l'occupation de Genève lui était nécessaire, pour remplir le véritable but de sa mission, qui était d'inquiéter le prince de Schwarzenberg sur sa base d'opérations, s'avisa de vouloir faire lever le siége de Besançon. Le 4, la division Musnier eut ordre de repasser le Jura et de s'établir à St-Laurent et Champagnole, pour se réunir aux divisions Pannetier et Digeon. Ce mouvement obligea également le général Bardet à se replier sur le fort de l'Écluse. Alors le général Bubna, dégagé sur ses derrières, rompit les négociations et se décida à rester dans Genève, où le général Marchand n'était plus assez fort pour l'attaquer.

Pendant que le duc de Castiglione perdait ainsi son temps, marchant d'aberration en aberration, une nouvelle armée ennemie s'avançait contre lui. Nous avons vu (tom. 1, pag. 416), que le grand conseil de guerre de la coalition, inquiet de la formation de l'armée du Rhône et des progrès que le duc de Castiglione devait faire, avait décidé qu'un corps serait envoyé vers Lyon, sous le nom d'armée du sud. Cette armée composée du corps qu'avait commandé le général Colloredo, de deux brigades de celui de Lichtenstein, d'une partie de la réserve, de la légion allemande, du 6e corps d'Allemagne et des troupes du général Bubna, s'éleva à environ soixante mille hommes

Le fait est, que si la Brigade Ordonneau, qui était à St.-Cergue, fût descendue sur Nyon, le général Bubna aurait volontiers consenti à évacuer Genève.

d'infanterie, onze mille chevaux et un train de cent huit bouches à feu (*). Le commandement en fut confié au

(*) ARMÉE AUTRICHIENNE DU SUD, LE 26 FÉVRIER 1814.

	BATAIL.	ESCADR.	INFANT.	CAVAL.	
CORPS DU GÉNÉRAL BUBNA.					
Général Zechmeister	2	6	1,400	750	di. Bu.
Div. Klebelsberg. { Gén. Klopfstein	6		4,200		2e cor.
	1	2	700	250	ca. Bu
Garnison de Genève	3	10	2,100	1,250	in. 2e c
Total	12	18	8,400	2,250	
CORPS DU GÉNÉRAL BIANCHI.					
— Hardegg { Gén. Raigecour	2	12	1,400	1,500	1er co.
— Scheither	2	12	1,400	1,300	di. Bu
— Wied Runkel. {	6		8,400		1er co.
— Quosdanowich	6				
— Hirsch	4				
— Bianchi { — Haugwitz	4		8,400		Réser.
— Quallemberg	4				
Grenadiers — Fürstenwerther	4		2,800		—
Cuirassiers. Div. Lederer { — Rothkirch		12		3,000	—
— Kutalek		12			—
Total	32	48	22,800	6,000	
CORPS DU GÉNÉRAL WIMPFEN.					
Général prince de Cobourg	2	6	1,400	750	2e co.
— Wimpfen { Gén. Mumb	6		9,100		1er co.
— Watzel	7				
Légion allemande — Bentheim	4	8	2,800	1,000	
Total	19	14	13,500	1,750	
6e CORPS ALLEMAND.					
Général Meczery	5	6	3,500	750	
— Moser	4		3,200		
— Isenburg Büdingen	3		2,400		
Pr. Emile de Hesse { Gén. Schaefer	5		4,000		
— Gall	4	4	3,200	600	
Total	21	10	16,300	1,350	
Total général	84	90	60,800	11,350	

prince héréditaire de Hesse-Hombourg. Le 26 février, la général Bianchi, avec son corps et les troupes de la réserve, se trouvait à Châtillon-sur-Seine. La division Wimpfen devait se tenir prête à lever le blocus d'Auxone. Le 6e corps d'Allemagne était du côté de Béfort marchant sur Dôle. Le 3, le corps du général Bianchi était à Beaune. Le 4 il vint à Seurre pour couvrir le mouvement du général Wimpfen, qui, ce jour-là, quitta le blocus d'Auxone, laissant quatre bataillons et un escadron devant la place. La division Hardegg, vint à Louhans; un détachement fut poussé à Châlons pour renforcer le général Scheither. Le général Wimpfen s'avança à Villette sur la route de Dôle à Lons-le-Saulnier.

Le duc de Castiglione, qui, par une circonstance qui paraît assez extraordinaire, ignorait le mouvement de cette nouvelle armée, commença le sien le 5. Son projet était de faire lever les siéges de Besançon et d'Auxone, de rallier, aussitôt après la prise de Genève les troupes du général Marchand et la brigade Bardet, et de déboucher avec toutes ces troupes par Béfort sur le haut Rhin. Il est inutile de s'étendre sur l'intempestivité d'un projet pareil. Il demandait, de la manière dont le duc de Castiglione l'avait conçu, beaucoup plus de temps que les circonstances n'en laissaient disponible. Il était même fondé sur une hypothèse dont il avait détruit lui-même les chances; la prise de Genève. Le 5 donc, le général Gudin

attaqua Poligny, où arrivait l'avant-garde du général Wimpfen. Les Autrichiens furent poussés vers Arbois, avec perte de quatre cents hommes dont cent prisonniers. Mais dans le même moment le duc de Castiglione apprit que le général Bianchi avait fait occuper Louhans et marchait sur Châlons. Il craignit alors pour Lyon et songea à revenir défendre cette ville. Elle était alors, par une négligence impardonnable, sans aucun moyen de défense. Le maréchal n'avait pas fait réparer les ouvrages tenans au système de défense de 1793; la garde nationale n'était ni organisée, ni armée; rien n'avait été fait pour utiliser le patriotisme des Lyonnais; même un parc de quatre-vingts bouches à feu, tirées des places de Catalogne et destinées à l'armement de Lyon, était resté à Avignon. Si l'on ne veut pas qualifier de négligence coupable la cause d'un désarmement pareil, il faut l'attribuer à une incapacité honteuse.

Pour couvrir Lyon, le parti que le duc de Castiglione avait à prendre était celui de passer la Saône à Macon, et de se présenter de front à la colonne ennemie, à une assez grande distance pour avoir le temps de prendre quelques mesures de défense à Lyon. Il le pouvait sans crainte, car il n'était pas probable que le général Bianchi voulût marcher sur Macon, en laissant une armée française à Lons-le-Saulnier. Au lieu de cela le duc de Castiglione se décida à revenir sur Lyon, en faisant occuper Bourg par la brigade Bardet. Le 5,

il réunit son armée à Lons-le-Saulnier, le 6, il vint à St.-Amour, le 7, à Bourg et le 9, il arriva à Lyon. Le même jour le général Bardet vint occuper Bourg et le général Ponchelon Pont-d'Ain. De Lyon, le duc de Castiglione, qui croyait sans doute que l'ennemi marchait aussi vite que lui, envoya à Villefranche, pour l'observer, le général Rémond avec deux bataillons et cinquante chevaux. Cependant le général Bianchi, qui était arrivé le 5 à Châlons-sur-Saône, se contenta de faire pousser de Louhans des reconnaissances vers Lons-le-Saulnier, et resta en place pour attendre le 6e corps d'Allemagne. Ce dernier étant arrivé le 7 à Dole, le général Bianchi s'avança jusqu'à Tournus, et fit occuper Cluny et Macon. Le 9, le 6e corps d'Allemagne se réunit à Lons-le-Saulnier; le général Wimpfen poussa ses avant-postes jusqu'auprès de Bourg. Le 10, le général Bianchi s'avança avec son corps jusqu'à Macon, et son avant-garde commandée par le général Scheither aux Maisons-Blanches, où elle eut un engagement avec un détachement de levée en masse; la division Hardegg occupa Toissey.

La présence de la brigade Bardet à Bourg, fit croire à l'ennemi que le duc de Castiglione y avait réuni son armée et se préparait à attaquer. Le général Bianchi se décida donc à s'arrêter à Mâcon, jusqu'à ce que les colonnes qui marchaient à sa gauche fussent à sa hauteur. D'un autre côté, la lenteur du mouvement des Autrichiens persua

da au duc de Castiglione qu'il avait été trompé par de faux rapports, et le décida à occuper de nouveau Macon. Mais cette opération, qu'il aurait déjà dû faire en quittant Lons-le-Saulnier, ne devait plus être faite partiellement. C'était avec toute son armée qu'il devait s'y porter; car l'unique but qu'il pouvait avoir en occupant Macon de nouveau, était de disputer à l'ennemi les approches de Lyon. La faiblesse de son armée, dont il s'était tant de fois plaint, ne lui permettait pas de la disséminer devant un ennemi supérieur. Mais il paraît que le duc de Castiglione agissait au hasard, sans avoir une connaissance positive des forces et de la situation de l'ennemi; sans même ajouter foi aux avis que le patriotisme des habitans lui faisait donner. N'ayant voulu former aucun de ces corps légers qu'il pût opposer à ceux de l'ennemi, et même mettre en contact avec les colonnes principales, pour en connaître la force et la direction, il errait sans guides. C'est ainsi qu'il ordonna, le 10, au général Musnier de se rendre à Villefranche avec sa division et le 12e de hussards, et d'y réunir à sa colonne les deux bataillons du général Rémond, afin d'attaquer Macon le 11. Le général Bardet devait appuyer cette attaque, par une diversion sur la tête du pont de Macon. Le duc de Castiglione, avec la division Pannetier et la cavalerie, devait s'avancer à moitié chemin de Lyon à Villefranche. C'est ce qu'on a appelé échelonner la division Musnier.

La divison Musnier, par une brusque attaque, culbuta les avant-postes du général Scheither, et le serra lui-même de si près qu'il n'eût que le temps de faire monter à cheval ses douze escadrons. Avant qu'il ne pût les déployer en arrière des Maisons-Blanches, le Colonel Colbert à la tête des trois escadrons du 12e de hussards, chargea et enfonça la cavalerie autrichienne; le général Scheither fut blessé dans la mêlée et deux pièces prises, avant d'avoir eu le temps de faire feu. Revenus de la première surprise, les chevau-légers de Vincent parvinrent à se railler et à tenir ferme; mais deux compagnies de voltigeurs s'étant jetées sur leur flanc, les obligèrent, par une fusillade bien nourrie, à tourner le dos. Le colonel Colbert les suivit avec deux escadrons, tandis que le troisième se rabattant sur un bataillon de chasseurs, lui fit mettre bas les armes.

Encouragé par ce début, et comptant sur la coopération du général Bardet, le général Musnier poussa en avant vers Macon. Le 12e de hussards et l'artillerie suivirent la grande route, flanqués de chaque côté par deux bataillons. Le général Ordonneau, avec deux bataillons de ligne et deux des gardes nationales de Toulon, suivaient en colonne. Le général Ordonneau reçut l'ordre, à quelque distance de Mâcon, d'appuyer à gauche vers Léger et Vinzelles, pour s'emparer des hauteurs auxquelles s'appuie la ville. Cet ordre de bataille ridicule, par son étendue, avec un corps

de cinq mille hommes, eut le succès qu'il méritait. Le général Bianchi, dont la gauche s'appuyait à la Saône, avait renforcé sa droite qui occupait Vinzelles. Le général Ordonneau, en débouchant sur la hauteur, se trouva arrêté par la division Bianchi et la brigade de grenadiers. Le combat s'alluma cependant avec une telle vigueur que les Autrichiens, ainsi que le confirment leurs rapports, crurent être attaqués par quarante mille hommes. Le 12e de hussards se soutint avec honneur devant plus de trois mille chevaux. Enfin le général Musnier voyant cinq de ses neuf pièces démontées, sa gauche menacée d'une charge de toute la cavalerie ennemie, et que la brigade Bardet ne paraissait pas, ordonna la retraite. Il la fit heureusement et sans être entamé jusqu'à St-Georges en avant de Belleville. Le général Bianchi fit suivre la division Musnier, jusqu'aux Maisons Blanches, par toute sa cavalerie. Notre perte dans cette journée, s'éleva à trois cent vingt hommes hors de combat et environ trois cents prisonniers, outre trois pièces démontées. Celle de l'ennemi fut de près de cinq cents hommes hors de combat et huit cents prisonniers, tous de la brigade Scheither. La brigade Bardet arrêtée dans son mouvement sur Macon, par la division Hardegg qui était à Toissey, se replia vers Trévoux.

Après le combat de Macon, le duc de Castiglione réunit les divisions Musnier, Pannetier et Digeon en arrière de Belleville. Le général Bian-

chi resta toujours à Macon, ou il fut rejoint successivement par le restant de l'armée du sud. Le 6e corps allemand vint le 12 à Louhans et le 14 à Baye, d'où le prince de Hesse-Hombourg lui fit passer la Saône, pour prendre position près de Macon. Le général Wimpfen ayant poussé un détachement à St-Claude, pour ouvrir la communication avec le général Bubna, passa également la Saône. Le 16, toute l'armée ennemie fut réunie à la droite de cette rivière aux environ de Macon. Alors le prince de Hesse-Hombourg se décida à faire attaquer le duc de Castiglione le 17.

CHAPITRE VIII.

Opérations de l'armée des Pyrénées. — Bataille d'Orthez, le 27 février. — Retraite du duc de Dalmatie. — Réflexions sur la bataille d'Orthez. — Les Anglais passent l'Adour sous Bayonne. — Combat d'Aire, le 28 mars. — Mouvemens du duc de Dalmatie.

Du côté des Pyrénées, la situation des armées ne présentait pas un aspect beaucoup plus favorable que sur les bords du Rhône. Une suite de faux mouvemens avaient conduit le duc de Dalmatie à Orthez, où il se trouvait isolé du point d'appui que lui avait offert jusqu'alors la place de Bayonne. Il paraissait avoir choisi cette position pour couvrir Mont-de-Marsan, et sa ligne de communication avec Bordeaux; mais dès le 25, son aile droite était déjà débordée, et l'ennemi avait passé la rivière derrière laquelle il s'était placé. Vouloir livrer une bataille dans une situation pareille était une faute majeure, parce que l'ennemi

arrivant par la route de Peyrehorade, le forçait à établir sa ligne de bataille obliquement à celle de retraite. C'est ce qui arriva en effet, et ce qui pensa causer de grands désastres. Nous ne reviendrons plus sur les motifs qui auraient dû déterminer le duc de Dalmatie à rester sur Bayonne; nous les avons développés (tom. 1, pag. 458 et suiv.). Nous dirons seulement que, dès l'instant où la gauche de l'armée anglaise avait passé le gave de Pau à Peyrehorade, la position d'Orthez n'était plus tenable. Le duc de Dalmatie n'avait alors que deux partis à prendre. Le premier, et sans contredit le meilleur, était celui de se rabattre par un mouvement rapide sur le maréchal Beresford, le pousser sur Peyrehorade, et aller de nouveau prendre position derrière l'Adour vers Bayonne. Le duc de Wellington aurait-il continué son mouvement sur Mont-de-Marsan, abandonnant toutes ses communications ? On peut hardiment répondre que non. Le second parti était celui de se retirer derrière le Luy-de-Béarn, à Sault-de-Navailles, ou derrière le Luy-de-France. Par ce moyen, il se trouvait encore une fois de front à l'ennemi ; il couvrait encore Mont-de-Marsan, et il était le maître de se retirer, soit vers Bordeaux, soit vers Agen. Il avait bien peut-être un troisième parti à prendre, celui de se retirer sur Pau. Mais nous n'en parlons que parce que plus tard, une seconde série de mouvemens vicieux, conduisit le duc de Dalmatie à Tarbes. Nous y reviendrons plus bas.

Si l'armée française eût été plus nombreuse que celle du duc de Wellington, le duc de Dalmatie aurait peut-être pu espérer de contenir la gauche de l'ennemi, tandis qu'il aurait pris l'offensive contre le général Hill, qui pouvait se trouver cruellement compromis. Mais il n'en était pas ainsi. L'armée française diminuée des divisions Leval, Boyer et Treilhard, qui étaient allées renforcer celle de l'Empereur, avait été réduite à environ trente-huit mille hommes. Depuis que le duc de Dalmatie avait quitté Bayonne, il ne pouvait plus disposer de la division Abbé, qu'il avait laissée pour en renforcer la garnison. Son armée se trouvait donc réduite à environ trente mille hommes d'infanterie, et trois mille de cavalerie (*). Le duc de Wellington avait laissé devant Bayonne,

(*) FORCE DE L'ARMÉE DES PYRÉNÉES, LE 26 FÉVRIER.

			BATAIL.	ESCADR.	INFANT.	CAVAL.
		AILE DROITE.				
Gén. Reille.	4e	Gén. Taupin	8		5,400	
	5e	— Maransin	8		4,800	
		CENTRE.				
— d'Erlon.	1er	Gén. Foy	9		4,500	
	2e	— Darmagnac	10		5,000	
		AILE GAUCHE.				
— Clausel.	6e	Gén. Villatte	7		4,500	
	8e	— Harispe	9		4,300	
Réserve		Brigade Paris	5		2,000	
Cavalerie		Général Soult		171/2		2,900
		Total	56	171/2	30,500	2,900
A Bayonne.		Général Abbé	8		5,000	
		Total général	64	171/2	35,500	2,900

les divisions Hope et Colleville et la brigade Ponsonby, faisant environ dix mille hommes d'infanterie, et quinze cents chevaux. Le corps espagnol du général Freyre était toujours aux environs d'Irun. Mais il avait devant Orthez, les divisions Stewart, Picton, Cole, Clinton, Walker, Alten, la division portugaise, et les brigades Sommerset, Vivian et Fane, c'est-à-dire plus de quarante mille hommes d'infanterie et quatre mille cinq cents chevaux.

Le 26, le maréchal Beresford ayant passé le gave de Pau aux gués de Cauneille et de la Hontan, s'avança vers Orthez, par la grande route de Peyrehorade, avec les divisions Cole et Walker, et la brigade Vivian. Dès qu'il fut presque en face de Bereux, le général Picton passa le Gave au-dessous du pont de ce village avec sa division, et la brigade Sommerset, et vint prendre position sur les hauteurs de Baigts. Le maréchal Beresford prit position un peu plus à gauche. Aussitôt après, le duc de Wellington ordonna aux divisions Clinton et Alten de prendre poste sur les hauteurs de Bereux, en remplacement du général Picton. Le général Hill, avec la division Stewart, la portugaise et la brigade Fane resta sur les hauteurs de Magret et Départ en face d'Orthez. Le duc de Dalmatie avait laissé le long du gave de Pau, depuis Baigts jusqu'à Peyrehorade, le 15e régiment de chasseurs échelonné à tous les passages. La marche du maréchal Beresford replia naturelle-

ment toutes ces postes, et le colonel de ce régiment, le baron Faverot vint en personne rendre compte au duc de Dalmatie, du mouvement de l'ennemi et du refoulement successif de son régiment. Sans doute que le colonel Faverot aurait mieux fait de rester à la tête de son corps pour présider à la retraite forcée, et d'envoyer un officier au maréchal. Mais cette faute purement disciplinaire, ne méritait pas tout le tapage qu'on en a fait; le colonel Faverot fut suspendu de ses fonctions, et traduit devant une commission d'enquête, comme ayant, par sa négligence, favorisé l'établissement de l'ennemi à Baigts. C'était une injustice, parce que le colonel ne pouvait pas arrêter Beresford, et que le général Picton ne passa la rivière, que lorsque son collègue fut à sa hauteur.

D'ailleurs, le colonel en venant lui-même, a-t-il empêché le duc de Dalmatie de faire le mouvement qu'on dit qu'il avait en vue, celui de jeter à l'eau la division Picton? On ne peut s'empêcher de sourire, et ce n'est pas d'approbation, lorsqu'on veut nous faire croire que *cette négligence, ravit au maréchal le fruit de sa combinaison*. Au moins faudrait-il que les mots dont on se sert aient un sens. Quelle était cette combinaison qu'on a pu ravir? La division Picton était depuis la veille sur les hauteurs de Bereux; Peyrehorade était évacué; il n'était donc pas difficile de deviner que le maréchal Beresford déboucherait par la route de Bayonne, et que son mouvement couvrirait le

passage du général Picton. La seule combinaison qui pût empêcher ce résultat, était d'attaquer en force le maréchal Beresford. Or, c'est précisément ce qu'on n'a pas fait. Nous ne nous étendrons pas davantage sur cette circonstance; elle est une triste preuve des ressources que trouve l'amour-propre des puissans, pour couvrir leurs fautes, aux dépens de leurs subordonnés.

Le 26, l'armée des Pyrénées occupait les positions suivantes: la brigade Rey, de la division Taupin tenait le village de St.-Boès. La brigade Bechaud de la même division était en échelon en arrière. La division Maransin était à gauche, parallèlement à la route de Dax. La brigade Paris était derrière cette division en réserve. La division Foy était à la gauche de celle du général Maransin, à la naissance des contreforts qui s'étendent vers Castetarbe; la division d'Armagnac un peu en arrière; la division Harispe occupait Orthez, et les hauteurs en arrière, elle avait un bataillon du 115e, et un de gardes nationales de Pau, détachées vers Souars, pour défendre le gué du gave. La division Villatte (*) était sur les hauteurs de Rontun en réserve. La division de cavalerie était également en réserve sur les mêmes hauteurs; elle était diminuée de cinq escadrons des 2e de hussards et 13e de chasseurs, qui se trouvaient sous les or-

(*) C'est celle que commandait le général Darricau avant de se rendre à Dax.

dres du général Berton à Lacq, pour observer le gave jusqu'à Lescar. Le général Darricau avait été envoyé à Dax, pour organiser la garde nationale des Landes. Il ne faut pas de longs raisonnemens pour démontrer le vice de cette position. La droite était en l'air et tout-à-fait en dehors de la ligne de retraite. Si cette droite, que l'ennemi pouvait déborder, était forcée, l'armée refoulée de droite à gauche, se trouvait entassée sur les hauteurs d'Orthez. L'ennemi qui la débordait, gagnait Sallespisse avant que la gauche tenue en échec pût être dégagée. Alors l'armée courait le risque d'être acculée en masse sur la route de Pau, sans pouvoir prendre position nulle part. On dit que le duc de Dalmatie, cédant aux représentations de ses généraux, et notamment du général d'Erlon, avait résolu de refuser la bataille. Toujours est-il vrai qu'il donna au général d'Erlon, l'ordre de faire filer le soir son artillerie sur Sault-de-Navailles. Peu après il changea d'avis.

Le 27, au point du jour, le duc de Wellington fit passer le gave aux divisions Clinton et Alten, et se prépara à attaquer l'armée française. D'après ses premières dispositions, le maréchal Beresford devait attaquer notre aile droite en la débordant; le général Picton s'avancer sur la route de Bayonne, et aborder le centre; le général Hill, forcer le passage du gave au-dessus d'Orthez. En conséquence, le maréchal Beresford s'avança sur St.-Boès, avec les divisions Cole et Walker, soutenu

par la brigade Vivian. Le général Picton avec sa division et celle de Clinton, soutenu par la brigade de Sommerset, déboucha par la route de Bayonne. La division Alten resta en réserve sur les hauteurs en avant de Baigts. Le général Hill, laissant la division portugaise devant Orthez, s'avança vers Souars avec la division Stewart et la brigade Fane. Vers neuf heures du matin, l'action s'engagea à St.-Boès, que le maréchal Beresford fit attaquer par la division Cole. Le 12e léger défendit le village avec intrépidité; mais après un combat opiniâtre il fut enlevé. Cet avantage ne fut cependant d'aucune utilité pour l'ennemi. La nature du terrain à la gauche et derrière St.-Boès, ne permit pas au maréchal Beresford de déployer ses masses et de déboucher. Les efforts de la brigade Ross et celle de Vasconcellos (division Walker), échouèrent contre la résistance de la division Taupin, et le feu de notre artillerie. Les généraux Walker et Ross y furent blessés, et nos troupes restèrent à St.-Boès.

Le duc de Wellington voyant l'impossibilité de tourner la droite du général Reille et de la forcer, avec les seules troupes qu'il avait devant St.-Boès, se décida à étendre sa ligne, en affaiblissant le centre de son attaque. La brigade Sommerset fut laissée seule devant la division Darmagnac. La brigade Bernard, de la division Alten, fut opposée à la division Maransin, soutenue par deux brigades de la division Picton. La troisième brigade

et la division Clinton attaquèrent la division Foy. En même temps la brigade Anson, de la division Cole, et la division Walker, renouvelèrent leur attaque contre St.-Boès. Ce moment aurait été celui où le duc de Dalmatie aurait pu renverser tous les plans de son adversaire, si sa cavalerie eût été en avant d'Orthez, en réserve des divisions du général d'Erlon, et si la division Villate avait été moins éloignée. Une charge vigoureuse sur la brigade Sommerset, appuyée par une partie de la réserve, perçait la ligne d'attaque de l'ennemi, et le forçait à un contre-mouvement dont il aurait été facile de profiter.

Le combat s'alluma alors avec la plus grande violence et la vivacité de l'attaque fut égale à celle de la défense. Cependant la brigade anglaise du général Anson parvint à reprendre St.-Boès, où nous perdîmes le général Bechaud. Le général Foy, ayant été blessé grièvement, presqu'au même moment, sa division fut un instant ébranlée. Le mouvement se communiqua aux divisions voisines. Mais bientôt la brigade Paris ayant formé les carrés, arrêta l'ennemi débouchant de St.-Boès sur la route de Dax, et le combat se rétablit. Cependant le général Hill avait forcé le passage du Gave vers Souars, malgré la résistance des deux bataillons qui le défendaient. Voyant la situation de la bataille, il jugea le moment favorable pour porter un coup décisif. A la tête de la division Stewart et de la brigade Fane, il gagna les hau-

teurs de Souars, poussant devant lui nos deux bataillons, qui déployaient en vain une valeur héroïque pour l'arrêter, et se dirigeant vers Sallespisse. Le général Harispe, fortement engagé contre la division portugaise, qui cherchait à forcer le pont, qui n'avait été qu'imparfaitement rompu, ne put pas empêcher ce mouvement; le général Villatte négligea de s'y opposer, ou le duc de Dalmatie oublia de lui en donner l'ordre.

Dans cet état de choses, le duc de Dalmatie ne vit d'autre ressource, que celle de dégager ses troupes du champ de bataille, avant que le général Hill ne lui coupât la retraite; il le fit. Les généraux Reille et d'Erlon reçurent l'ordre de se replier de colline en colline vers Sallespisse. Le général Harispe eut celui de se retirer sur Rontun, en faisant l'arrière-garde. Le général Berton reçut l'avis de se replier par Arthes sur St.-Séver ou Hagetmau. La retraite se fit lentement à travers du terrain coupé de ravins et embarrassé de broussailles, que la droite et le centre avaient à traverser; mais elle se fit en bon ordre, et elle ne fut marquée que par deux incidens qui n'eurent aucune suite fâcheuse. Le premier fut que le général Soult, pour dégager la division Foy, vivement pressée par la brigade Vasconcellos, fit charger assez maladroitement, sur la route de St.-Séver, un escadron du 21e de chasseurs sans le faire soutenir. Cet escadron entra franchement dans la colonne ennemie et fit mettre bas les armes à trois

cents hommes, mais enveloppé à son tour et n'étant pas appuyé, il fut rompu et perdit une soixantaine d'hommes. Le second fut que les deux braves bataillons, qui seuls tenaient tête à la colonne du général Hill, furent coupés en arrière de Rontun par la brigade Sommerset; ils se jetèrent dans les bruyères à droite de la route, mais chargés par le 7e de hussards, ils perdirent plus de deux cent cinquante hommes. Le soir l'armée française prit position à Sault-de-Navailles, sur les deux rives du Luy de Bearn. L'armée anglo-portugaise s'arrêta entre Rontun et Sallespisse.

Notre perte s'éleva, dans cette journée, à près de deux mille cinq cent hommes hors de combat ou prisonniers, deux canons pris, deux et un obusier abandonnés faute de chevaux. Celle de l'ennemi fut, de son aveu, de deux mille cent hommes, non compris les Portugais. On peut donc la porter à trois mille en tout.

Le 28, avant le jour, l'armée des Pyrénées continua sa retraite et vint prendre position à Grenade, ayant son arrière-garde à St-Séver. Le général Darriçau reçut l'ordre d'évacuer Dax avec quelques centaines d'hommes qu'il avait; il se retira par les Landes sur Langon, d'où il rejoignit plus tard l'armée. Le général Berton se retira par Arthes, Mant, Samadat et Condures, et rejoignit l'armée, amenant avec lui deux bataillons de nouvelles levée. Le 1er mars le duc de Dalmatie se

replia à Aire, et établit son armée dans les positions suivantes: Les deux divisions du général d'Erlon et la brigade de cavalerie du général Berton à Cazères; les deux divisions du général Reille à Barcelone; celles du général Clausel à la gauche de l'Adour, savoir: la division Villatte sur les hauteurs en avant d'Aire, à droite de la route de Pau, et la division Harispe sur cette même route et se prolongeant à gauche. Ainsi, deux jours après la bataille d'Orthez, le duc de Dalmatie avait abandonné la ligne d'opérations de Bordeaux et tous les magasins qui avaient été établis dans cette direction. Ce n'est cependant pas sous le rapport de l'abandon de ses magasins, quelque dommage que leur prise par l'ennemi ait causé à la France, que nous examinerons cette nouvelle aberration du duc de Dalmatie. Nous nous contenterons de l'analyser sous le rapport stratégique.

Quelle était alors la position de la France, et qu'avait à faire le duc de Dalmatie? voilà la question à laquelle il s'agit de répondre, et ce n'est que sous ce point de vue seul qu'on peut et qu'on doit examiner la conduite du général en chef de l'armée des Pyrénées. La France, envahie sur toute l'étendue de ses frontières orientales, avait besoin de la totalité de ses forces disponibles à l'intérieur, pour résister aux masses qui la pressaient de ce côté. L'armée des Pyrénées ne pouvait donc compter sur aucun renfort d'hommes, si ce n'est les ressources qu'elle pouvait tirer des gardes nationales,

des départemens sur lesquels elle s'appuyait. D'un autre côté des menées, que le duc de Dalmatie ne pouvait pas ignorer, menaçaient de paralyser ces ressources dans les départemens de l'ouest. L'ennemi y était appelé, et le premier résultat d'une invasion pouvait être de donner naissance à une guerre civile dans la France occidentale. Il n'est pas difficile de conclure, de ce simple exposé, que la mission de l'armée des Pyrénées était de garantir la France méridionale et occidentale d'une invasion, plus dangeureuse encore sous le rapport politique, que sous le rapport militaire. Cette mission était impérieuse, et l'état respectable de défense dans lequel avait été mise la place de Bayonne, la rendait assez peu difficile à remplir. Nous avons déjà vu que le duc de Dalmatie s'en était écarté en quittant Bayonne. Nous avons fait voir la faute qu'il commit en recevant l'inutile et dangereuse bataille d'Orthez. Nous n'y reviendrons plus.

Après la bataille d'Orthez, le duc de Dalmatie avait gagné l'Adour et St.-Séver; c'était l'unique parti qui lui restât à prendre pour rasseoir son armée, que la perte d'une bataille devait toujours avoir ébranlée. Là il dut réfléchir au système qu'il voudrait adopter pour l'avenir, et fixer la ligne d'opérations sur laquelle il voudrait agir. Il s'en présentait trois: celle de Mont-de-Marsan à Langon; celle de Condom à Agen; celle d'Auch à Toulouse. On en a ajouté une quatrième; celle de

Tarbes; c'est probablement parce que le duc de Dalmatie l'a suivie qu'on l'indique, car cette direction est hors de toutes celles entre lesquelles il devait fixer son choix. Si une armée de réserve eût existé à Bordeaux, et que cette place se fût trouvée à l'abri des tentatives de l'ennemi, il pouvait la découvrir sans crainte. Alors il pouvait se retirer dans la direction d'Agen, y passer la Garonne et attendre le développement des manœuvres de l'ennemi. Le duc de Wellington devait nécessairement se porter sur Bordeaux ou sur Toulouse; sur la première ville, afin de se tenir en contact avec la mer, sur la seconde pour envahir le Languedoc et aller donner la main sur le Rhône, aux troupes coalisées qui devaient s'y rendre. Nous avons déjà vu que tel était le plan général de la coalition. Si Wellington marchait sur Bordeaux, il s'exposait à se voir couper les communications avec sa base d'opérations. S'il marchait sur Toulouse, il ne pouvait dépasser cette ville, sans laisser derrière lui l'armée des Pyrénées à Agen et l'armée d'Arragon, qui serait revenue sur Perpignan. Mais la ville de Bordeaux était dégarnie et rien n'empêchait le duc de Wellington, dont l'armée était plus que double de la nôtre, de faire un détachement pour s'en rendre maître. Cette opération, favorisée par quelques-uns des magistrats locaux, n'exigeait pas un corps bien nombreux. Aucun danger ne l'accompagnait, puisque l'occupation d'un port de mer assurait la

retraite du corps qui aurait été employé. L'intérêt que les Anglais devaient porter à cette facile conquête, était d'autant plus grand, que les avantages qui devaient en résulter étaient non-seulement politiques et militaires, mais qu'ils étaient également mercantiles; c'est ce que les Anglais négligent aussi peu que les Carthaginois dans le temps. D'un autre côté le duc de Dalmatie ne pouvait pas ignorer que la conservation de Bordeaux était aussi importante pour l'opinion publique, dans l'ouest de la France, que celle de Lyon à l'est et de Lille dans le nord. Ainsi tous les motifs les plus pressans se réunissaient, pour engager le duc de Dalmatie à couvrir Bordeaux, Cette mission était facile à remplir, en s'établissant derrière Langon et couvrant cette ville par une forte tête de pont. Dans cette position, le duc de Dalmatie pouvait attirer à lui les hommes disponibles des dépôts des 11e et 12e divisions militaires.

Il couvrait et hâtait l'organisation du corps que le général Decaen ne put réunir que trop tard. Le duc de Wellington aurait-il continué son mouvement vers Toulouse, quittant tout-à-fait les bords de la mer et se séparant de sa base d'opérations? On nous dispensera sans doute de répondre à cette question. Aurait-il été passer la Garonne à Agen pour arriver, par la rive droite, sur l'armée des Pyrénées? Mais celle-ci pouvait encore se couvrir par le Lot, et l'armée anglaise renfermée

dans un cercle assez étroit, ayant une grande rivière derrière elle, en avait une autre à forcer sur son front. Il ne faut pas perdre de vue, que tous les mouvemens que le duc de Wellington pouvait faire par sa droite, affaiblissaient nécessairement sa gauche, par laquelle seule il tenait à sa base d'opérations. D'ailleurs, si pendant ce temps l'armée d'Arragon revenait par Foix et St-Girons, sur Tarbes, où en était l'armée anglaise ?

Le parti de manœuvrer dans la direction de Toulouse, ne pouvait convenir au duc de Dalmatie, que dans le cas où l'armée d'Arragon aurait déjà été prête à se réunir à lui, derrière la Garonne. Encore entraînait-il toujours avec lui le danger de perdre Bordeaux, puisqu'un détachement de six mille hommes était plus que suffisant pour occuper cette ville. D'ailleurs l'armée d'Arragon n'était pas encore en mesure de quitter ses positions; le duc de Dalmatie ne l'ignorait pas. Quant au mouvement sur Tarbes, il ne devait jamais tomber dans ses combinaisons. Le résultat ne pouvait en être, que d'acculer son armée aux montagnes et de courir le risque de se voir prévenu même à Toulouse. La comparaison qu'on établit entre le duc de Dalmatie et Frédéric II est on ne peut pas plus déplacée. Frédéric, forcé de quitter le siège d'Olmutz, écartait le fléau de la guerre de ses états, en transportant le théâtre dans une province ennemie. Le duc de Dalmatie ayant quitté Bayonne, ouvrait à l'ennemi, en se retirant sur

Tarbes, tout le pays entre Bayonne, Bordeaux et Toulouse; et ce résultat était directement contraire au but qu'il devait se proposer.

Pendant que le duc de Wellington, avec la majeure partie de son armée, poursuivait son mouvement vers Orthez, le général Hope, resté devant Bayonne avec sa division, celle du général Colville et la brigade Ponsonby, complétait l'investissement de cette place. La flotille de l'amiral Penrose étant venue mouiller à l'embouchure de l'Adour; les forces maritimes destinées à défendre la place, et consistant en une corvette et une vingtaine de chaloupes canonnières, furent renfermées en-dedans de la Barre. Cette circonstance obligea le général Thouvenot, gouverneur de la place, à retirer les deux bataillons et l'artillerie qui étaient à Boucau et à n'y laisser que des postes d'avertissement. Le 23, le général Hope fit passer l'Adour à six cents hommes, sur des radeaux, et fit occuper Boucau, en même temps que des batteries élevées sur le rivage de l'Adour forçèrent la flotille française à rentrer sous les ouvrages de la place. Dans la nuit, le restant de la brigade Howart passa également l'Adour et s'établit à Boucau, le 24 au matin. Le général Thouvenot renonça à essayer de l'en chasser par une sortie, qui aurait pu se trouver compromise. Maître de Boucau, le général Hope fit entrer dans la rivière et passer la Barre, aux embarcations destinées à la construction d'un pont. Six de ces embarcations périrent, mais la

passe ayant été trouvée, le pont fut construit, et le 25, le général Hope acheva l'investissement de la place en se rendant maître de St.-Étienne. Peu après, il reçut du duc de Wellington l'ordre d'envoyer la brigade Ponsonby à l'armée. Le général Freyre se mit également en mouvement des environs d'Irun, pour joindre le duc de Wellington.

Ce dernier étant arrivé le 1er mars à St.-Séver, trouva l'Adour tellement grossi par les pluies, qu'il ne jugea pas à propos de faire passer cette rivière à toute son armée. Cependant, voulant reconnaître la direction qu'avait prise le duc de Dalmatie et la position qu'il occupait, il jeta à la rive droite le général Stappleton-Cotton avec la brigade Sommerset, tandis qu'il poussa vers Aire le général Hill, avec la division portugaise, celle du général Stewart et la brigade Fane. En même temps le maréchal Beresford fut envoyé à Mont-de-Marsan avec la division Alten et la brigade Vivian, afin de s'emparer des grands magasins de subsistances qui s'y trouvaient. Le 2, la brigade Sommerset se présenta devant Cazères. Le général d'Erlon, qui avait reçu l'ordre de refuser le combat, se replia sur Barcelone, se faisant couvrir par la brigade Berton qui se retira lentement. La cavalerie anglaise s'étant un peu légèrement engagée au travers de Cazères, elle fut chargée et mal menée par le 13e de chasseurs; cet accident la rendit plus circonspecte. De son côté le géné-

ral Hill s'étant présenté devant Aire, se décida à attaquer en même temps la droite de la division Villatte et le centre de la position. La première attaque fut confiée au général Stewart et la seconde à la brigade portugaise du général Lacosta. Ce dernier s'avança d'abord avec assez de résolution, mais pris en flanc par la division Harispe, sa brigade fut rejetée en désordre sur la division anglaise, près de laquelle elle se rallia à peine. Le général Stewart, qui venait de faire plier la brigade de droite du général Villatte, fit alors soutenir les Portugais par la brigade Barnes. Nos troupes du centre furent repoussées à leur tour et la division Villatte, un peu pressée, repassa l'Adour. L'ennemi ayant fait entrer en ligne la brigade Byng, la division Harispe allait se trouver compromise, lorsque le général Reille, qui était accouru au bruit du canon, jeta, au pas de course, dans la ville, un bataillon qui arrêta les tirailleurs ennemis à la tête du pont. Peu après déboucha la division Maransin, qui repoussa l'ennemi, et mit fin au combat, en prenant position à gauche de la route de Pau. Notre perte s'éleva à plus de six cents hommes; celle de l'ennemi à douze cents, dont près de neuf cents Portugais.

Dans la nuit, le duc de Dalmatie continua sa retraite par les deux rives de l'Adour, savoir : les corps des généraux Clausel et Reille et la brigade de cavalerie du général Berton, par la route de Vic-Bigorre, et le général d'Erlon avec la brigade

Vial, par celle de Plaisance. Le 3 mars, l'armée des Pyrénées occupait les positions suivantes : le général d'Erlon et la brigade Vial à Plaisance ; le général Reille à Madèran, couvert par la brigade Berton vers Viella ; le général Clausel à Maubourguet. La retraite ne fut suivie que par la brigade de cavalerie anglaise du général Fane, qui ne dépassa pas Viella. L'armée des Pyrénées s'arrêta dans cette position pendant quelques jours, et le duc de Dalmatie en profita pour en faire une nouvelle organisation. Elle était réduite alors à trente mille combattans et en comptait presque dix-huit mille hommes détachés dans les différentes garnisons (*). A peu près en même temps,

FORCE DE L'ARMEE DES PYRÉNÉES AU 10 MARS.

		BATAIL.	ESCAD.	INFANT.	CAVAL.
	AILE DROITE.				
Gén. Reille..	Gén. Taupin	10		5,093	
	— Maransin	10		4,801	
	CENTRE.				
— d'Erlon..	Gén. Darricau	9		4,220	
	— Darmagnac	10		5,221	
	AILE GAUCHE.				
— Clausel.	Gén. Villatte	8		4,769	
	— Harispe	10		4,060	
Cavalerie....	Soult		19		2,791
	Total	57	19	28,124	2,791
Garnison de Bayonne		21		12,852	
—	St.-Jean-Pied-de-Port	3		1,562	
—	Navarreins	3		1,400	
—	Santona	3		1,944	
	Total	87	19	45,882	2,791

une proclamation du duc de Wellington ayant été répandue avec profusion à tous nos avant-postes, le duc de Dalmatie y répondit par un ordre du jour, dont nous rapporterons les passages que nous a conservé M. de Beauchamp (*). Alors également, le duc de Dalmatie recourut au moyen tardif de former des corps francs, pour inquiéter les derrières de l'ennemi. Ce moyen, qui aurait été efficace dès le commencement de la campagne, ne pouvait plus être que d'une bien médiocre utilité, lorsque sa retraite marquée annonçait la volonté ou la nécessité d'abandonner le pays. Flottant toujours dans l'incertitude sur ses mouvemens ultérieurs, il songea également à Toulouse, comme point de retraite, et il donna l'ordre au général commandant la 10e division militaire de s'occuper de mettre cette place en état de défense.

Cependant, au même instant presque, il venait de se prolonger, en apparence, dans la direction de Tarbes, et il avait ouvert la route de Toulouse à l'ennemi qui aurait pu y arriver avant lui.

(*) *Pièces justific.* XXX.

CHAPITRE IX.

Situation politique de Bordeaux. — Cette ville est occupée par les Anglais, le 12 mars. — Mouvemens du duc de Dalmatie. — Position générale des armées, le 16 mars.

Le duc de Wellington, après le combat d'Aire, tint encore pendant quelques jours son armée dans l'inaction. Cherchant à assigner une cause raisonnable au mouvement du duc de Dalmatie vers le haut Adour, il imagina qu'il était allé au devant de l'armée d'Arragon. Il crut donc devoir attendre, d'un côté, le développement des manœuvres auxquelles cette jonction donnerait lieu, et de l'autre l'arrivée de l'armée espagnole du général Freyre, qui devait le mettre en état de lutter encore avec avantage contre les deux armées françaises réunies. Pendant son séjour à St.-Séver, le duc de Wellington reçut la dernière et la plus pressante invitation de prendre possession de Bordeaux. Le parti contraire au gouvernement impérial n'avait

pas été moins actif à Bordeaux qu'ailleurs; les mêmes vœux s'y formaient pour son renversement et pour l'occupation de la France par les armées coalisées, qui devait amener la révolution politique qu'un parti plus puissant par son rang et les places qu'il occupait préparait depuis quelque temps. Des circonstances locales donnèrent au comité établi dans cette ville, l'avantage d'être le premier à qui la protection de l'armée anglaise permit de se proprononcer. Dès le moment où les revers de Leipzig ramenèrent les armées françaises sur les bords du Rhin, les espérances du parti royaliste s'étaient ranimées. Profitant du malaise où la stagnation prolongée du commerce avait mis toutes les classes de la population, dont l'existence ou le bien-être dépendaient de ses ressources, on acheva d'aigrir le mécontement et on commença à semer l'agitation. Bientôt accoururent de la Vendée une foule d'officiers de l'ancienne armée royaliste. Un comité directeur fut organisé. La prorogation imprudente du corps législatif vint porter de nouveaux germes de mécontentement et de trouble. Un député de Bordeaux ne tarda pas à augmenter le comité directeur, dont le maire était membre. En un mot, selon la remarque très-judicieuse d'un autre historien de cette guerre (M. Koch), le gouvernement impérial n'avait que quatre hommes à Bordeaux et eux-mêmes le trahissaient déjà. Il devait donc être facile de se soustraire à l'autorité de ce gouvernement, si toute la population

avait été d'accord sur les moyens et les résultats. Cependant ce comité ne fut pendant long-temps que le directeur des caquets. Ses chefs proposaient souvent dans leurs réunions à huis-clos d'arborer l'étendart de l'insurrection; un sentiment intime les avertissait que le peuple serait encore sourd à leurs voix; et si le commissaire de police paraissait un peu plus sérieux, l'épouvante les gagnait.

...Enfin on apprit que l'armée anglaise était entrée sur le territoire français, et on se hâta d'envoyer M. de Laroche-Jacquelin à lord Wellington, pour presser sa marche. La prudence que ce dernier crut devoir mettre dans ses opérations, s'accommodait mal avec l'impatience du comité directeur et surtout la crainte qu'il avait d'être découvert et compromis. Cet accident serait arrivé sans doute, si le maire n'eût été dans le secret.

Lorsque la nouvelle de la bataille d'Orthez arriva à Bordeaux, on se hâta d'envoyer au duc de Wellington un second député, M. Bontemps du Barry. Il était chargé de représenter au général anglais, que la faiblesse de la garnison rendait l'occupation de Bordeaux infaillible. La garde nationale, qu'on craignait surtout et qui aurait facilement comprimé toutes les tentatives, paralysée par des émeutes intérieures, se trouvait hors d'état de résister à des troupes étrangères. Le duc de

Wellington voyant alors que la direction de la retraite du duc de Dalmatie, l'éloignait de Bordeaux; calculant d'ailleurs qu'il serait bientôt renforcé par le corps du général Freyre, céda aux instances réitérées qui lui furent faites. Mais ne se fiant pas tout-à-fait aux promesses qu'on lui faisait, il se décida à renvoyer un corps assez fort pour pouvoir se dégager en cas d'accident. Le maréchal Béresford reçut l'ordre de se rendre à Bordeaux avec la division Cole, celle du général Walker, commandée alors par lord Dalhousie, et la brigade Vivian. Pour couvrir ce mouvement, le général Hill, s'étendit derrière le Lees entre Aire et Garlin, et le général Fane fut occuper Pau le 7 mars, avec une brigade portugaise et la sienne.

Le maréchal Beresford, parti le 8 de Mont-de-Marsan, arriva le 12 à Bordeaux, sans avoir rencontré sur son chemin d'autres troupes que des brigades de gendarmerie, qui observaient sa marche. A l'approche de l'ennemi, le sénateur Cornudet, commissaire extraordinaire, le général Lhuilier, commandant la division, et les autorités civiles et militaires, partirent avec environ cinq cents hommes qui formaient toute la garnison. Le maréchal Beresford ayant reçu *les clefs de la ville*, des mains du maire y fit son entrée. C'est ainsi que la troisième ville de l'empire français, fut remise entre les mains des Anglais. Le duc de Wellington, ayant transporté son quartier général

à Aire, s'y arrêta pour attendre d'une part la nouvelle de l'occupation de Bordeaux, et de l'autre l'arrivée du général Freyre.

Cependant, le duc de Dalmatie, voyant que l'armée anglaise restait immobile devant Aire, crut pouvoir tenter un mouvement offensif. Mais ayant appris que Pau avait été occupé le 7, il voulut auparavant y pousser une reconnaissance. Le colonel Seganville, qui en fut chargé, avec le 2e de hussards se dirigea par Pontrac, d'où étant parti à la chûte du jour, il arriva la nuit devant Pau, surprit les avant-postes ennemis et enleva un capitaine et trente dragons montés. Le duc de Dalmatie, sachant alors qu'il n'y avait dans cette ville qu'une brigade d'infanterie et une de cavalerie, se décida à marcher sur Garlin, afin de forcer l'aile droite des Anglais, et tâcher de réoccuper Aire. Cette opération ne pouvait l'amener à aucun résultat avantageux, dès l'instant où toute l'armée ennemie était réunie autour d'Aire, et que le corps d'armée du général Freyre, se rendant d'Orthez au même point, le menaçait lui-même en flanc. Son but était, dit-on, d'empêcher le duc de Wellington de faire un détachement sur Bordeaux, ou de l'obliger à le rappeler. D'abord, c'était un peu trop tard, car il devait bien penser que si le général anglais en avait eu le projet, il avait pu profiter de dix jours de repos pour le faire partir, et même le faire remplacer par les réserves qu'il avait laissées à Irun. Ensuite ce n'é-

tait pas en se jetant à la rive gauche de l'Adour, au risque d'y être enveloppé par l'armée ennemie, qu'il pouvait espérer de réussir. Il aurait fallu réunir son armée à Plaisance, afin de pouvoir manœuvrer sur Auch, dans le cas où il ne réussirait pas, et se conserver la facilité de se retirer sur Toulouse ou sur Agen.

La perte des magasins établis sur la ligne de Bordeaux, obligea le duc de Dalmatie à attendre jusqu'au 12, qu'il eût réuni les vivres, qu'il ne pouvait plus se procurer que par réquisition. Le 13, ayant réuni toute son armée, il se mit en mouvement et vint prendre position à Conchez. Le général Berton poussa jusqu'à Viella, d'où il chassa les avant-postes portugais; un régiment de cavalerie ennemie fut chargé par le 10ᵉ de chasseurs, qui lui prit une trentaine d'hommes. Le général Hill se voyant menacé, se hâta de concentrer ses troupes sur le plateau de Viella. Le 14, le duc de Dalmatie continua son mouvement, et le général Hill se replia derrière le Lees, où le duc de Wellington avait déjà réuni les trois divisions qui lui restaient encore. Les divisions françaises prirent position à Moncla et Viella. Le 15, le duc de Dalmatie voyant que l'ennemi s'était renforcé devant lui, ne crut pas devoir suivre son mouvement. Il craignit alors que le duc de Wellington ne le tournât par la vallée de Bigorre, et ne le prévînt à Tarbes. Si cette réflexion toute naturelle lui fût venue avant de se diriger sur

Conchez, elle lui aurait épargné un mouvement inutile, et l'aurait peut-être décidé à manœuvrer de préférence par sa droite. Le 16, l'armée des Pyrénées se replia sur Simacourbe et Lambége, et le 17 à Momy. Le duc de Wellington ayant été rejoint, le 14, par le corps d'armée du général Freyre, et le 15 par la brigade Ponsonby, se décida à se mettre en mouvement, le 16, et à reprendre l'offensive. Il ordonna au maréchal Beresford de laisser à Bordeaux la division Dalhousie, et de venir le rejoindre avec celle du général Clinton et la brigade Vivian.

Ainsi, la situation générale des armées françaises et coalisées n'était pas à beaucoup près aussi favorable pour la France, qu'elle l'avait été le 26 février. La perte de Soissons, ayant fait manquer à l'empereur Napoléon le but de son mouvement sur la Marne, il s'était vu obligé de se rabattre sur la grande armée austro-russe, afin de l'éloigner encore de Paris. C'était la répétition, à peu de chose près, des manœuvres qui avaient suivi le combat de Vauchamps, et l'effet pouvait en être le même; mais l'armée prussienne venait de recevoir un puissant renfort, et une victoire ne pouvait pas terminer la guerre. Le moment était venu où il lui aurait fallu mettre en jeu toutes les ressources du patriotisme français; le succès aurait sans doute couronné les efforts de l'armée et des citoyens, si... Mais n'anticipons pas sur l'avenir. Au nord la guerre se soutenait, sans événe-

mens marquans, entre nos places fortes. Dans le midi, le duc de Castiglione, par une série de fautes, avait laissé échapper tous les avantages que lui promettait une conduite décidée et l'activité si nécessaire dans le danger. Son armée, suffisante pour ce qu'il avait à faire vingt jours plutôt, se trouvait alors trop faible, et Lyon allait être menacé. Aux Pyrénées, nous venons de voir que la perte de Bordeaux, si imprudemment amenée, avait porté une secousse politique dans l'Ouest de la France. Le duc de Dalmatie, errant dans une irrésolution continuelle et sans parti décidé, paraissait hors d'état, sous tous les rapports, de tenir la campagne, et l'invasion des départemens méridionaux n'était retardée que par la lenteur du général anglais.

LIVRE V,

Comprenant les événemens qui se sont passés du 17 mars au 11 avril.

CHAPITRE PREMIER.

Négociations de Châtillon. — Traité de Chaumont. — Rupture des négociations.

PENDANT que les événemens qui ont fait le sujet des trois livres précédens se passaient, le congrès, offert par les coalisés et réclamé par la France, pour traiter de la paix générale, s'était réuni et s'était dissous après de vaines négociations. Nous avons vu (tom. 1, pag. 278) que le duc de Vicence, nommé plénipotentiaire pour la France, au congrès qui devait se réunir, était arrivé le 6 janvier à Lunéville, et avait sur-le-champ fait la demande de ses passe-ports. Le but de la coalition n'avait jamais été de s'en tenir aux bases de la déclaration dic-

tée à M. de St.-Aignan, autrement que dans le cas ou un grand revers en France les aurait forcés à repasser le Rhin. On voulut donc attendre le développement des premières opérations des colonnes qui entraient en France, et leur réunion sur la Marne, afin de ne pas se trouver forcé par trop de précipitation, d'accéder à des propositions qui n'étaient qu'un pis-aller. Le duc de Vicence ne reçut donc pas de réponse, et se vit forcé de rétrograder jusqu'à St-Dizier. Arrivé dans cette ville le 17 janvier, sans avoir encore reçu ses passeports; il paraît qu'il pressentît que l'occupation de toutes nos frontières orientales pourrait enhardir les coalisés à jeter le masque. Les discours que tenaient les chefs de leurs armées, le langage de leurs proclamations, les efforts qu'ils faisaient pour séparer la cause du gouvernement de celle de la France; tout démontrait qu'ils cherchaient à dominer l'opinion publique, et à se servir de la loyauté française même, pour arriver à leur but.

Tel est le sens de la demande, que fit le duc de Vicence, de nouvelles instructions, pour le cas où les coalisés démentiraient leurs déclarations de Francfort. L'empereur Napoléon, qui était au moment de se mettre à la tête de son armée à Châlons, ne crut pas encore devoir lui-même se mettre au-dessous des conditions que les coalisés avaient proposées, et il ajourna sa réponse.

Cependant l'armée française avait débouché de Châlons sur Saint-Dizier, et son mouvement de

flanc vers Langres, donnait quelques inquiétudes au conseil de la coalition. A la suite d'une invasion à peu près paisible, la lutte allait s'engager. Afin d'être prêts à arrêter l'effet des chances défavorables, auxquelles ils pouvaient être exposés, les coalisés se décidèrent à ne pas retarder plus long-temps la réunion d'un congrès, qu'ils savaient bien eux-mêmes n'être qu'une cérémonie. Le duc de Vicence reçut ses passe-ports dans les derniers jours de janvier, et Châtillon-sur-Seine fut fixée pour le lieu du congrès.

Pendant ce temps, lord Castereagh, après avoir installé le prince d'Orange à Amsterdam, était arrivé à Langres, pour présider à la marche du congrès au nom de l'Angleterre, qui soldait la coalition. Il arrivait très-à-propos pour établir la base des instructions à donner aux plénipotentiaires. Aussi, dès le 29 janvier, les ministres des quatre puissances qui prenaient la dictature de l'Europe, se réunirent. Il fut décidé dans cette réunion, 1° que l'Autriche, la Russie, la Prusse et l'Angleterre traiteraient au nom *de l'Europe entière*, assujétissant les autres puissances à ratifier les conventions faites sans leur intervention; 2° que la forme des négociations serait celle des conférences préliminaires avec protocole; 3° que la France rentrerait dans ses limites de 1792; 4° que son intervention serait écartée dans le partage des provinces dont on la dépouillait; 5° que Napoléon renoncerait à tout titre de souveraineté et de

suprématie sur l'Italie, l'Allemagne et la Suisse; 6o qu'on écarterait toute question relative au code maritime; 7o enfin, que les négociations suivraient la marche des événemens de la guerre. Ces sept points formèrent la base des instructions qui furent remises aux plénipotentiaires des coalisés, d'où il résultait que ceux-ci ne recevraient les propositions de la France, que pour en référer au ministère de la dictature européenne. Ce simple exposé suffit pour démontrer combien peu la France pouvait compter sur des négociations, qui n'avaient pour but que de tromper l'opinion publique, par une modération apparente. La déclaration de Francfort était écartée, comme il aurait pu être facile de le prévoir. Les conférences des plénipotentiaires se réduisaient à un simple interrogatoire, que devait subir celui de la France. Les provinces, dont on voulait dépouiller l'empire français, n'étaient plus destinées à reconstruire l'édifice européen sur la base de 1792; elles devenaient une masse dont les dictateurs se réservaient le partage. A l'esprit d'un équilibre politique, si hautement proclamé, était substitué celui de l'agrandissement personnel de quatre puissances, aux dépens de la France, qu'on voulait mettre hors de proportion.

Pour parvenir à ce dernier but, la coalition et surtout l'Angleterre, dont elle dépendait, avaient dès-lors arrêtée deux points essentiels. Ils ne pouvaient pas figurer dans les instructions des plénipotentiaires, ni entrer dans le projet de paix,

parce que leur simple énoncé aurait suffi pour amener les conséquences les plus désastreuses; mais ils n'en étaient pas moins irrévocablement résolus, et ils étaient regardés comme la seule garantie solide, des usurpations que les quatre grandes puissances méditaient. Ces deux points étaient la déposition de l'empereur Napoléon et l'abolition des principes de liberté et d'égalité, conquis et sanctionnés par la révolution, et que le gouvernement impérial, forcé lui-même de les respecter, n'avait pu éteindre. Les menées fomentées et favorisées par le gouvernement anglais, qu'on trouve toujours derrière ou à côté des intrigues politiques; le malaise où les dévastations des troupes coalisées et les charges, que la défense imposait aux départemens non encore foulés par l'ennemi, avait plongé la presque totalité de la nation; les élémens de défection qui fermentaient déjà à Paris, et qui réagissaient dans les départemens, toutes ces causes devaient amener le premier résultat. Le second était confié au temps, à l'influence que la coalition pourrait acquérir par la révolution qui se préparait et le système du nouveau gouvernément, et au crédit ainsi qu'à la puissance dont elle pourrait faire investir le parti féodal. Le préambule du traité du 20 novembre 1815 est là pour répondre aux objections qu'on pourrait vouloir opposer à une vérité que le temps, en la développant, rend toujours plus incontestable.

C'est sous ce point de vue qu'il convient

de considérer les négociations qui eurent lieu à Châtillon, afin de ne pas perdre la clef des inconvenances qu'elles présentent, et pouvoir s'expliquer le mépris des bienséances et des droits politiques de la France, qu'y déployèrent les plénipotentiaires des coalisés. Nous présenterons au lecteur une analyse de ces négociations, plus longues par le temps qui y fut employé, que par les objets qui s'y traitèrent. Les pièces officielles qui y ont rapport, n'ayant pas été imprimées dans le temps, il a fallu y suppléer par les notions, qu'il a été possible de se procurer des personnes qui ont pu en avoir connaissance, et suppléer souvent par les aveux de l'une, aux réticences de l'autre. On a déjà publié des extraits de ces pièces officielles, puisées dans les archives des gouvernemens; nous croyons cependant qu'on ne peut en faire usage qu'avec précaution et quelque méfiance. La correspondance supposée du roi de Naples en 1814, nous a prouvé à quelles singulières modifications ont été assujétis les actes officiels du gouvernement impérial, et la correspondance de Napoléon.

Le 24 février, les plénipotentiaires furent réunis à Châtillon. C'étaient pour la France, le duc de Vicence; pour la Russie, le comte Rasumowski; pour l'Autriche, le comte de Stadion; pour la Prusse, le baron de Humbold. L'Angleterre, par son droit de primauté, comme puissance payante, en avait trois; les lords Aberdeen et Cathcart et

le général Stewart; le second est célèbre par l'exécution d'un des actes les plus honteux de la politique britannique: l'incendie de la flotte danoise à Copenhague. Le duc de Vicence voyant cet appareil, demanda, dit-on, à Napoléon de lui donner des adjoints. L'Empereur qui avait trop de perspicacité pour ne pas voir que toute cette négociation était une comédie, dont le dénoûment dépendait de ses succès, s'y refusa. Il aurait cependant été piquant d'y envoyer M. le baron de St.-Aignan, pour s'entendre nier en face, ce qui lui avait été dit à Francfort et par les mêmes personnes qui le lui avaient dit. Le 5, la première conférence eut lieu. Elle fut courte, parce que le plénipotentiaire russe allégua ne pas avoir de pleins pouvoirs. On inscrivit cependant sur le protocole deux déclarations, comprenant les articles 1 et 6 des instructions générales que nous avons rapportées ci-dessus.

Dans la seconde conférence, le 7 février, les plénipotentiaires des coalisés remirent au protocole, en forme de bases de négociations, les demandes exprimées dans les articles 3 et 5 de leurs instructions. L'article 3 reçut pour modification la promesse d'arrangemens d'une convenance réciproque, pour des échanges de territoire, et la promesse vague de restitutions à faire par l'Angleterre, d'une partie de ses conquêtes. On voit que les coalisés allaient peu à peu, et voulaient attendre le développement des conséquen-

ces de la bataille de Brienne. Le duc de Vicence se réclama de la note remise à M. de St.-Aignan. Le plénipotentiaire russe dit l'ignorer; l'autrichien en doutait, les anglais firent les sourds. Ce premier acte de mauvaise foi donnait la mesure de ce qui devait suivre. Le duc de Vicence ne put se dispenser de présenter, à son tour, au protocole, une comparaison entre les principes consignés, tant dans la déclaration du 1er décembre, que dans la note de M. de St.-Aignan, et la demande actuelle. Il réclama ensuite des coalisés le développement des bases obscurément indiquées, parce que quand on veut forcer quelqu'un de se dépouiller, on doit lui faire au moins connaître exactement ce qu'on exige. La comparaison établie par le duc de Vicence fit impression sur les autres plénipotentiaires, et le sentiment de la honte de voir un mensonge consigné et signalé dans le second protocole, les porta à en demander la suppression, et ensuite le plénipotentiaire russe à déclarer qu'il ne pouvait plus traiter. Les conférences furent donc interrompues.

Le duc de Vicence ayant reçu, le 8, les pleins pouvoirs illimités qu'il avait sollicités, en profita pour demander confidentiellement, le 9, un armistice au prince de Metternich. Il offrit même la remise immédiate d'une partie des places qui devaient être cédées, si l'armistice pouvait être conclu sans délai. Cette demande intempestive, lorsque la suspension même des conférences prou-

vait que les coalisés n'avaient pas pris un parti définitif, changea la face de la négociation. En la comparant avec l'évacuation de Troyes et la retraite de l'empereur Napoléon sur Nogent, les coalisés s'exagérèrent encore les résultats de la bataille de Brienne, et jugèrent que Napoléon regardait tout comme perdu. Ils transformèrent alors en conditions absolues les déclarations à discuter, qui avaient été portées au protocole, les étendirent et en firent un projet de traité, qui n'était pas d'un plus heureux présage que leurs actes précédens.

Dans la conférence qui eut lieu le 17, après avoir annoncé dans un préambule qu'ils pourraient facilement prouver la bonne foi des coalisés, par la différence même qui existait entre leurs déclarations passées et leur langage présent, mais qu'ils ne voulaient pas s'écarter du but actuel de la négociation, les plénipotentiaires *désavouèrent formellement* la note dictée à M. de St.-Aignan. Dix jours de suspension dans les conférences avait effacé la rougeur du front de ceux qui avaient aidé à dicter cette note. Le projet de traité, auquel on donna le nom de *préliminaire* suivit. La France devait céder toutes les conquêtes faites depuis 1792 et Napoléon renoncer au royaume d'Italie et au protectorat de la Suisse et de l'Allemagne. La France reconnaissait la distribution que feraient les quatres puissances, chefs de la coalition, des provinces cédées et renonçait à y intervenir.

L'Angleterre restituait à la France ses colonies, excepté les plus importantes. Les places des provinces cédées devaient être remises dans l'espace de six à quinze jours, et la France devait en outre remettre en dépôt, jusqu'à la ratification du traité définitif, celles de Valenciennes, Lille, Metz, Strasbourg, Besançon, Béfort, Huningue, Perpignan et Bayonne (*). Nous nous arrêterons un instant sur ce projet. Les motifs qui l'avaient dicté sont clairement prouvés par le titre même de *préliminaire*, qu'on lui donnait. En effet, pourquoi donner ce nom à des stipulations qui ont été définitives dans le traité du 30 mai? Lorsque, dans la séance du parlement d'Angleterre, du 27 avril 1815, Mr Whitbread releva l'assertion avancée par lord Castlereagh, que les conditions du traité du 30 mai étaient plus avantageuses que celles qu'on aurait accordées à Napoléon, et en demanda l'explication, lord Castelereagh ne répondit pas. Il ne sera peut-être pas difficile de suppléer à son silence. Nous avons déjà dit que la détermination des coalisés et surtout de l'Angleterre était de parvenir à détrôner Napoléon. Qu'il nous soit permis de dire en passant qu'il n'y entrait aucune idée de ce qu'on appelle légitimité; le motif principal

(*) M. Koch ne nomme que Béfort, Huningue et Besançon. L'insignifiance de ce dépôt, qui n'aurait été remis qu'à l'Autriche seule, tandis que toutes les autres puissances voulaient y avoir part, et les motifs que nous avançons suffisent pour faire voir qu'il s'est trompé.

était que, croyant la France uniquement soutenue par le génie supérieur de son chef, on espérait l'abattre plus aisément en écartant cet obstacle. Dès l'instant où Napoléon faisait la paix, la chance d'une révolution intérieure était perdue; il fallait donc s'en assurer d'autres. C'était ce qu'on préparait par un traité préliminaire. Les places que l'on demandait en otage, en même temps qu'elles démantelaient la France, assuraient la base d'opérations des différentes armées coalisées. Celles-ci seraient naturellement restées sur pied de guerre, dans les provinces nouvellement acquises à la rive gauche du Rhin et dans les places de dépôt. Pendant la négociation du traité définitif, qu'il était aisé de prolonger, la France se trouvait obligée de se relâcher de ses efforts extraordinaires. Alors on aurait demandé des garanties pour l'exécution future des stipulations consenties. Ces garanties auraient été l'abdication de Napoléon, dont le *caractère*, disent tous les manifestes, *ne présente aucune garantie pour la paix de l'Europe;* la cession de quelque provinces et l'abolition du système de gouvernement, basé sur des principes auxquels les *coalisés faisaient la guerre depuis vingt ans*, pour rentrer dans le système libéral de la Prusse et de l'Autriche. Qu'on relise tous les actes diplomatiques de 1813, 1814 et 1815, on verra que nous venons d'en donner un extrait.

Le duc de Vicence, effrayé du développement des prétentions des coalisés, essaya quelques ob-

jections sur le sort futur de la Saxe, de la Westphalie et de l'Italie. On y répondit par le refus d'y admettre l'intervention de la France. Le duc de Vicence, ayant demandé du temps pour répondre, rendit compte du résultat de cette conférence. L'empereur Napoléon, irrité de la dureté des conditions qu'on voulait imposer à la France en foulant aux pieds des protestations solennelles et en violant toutes les convenances envers une nation, qui avait vu les mêmes ennemis pendant vingt ans à ses genoux, révoqua les pleins pouvoirs du de Vicence et se décida à écrire à l'empereur d'Autriche une lettre confidentielle. Il paraissait y avoir quelque motif de croire que ce souverain ne voudrait pas ébranler ou renverser le trône, sur lequel sa fille était assise et que devait occuper son petit-fils. Mais l'acquisition de l'Italie était trop avantageuse, et la raison d'état est là pour diriger la conduite des souverains, par des règles différentes de celles du commun des hommes.

A dater du 17 février, on pourrait regarder les négociations de Châtillon comme terminées, puisque le premier objet présenté était un *ultimatum*. Mais les combats de Mormant et de Montereau avaient refoulé Schwarzenberg sur l'Aube, comme ceux de Champaubert, Vauxchamps et Montmirail avaient rejeté Blücher à la Marne. Les souverains alliés, en fuyant à Chaumont, ordonnèrent d'une part, à leurs plénipotentiaires, de demander une réponse au duc de Vicence; et de l'autre, ils

songèrent à resserrer les liens de la coalition par un nouveau traité. Cette précaution parut surtout nécessaire à l'Angleterre qui n'était pas sans défiance au sujet de l'Autriche, et elle profita, pour y réussir, du besoin de nouveaux subsides qui se faisait sentir à ses alliés. Les principales dispositions du traité, qui fut signé à Chaumont, le 1er mars 1814, étaient 1°, la continuation de la guerre contre la France, jusqu'à ce que la coalition eût atteint le but, dont les chefs étaient convenus entre eux et qui n'était pas énoncé; 2° d'y employer cent cinquante mille hommes chacun: 3° un subside de cinq millions de livres sterling, payable par l'Angleterre pour 1814, et à renouveler indéfiniment; 4° une stipulation défensive contre la France, même après la paix et par laquelle chaque puissance s'engageait à fournir soixante mille hommes à celle qui serait attaquée; 5° une réserve pour l'Angleterre, puissance marchande, par laquelle elle pouvait acheter des hommes chez les coalisés, pour fournir son contingent. La durée de ce traité était fixée à vingt ans. (*)

Le 28 février, une nouvelle conférence eut lieu, et les plénipotentiaires des coalisés demandèrent au duc de Vicence une réponse, qui fût conforme à la *substance* de leur projet, offrant de lui accorder un délai convenu, pour qu'il pût recevoir les

(*) *Pièces justificatives* XXXI.

ordres de son gouvernement. Ils se prévalurent dans leur note de l'offre que le duc de Vicence avait faite lui-même au prince de Metternich, par sa lettre du 9. Verbalement ils ajoutèrent à cette note qu'ils étaient prêts à traiter, *en esprit de conciliation*, les modifications qui ne différeraient pas trop des bases posées. On voit par-là, que l'incertitude des événemens avait changé leur *ultimatum* en un projet à discuter. Le duc de Vicence déclina les inductions qu'on avait tirées de sa lettre au prince de Metternich. En effet, elle posait la condition d'un armistice immédiat, et cette condition n'avait pas été acceptée. Une sixième conférence eut lieu le 10 mars, et le duc de Vicence, qui n'avait pas encore reçu les instructions de l'empereur, se vit forcé de s'en tenir à la déclaration, que Napoléon reconnaissait les bases générales de la pacification, en renonçant à tout titre de souveraineté et de suprématie hors de la France, et en admettant l'indépendance de l'Espagne sous Ferdinand VII, celle de la Hollande sous le prince d'Orange, et celle de la Suisse et de l'Allemagne sous la garantie des quatre autres puissances. La tactique des coalisés était de forcer la France à énoncer elle-même, dans la plus grande latitude, les sacrifices qu'elle consentait à faire, afin d'écarter, en apparence, l'odieux de la spoliation et la honte de la violation de leurs déclarations solennelles; un plus puissant motif était encore celui de se réserver la faculté de profiter

des chances, que leur présenterait la guerre, afin d'étendre leurs prétentions encore plus loin s'il se pouvait. En un mot, ils voulaient dépouiller la France et l'affaiblir, autant qu'il serait en eux, et le terme qu'ils avaient fixé était aussi indéfini que l'étendue de leurs succès et de la possibilité d'en profiter. Aussi les plénipotentiaires de la coalition témoignèrent-ils beaucoup d'humeur, mais comme on n'avait encore aucune nouvelle positive de Blücher, ils prirent la réponse *ad referendum*.

Le 13 mars, les coalisés insistèrent de nouveau sur un contre-projet. Bien que les bases principales, qu'ils avaient posées, eussent déjà été acceptées par la France, et que les stipulations de détail, qui restaient à fixer, eussent été reconnues par eux-mêmes susceptibles de discussion, ils ne voulurent plus y entrer. La raison en était simple. S'ils présentaient leur *ultimatum*, ils risquaient, dans le cas où il serait accepté, de ne plus pouvoir faire à leur projet les surcharges qu'ils voudraient; c'est ce dont ils entendaient se réserver le droit. Le duc de Vicence se vit forcé de promettre un contre-projet, dans le terme de trente-six heures. Pendant ce temps, le conseil de la coalition apprit la bataille de Laon, et la jonction d'une partie de l'armée du Nord avec Blücher. Alors il fut décidé qu'on hâterait la conclusion des négociations. Si le contre-projet s'écartait des stipulations exigées par la coalition, il était à re-

jeter et il fallait rompre les conférences. Dans le cas contraire, on le prendrait *ad referendum*, et le conseil de la coalition se réservait, bien entendu, le droit d'y faire les modifications que permettait la nouvelle situation des affaires. La marche de leur armée du Sud, avait rassuré les coalisés sur les mouvemens du duc de Castiglione. Les avantages remportés par Wellington aux Pyrénées, et l'agitation des départemens de la 11e et 12e division militaire, leur promettaient des succès importans de ce côté. La position des armées de Blücher et de Schwarzenberg était avantageuse, et leur faisait toucher Paris, pour ainsi dire, du bout du doigt. Les avis, sur la révolution qui se préparait dans la capitale, devenaient tous les jours plus positifs. Il n'y avait donc plus aucune raison de continuer à négocier, au risque de se voir privés, par l'acceptation totale des conditions imposées à Napoléon, des avantages plus grands qu'on pouvait encore espérer.

Le 15, le duc de Vicence remit son contre-projet, ou la nécessité de mettre le plus promptement possible un terme aux dévastations affreuses de l'ennemi, le fit rester au-dessous des offres qui avaient été faites à la France, dès Francfort, qu'elle avait acceptés; mais qu'on n'avait jamais eu l'intention de lui accorder. Ce contre-projet portait en substance : 1° Que la France et Napoléon, en son nom, comme empereur, renonçait à tout droit de souveraineté et de possession, sur

les départemens réunis à la droite du Rhin, les provinces illyriennes et les départemens d'Italie, l'île d'Elbe excepté; 2° que la France reconnaissait l'indépendance de la Hollande, sous la souveraineté du prince d'Orange, et consentait à lui fournir un accroissement de territoire; l'indépendance de l'Allemagne, unie par un lien fédératif, et celle de la Suisse, sous la garantie des quatre grandes puissances; celle de l'Italie et de chacun des états dont elle serait composée; enfin celle de l'Espagne, sous la domination de Ferdinand VII; 3° l'empereur Napoléon renonçait à la couronne d'Italie, en faveur du prince Eugène; 4° la réunion des îles Ioniennes au royaume d'Italie; 5° le consentement aux cessions des colonies demandées par l'Angleterre, sous la condition d'une compensation; 6° la remise à la France du matériel de terre et de mer à elle appartenant, et qui se trouvait dans les places cédées; 7° l'évacuation du territoire français à mesure de la remise des places; 8° la restitution au roi de Saxe et au pape de leurs états; 9° la conservation, par les titulaires actuels, des principautés de Lucques et de Neufchâtel et du duché de Berg; 10° enfin un congrès spécial, pour régler le sort des pays cédés.

Ce contre-projet, conforme aux bases générales énoncées par la coalition, était un terme moyen entre les propositions faites à Francfort et les conditions présentées le 17 février. Aucune de ces

trois ébauches de traité n'était un *ultimatum*. Il y avait donc lieu, d'après la déclaration même des plénipotentiaires, à entrer en discussion sur les modifications à apporter de part et d'autre. En effet les plénipotentiaires coalisés prirent le contre-projet *ad referendum*, ce qu'ils n'auraient pas osé faire si les bases générales n'eussent pas été reconnues. Mais les coalisés, se croyant dès-lors sûrs d'arriver à leur but, et entrevoyant dans la différence d'opinions qui se faisait sentir en France, sur le gouvernement à établir, après la révolution qui aurait déposé Napoléon; entrevoyant, dis-je, dans cette différence prononcée d'opinions, les germes d'une guerre civile, dont il leur serait facile de profiter, ils résolurent de rompre.

Dans la dernière conférence, qui eut lieu le 18 mars, les plénipotentiaires des coalisés remirent une note finale, qui terminait les négociations. Cette note amphibologique répétait encore les grands mots de la déclaration du 1er décembre; les coalisés n'avaient, disaient-ils, *aucune vue de conquête*; ils ne faisaient pas la guerre à la France; leur loyauté était prouvée par leurs propositions. Mais l'examen du contre-projet de la France était entouré d'une telle obscurité, et accompagné d'expressions tellement équivoques, qu'il était facile de voir que tout cet échafaudage de mots vides de sens, ne présentait pas une idée de bonne foi, et n'était construit que pour éblouir le vulgaire, encore habitué à donner une valeur

positive aux manifestes de la diplomatie. On avait soigneusement évité de parler des propositions de Francfort; ce fut un hommage tacite rendu à la morale publique, qu'on ose rarement fouler aux pieds à visage découvert. Le duc de Vicence répondit à cette note, en développant la preuve que la France avait matériellement adopté les bases générales de négociation, qui avaient été adoptées, et prouvé sa bonne foi, en offrant elle-même la très-grande partie des sacrifices qu'on avait demandés. Le projet et le contre-projet, basés tous deux sur les mêmes principes généraux, ne s'écartaient que dans des détails sujets à discussion, puisque ni l'un ni l'autre n'étaient des *ultimatum*. On ne pouvait donc pas alléguer que la France voulait conserver une trop grande étendue de territoire, puisque non contente des cessions qu'elle faisait, elle offrait de négocier pour des cessions majeures. Mais cette réplique était inutile; les coalisés étaient trop contens de ne plus se trouver dans l'obligation de conclure un traité ou de prononcer leur dernier mot.

Ainsi finit une des négociations les plus singulières dont l'histoire nous ait conservé la mémoire. On a beaucoup blâmé, dans le temps, l'empereur Napoléon, de n'avoir pas consenti en entier et de prime-abord, aux conditions imposées le 17 février. Nous pourrions alléguer que des Français ne peuvent guère blâmer un souverain, pour avoir reculé devant l'idée de signer volontaire-

ment la spoliation et l'affaiblissement de la nation qui l'avait élevé sur le trône; que lui-même aurait été coupable, s'il avait pu se résoudre, au prix du sacrifice des provinces qui lui avaient été confiées, à régner sur un pays démembré, sous l'influence ou la domination de l'étranger, qui lui aurait dicté des lois. Mais nous nous contenterons de poser nous-mêmes deux questions, dont la solution suppléera à tout ce que nous pourrions dire : L'empereur Napoléon, pouvait-il, comme chef de la nation française, céder, sans le consentement de la nation, des provinces appartenantes au domaine dont l'administration lui avait été confiée (*) ? Si l'empereur Napoléon eût accepté les conditions imposées le 17 février, aurait-il obtenu la paix; n'aurait-on pas objecté que la bataille de Laon avait changé la position des affaires, comme on le fit à l'égard de la note de Francfort ? Deux jours avant la clôture des con-

(*) Un seul trait, tiré de notre propre histoire, servira de réponse à cette question.

Par le traité de Madrid conclu en 1526, François 1[er] cédait à l'empereur Charles V ses droits de suzeraineté sur l'Artois et la Flandre, et s'engageait à lui remettre dans six semaines la Bourgogne.

Au terme fixé, Lannoy vint de la part de l'Empereur réclamer l'exécution du traité. Pour toute réponse, le roi lui présenta les notables assemblés à Cognac.

« *Le Roi n'est pas le maître*, dirent ces citoyens courageux, *de démembrer le royaume ;* et si, abusant de son pouvoir, il voulait livrer une seule de ses provinces, *le patriotisme français ne le souffrirait pas.* »

férences, les coalisés avaient publié un manifeste, sur lequel nous nous abstiendrons de toutes réflexions, pour nous épargner une répétition fastidieuse de ce que nous avons déjà dit (*). Nous nous contenterons de rappeler l'attention du lecteur sur deux phrases de cette pièce diplomatique. La première est celle-ci : *Rien n'empêchait plus qu'ils* (les coalisés) *n'exprimassent les conditions nécessaires à la reconstruction de l'édifice social.* La note de Francfort avait donc été un mensonge. La seconde est l'appel fait à la nation française, à la fin du manifeste, pour l'exciter à se soulever contre son gouvernement. On a évité dans les publications allemandes de cette pièce, de répéter cet appel d'assez mauvais exemple.

(*) *Pièces justificatives* XXXII.

CHAPITRE II.

Napoléon s'avance vers l'Aube.—Mouvemens du prince de Schwarzenberg.—Bataille d'Arcis-sur-Aube, le 20 mars.—Second combat, le 21.—L'armée française repasse l'Aube.

Nous avons vu (page 120) que l'empereur Napoléon, ayant rallié à Reims la division Janssens et donné trois jours de repos indispensable à son armée, s'était décidé à se porter sur les derrières de l'armée du prince de Schwarzenberg, afin de menacer ses communications. Le vice de l'extension excessive de cette armée, la mettait dans une situation pareille à celle où elle était le 17 février. Si, à la journée de Laon, la valeur n'avait pu triompher de l'excessive supériorité du nombre, au moins un but stratégique avait été rempli. L'armée russo-prussienne était jetée hors de sa ligne d'opérations, et l'armée française, occupant Soissons, Reims et Châlons, coupait la communication entre les deux armées ennemies.

Le prince de Schwarzenberg, pour remédier a ce défaut, s'était à la vérité étendu par sa droite; mais, en touchant encore l'Yonne par son extrême gauche, il avait allongé outre mesure le front de son armée. Il était donc probable que

par une marche rapide sur son flanc, on le rencontrerait dans quelque mouvement décousu.

Avant de se mettre en marche, l'empereur Napoléon songea à attirer à lui une partie des garnisons des places de la Moselle. La communication ayant été rétablie de Châlons avec l'Argonne, le général Duvignau, qui y commandait, fut chargé de faire passer l'ordre au général Durutte, de tirer environ douze mille hommes des places de la troisième division militaire, et de venir joindre l'armée à Châlons. Napoléon aurait bien désiré faire prendre les armes à la population des départemens de la Meurthe, de la Moselle et des Vosges; mais le meilleur moyen d'y parvenir eût été celui d'y envoyer un général connu et estimé. Personne n'y était plus propre que le prince de la Moskowa, et à sa voix se seraient bientôt réunis autant d'hommes qu'on aurait pu en armer. Il paraît que des motifs, que nous ne pouvons pas apprécier, empêchèrent l'empereur Napoléon d'agréer l'offre qu'en fit le maréchal.

Pour masquer son mouvement, et en même temps couvrir Paris au besoin, Napoléon se décida à laisser sur l'Aîne les corps des ducs de Trévise et de Raguse, montant à environ treize mille hommes d'infanterie et six mille chevaux. Lui-même ne conserva pour son expédition que les divisions Friant, Boyer et Janssens, et celles de cavalerie des généraux Excelmans, Colbert, Letort, Defrance et Berckeim, faisant dix mille hommes d'infanterie et moins de six mille chevaux. Il attendait, il est vrai, quatre mille cinq cents hommes d'infanterie et quinze cents chevaux de la garde, que le général Lefebvre-Desnouettes lui amenait de Paris. D'un autre côté, il

comptait être rejoint le 20, sur l'Aube, par le duc de Tarente avec les corps sous ses ordres, montant à environ vingt-deux mille hommes d'infanterie et plus de neuf mille chevaux. La réunion de ces forces aurait porté l'armée qui devait combattre le prince de Schwarsenberg à environ cinquante-cinq mille hommes, dont plus de dix-sept mille de cavalerie. Le tableau ci-dessous fera voir, qu'à cette époque, la totalité des troupes que l'empereur Napoléon avait à employer contre les deux armées de Blücher et de Schwarzenberg, ne s'élevait qu'à soixante-dix-sept mille hommes en tout (*). Le 17

(*) FORCE DE LA GRANDE ARMÉE FRANÇAISE, AU 17 MARS.

			INFANT.	CAVAL.
SUR L'AINE.				
Duc de Trévise		Div. Christiani.......	2,100	
		— Curial..........	2,800	
		— Charpentier.....	2,800	
	Gén. Belliard command. toute la cavalerie.	— Roussel.........		1,750
		Bri. Grouvelle.......		350
Le duc de Raguse		Div. Ricard.........	1,000	
		— Lagrange.......	2,100	
		— Duc de Padoue..	2,100	
	Gén. Bordesoulle	— Merlin.........		1,150
		— Bordesoulle.....		1,250
		Total.......	12,900	4,500
AVEC L'EMPEREUR A REIMS.				
		Div. Friant..........	3,700	
Le prince de la Moskowa......		— Janssens........	3,600	
		— Boyer de Rebeval	3,000	
		— Berckeim.......		1,500
		— Defrance........		800
Gén. Sébastiani.		— Excelmans......		3,600
		— Colbert.........		
		— Letort..........		
		Total......	10,300	5,900
Venant de Paris.		— Henrion........	4,500	
		— Lefebvre-Desnou.		1,000
Sous le duc de Tarente.		Cor. du duc de Reggio	17,300	5,600
		— Tarente.	5,600	4,400
		Total......	37,700	17,900
Sur l'Yonne.		Div. Allix et Souham.	4,500	500
		Total général.......	55,100	22,900

mars, l'empereur se mit en mouvement, avec toutes les troupes de la garde, et vint à Epernay. La division Janssens se rendit à Châlons; le prince de la Moskowa, qui y était encore, rappela la division Defrance qu'il avait poussée vers Vitry, et la dirigea sur Vatry.

Le prince de Schwarzenberg, ayant enfin appris que Napoléon se dirigeait de Reims par Châlons, probablement sur son extrême droite, pensa à renforcer cette aile. Il ordonna donc pour le 18, que le corps de Wrede se plaçât entre Rameru et Allibaudière, occupant devant son front Vatry et Fère-Champenoise, et ayant son avant-garde à Sommesous. Les gardes et réserves devaient se concentrer entre Dommartin et Lesmont. Le corps de Wittgenstein entre Charny et Arcis. Celui de Wurtemberg devait relever, à St.-Martin-de-Chenestron, l'avant-garde du général Pahlen. Ce dernier mouvement n'ayant pas eu lieu, le corps de Wittgenstein resta entre Mery et Châtres. Le prince de Schwarzenberg ayant appris ce retard, qui laissait une lacune dans son ordre de bataille, ordonna au général de Wrede de repasser l'Aube. Les divisions Hardegg et Spleny occupèrent Arcis, et le restant du corps s'étendit vers Coclois. Le 18, l'empereur Napoléon continua son mouvement. La cavalerie du général Sébastiani attaqua les cosaques de Kaïsaroff, en avant de Fère-Champenoise et les replia sur Herbisse. Le général Sébastiani vint prendre position à Gourganson et Semoine; la division Friant occupa Fère-Champenoise. Le

Prince de la Moskowa, avec les divisions Boyer, Janssens et Defrance s'avança jusqu'à Sommesous. A son approche, le général Frimont, qui occupait ce lieu, se replia sur Herbisse, d'où il repassa l'Aube, d'après l'ordre qu'il en reçut. Le général Tettenborn, qui s'était avancé à Cosle, se hâta de repasser la Marne. Les généraux Lambert et Dawidow se retirèrent à Vitry. Le même jour, le duc de Tarente poussa vers St.-Martin-de-Chenestron, une reconnaissance de cavalerie, qui, y ayant rencontré le général Pahlen, se replia sur son corps. Pendant que l'empereur Napoléon se dirigeait ainsi vers l'Aube, le prince de Schwarzenberg, toujours flottant dans l'irrésolution, s'imagina que ce mouvement n'était qu'une simple démonstration, qui cachait une manœuvre différente. Il se décida, dans cette hypothèse, à pousser de nouveau un corps au-delà de l'Aube, et étendre des reconnaissances vers la Ferté-Gaucher, Montmirail et Vertus, pour éclairer la Marne jusqu'à Meaux. Le corps de Rajewski reçut l'ordre de se rendre de Mery, par Rancy, sur les hauteurs d'Allibaudière, pour y prendre position. Le général Pahlen devait se rendre, par la droite de la Seine à Pleurs, et s'y établir, occupant Sézanne et Fère-Champenoise, et poussant les reconnaissances dont nous venons de parler. Le général Kaisaroff devait s'avancer jusqu'à Vertus. En cas d'attaque, le corps de Wrede devait se porter sur les hauteurs d'Allibaudière.

Ayant appris, vers le soir, que l'empereur Na-

poléon débouchait également par la route de Châlons, le prince de Schwarzenberg en revint au projet qu'il avait déjà eu, de se concentrer vers Brienne et d'y recevoir la bataille. Un nouvel ordre de mouvement fixa, pour le 19, que le corps de Wrede resterait la nuit derrière l'Aube, et s'échelonnerait vers Pougy; que les corps de Giulay, Rajewski et Wurtemberg se replieraient à Troyes, laissant les cosaques de Seslawin devant Nogent et Bray; que les gardes et réserves prendraient position derrière la Voire; pour le 20 que le corps de Wrede viendrait à Brienne, laissant une arrière-garde à Lesmont et Rosnay. Les corps de Giulay, Wurtemberg et Rajewski, à Vandœuvres. Cette disposition était motivée sur ce que l'approche de l'ennemi ne permettait pas de se concentrer à Arcis. D'après cette nouvelle disposition, le corps de Rajewski se mit en mouvement de Mery, pour se replier sur Troyes. Celui de Wurtemberg le suivit de près, faisant occuper Mery par son arrière-garde.

Cependant l'empereur Napoléon continua son mouvement le 19, se dirigeant avec la colonne de droite sur Plancy et le prince de la Moskowa sur Arcis. Le général Sébastiani, qui faisait l'avant-garde, rencontra le corps de Kaisaroff, à la hauteur de Champfleury; les cosaques furent chargés, culbutés et perdirent un bon nombre de prisonniers. Le pont de Plancy fut réparé, malgré une vive canonnade, et la division Friant étant arrivée, un

bataillon occupa Charny, et le général Sébastiani franchit le gué sous sa protection. Aussitôt qu'il eût débouché, il se dirigea à gauche, avec les divisions Excelmans et Colbert, et se mit à la poursuite des cosaques. Ces derniers se sauvèrent à Pouan, qu'ils brûlèrent, et le général Sébastiani, ne pouvant faire traverser de nuit le ruisseau marécageux de la Barbuise à son artillerie, s'arrêta à Bessy. L'empereur Napoléon se rendit à Mery, avec les divisions Letort et Berckeim et les escadrons de service. L'arrière-garde du corps de Wurtemberg, qui y était encore, repassa la Seine et brûla le pont. Napoléon, sans perdre de temps à une attaque de front, fit passer la division Letort à gué au-dessous de Mery. L'ennemi se hâta de se replier sans l'attendre. C'était l'extrême arrière-garde, en sorte que, malgré la diligence du général Letort, il ne put atteindre qu'un équipage de treize pontons, qui avait servi à Pont-sur-Seine. Le général Letort prit position aux Grez. L'empereur Napoléon, voyant que le prince de Schwarzenberg avait retiré toute son armée vers Troyes, se décida à l'attaquer en flanc pendant sa marche entre la Seine et l'Aube; il lui fallait pour cela occuper le passage d'Arcis, afin de se conserver la faculté de reprendre la ligne d'opération de Châlons ou de Vitry. Le soir il revint avec ses escadrons de service à Plancy. La division Friant bivouaqua sur les deux rives de l'Aube. Le prince de la Moskowa, qui avait été dirigé sur Plancy, aussitôt que

le pont avait été emporté, prit position, son infanterie en arrière de Plancy, la cavalerie à Viapre. Le duc de Tarente ayant eu avis de la retraite du général Pahlen, se porta avec toute sa cavalerie vers Villenoxe, jetant des partis du côté de Sézanne et de la Ferté-Gaucher. L'infanterie, les 7e et 2e corps en tête, s'étendit de Provins à Villenoxe. Les deux brigades de la division Pacthod, qui étaient a Montereau, vinrent occuper Bray, Nogent et Pont-sur-Seine. L'armée ennemie occupa le soir les positions suivantes: Le corps de Rajewski devant Troyes sur les hauteurs du Pont-Ste-Marie; les corps de Giulay et de Wurtemberg y arrivèrent pendant la nuit; le corps de Wrede à la hauteur de Nogent-sur-Aube; son arrière-garde quitta Arcis dans la nuit. Les gardes et réserve en avant de Brienne, à la hauteur de Perthes.

Ce jour-là même, le prince de Schwarzenberg, toujours persuadé que l'empereur Napoléon se dirigeait sur Brienne, changea encore sa disposition pour le 20; d'après ce nouvel ordre, le corps de Wrede, formant l'avant-garde, devait prendre position entre Braux et Aulnay, occupant sur son front Dommartin et Donnement, et s'éclairant vers Rameru, Dampierre et Corbeil. Le corps de Rajewski, se dirigeant par Assencières et celui de Wurtemberg par Piney, devaient passer l'Aube à Lesmont et prendre position derrière la Voire. Le corps de Giulay devait garder Troyes, et dans le cas où il s'y trouvât menacé, se replier sur Van-

dœuvres et Moustier-Amey. Mais vers le soir, le général Kaisaroff, ayant rendu compte du passage de l'armée française à Plancy, et le prince de Schwarzenberg ayant également appris que Mery était occupé, il changea encore une fois ses dispositions et se décida à prendre l'offensive. Arcis n'ayant pas été attaqué, il lui parut évident que l'empereue Napoléon avait le projet de se diriger, par Plancy et Mery, sur Troyes. Dans cette hypothèse, ayant toute son armée, pour ainsi dire, sous la main, il forma le projet de la réunir devant Plancy et de rejeter la tête de colonne de l'armée française au-delà de l'Aube, ou, si le passage était déja terminé, la forcer à passer la Seine à Mery.

L'ordre de mouvement, donné sur ces bases, porte en substance, que le prince royal de Wurtemberg réunira son corps, celui de Rajewski et celui de Giulay, qui passèrent sous ses ordre, en colonnes d'attaque, le 20 à neuf heures du matin, à la hauteur de Charmont. De là ces trois corps, couverts à leur gauche par toute leur cavalerie, devaient se diriger sur Plancy, la cavalerie s'étendant vers Mery. Le corps de Wrede devait, à la même heure, être aussi en colonnes d'attaque à la hauteur de Chaudrey; toute sa cavalerie devait s'étendre à gauche, pour joindre les autres colonnes. De là le général de Wrede devait, en longeant l'Aube, passer Arcis et forcer le défilé de la Barbuise. Toujours à la même heure, les gardes et réserves devaient avoir passé l'Aube à Lesmont

et être en position, l'infanterie sur les hauteurs d'Auzon et la cavalerie en avant de Mesgnillêtre. L'attaque était fixée à onze heures du matin, et le signal devait en être donné par une colonne de fumée et trois coups de canon à Mesgnillêtre.

Le 20 au matin, l'empereur Napoléon ordonna au général Sébastiani d'occuper Arcis, où se trouvait également le prince de la Moskowa, par la rive droite. A dix heures du matin, la cavalerie de la garde y entra, le pont fut réparé en hâte et le prince de la Moskowa déboucha, avec ses deux divisions d'infanterie. Les habitans ayant prévenu le prince et le général Sébastiani que l'armée coalisée approchait, ils en rendirent compte à l'empereur Napoléon et se préparèrent à défendre Arcis. La division Janssens fut placée à cheval de la route de Brienne, sa gauche appuyée à Grand-Torcy; la brigade du général Boyer en seconde ligne; les deux divisions de cavalerie du général Sebastiani, à cheval de la route de Troyes, en face du général Kaisarof; la division Colbert en première ligne et la division Excelmans en seconde. La division Defrance fut poussée vers Vinets, sur la route de Rameru, pour observer l'ennemi de ce côté. L'empereur Napoléon fit partir de Plancy, par la rive droite de l'Aube, la division Friant, et ordonna au général Letort de venir également à Arcis avec sa division. Par un mal entendu d'ordres, le général Letort ne revint qu'avec ses dragons, laissant à Mery les grenadiers et les chas-

seurs. Vers une heure, Napoléon arriva de sa personne à Arcis et envoya un de ses officiers d'ordonnance reconnaître la position de l'ennemi. Ce jeune homme ayant rapporté qu'il n'y avait en présence que les cosaques de Kaisarof, Napoléon se décida à rester en position, et attendre le restant de ses troupes, ainsi que celles du duc de Tarente, qu'il croyait voir arriver dans la journée.

Cependant l'armée coalisée s'avançait également de son côté. A huit heures du matin, le corps de Wrede était réuni à la hauteur de Chaudrey. Les réserves et les gardes arrivaient sur les hauteurs d'Auzon et de Mesgnillêtre; mais les trois corps du prince royal de Wurtemberg, fatigués des marches forcées des jours précédens, ne purent se mettre en mouvement que plus tard. Il était près de neuf heures quand ils débouchèrent de Troyes, en deux colonnes; le corps de Rajewski sur la route d'Arcis, et ceux de Giulay et de Wurtemberg sur celle de Plancy. Une division du corps de Giulay était restée à Troyes. A midi, ces colonnes étaient arrivées à la hauteur d'Aubeterre, où le prince royal de Wurtemberg leur donna quelque repos.

Dès que les gardes et réserves furent réunies, le prince de Schwarzenberg porta son aile droite en avant. Vers une heure, le corps de Wrede se déploya en colonnes d'attaque; le général Volkmann, avec les onze bataillons autrichiens, forma l'aile droite, en arrière de Petit-Torcy; les divisions Rechberg et Delamotte étaient au centre,

séparées par une brigade de cavalerie de huit escadrons; le général Frimont, avec vingt-six escadrons autrichiens et quatorze bavarois, forma l'aile gauche, s'étendant vers la route de Troyes. Le général Kaisarof s'avança de Voué et se plaça à gauche du général Frimont. Quatre escadrons de la garde russe furent envoyés à la droite de l'Aube vers Vinets, au-devant de la division Defrance. Le prince de Schwarzenberg, voyant que Napoléon avait déjà occupé Arcis, se décida à attaquer de suite, afin de se rendre maître de ce passage et déboucher plutôt par les défilés de la Barbuise, sur Plancy. Un peu après une heure, le prince de Schwarzenberg donna le signal du combat. Les gardes et les réserves s'avancèrent sur les hauteurs, en arrière du village de Mesgnil-la-Comtesse, la cavalerie en première ligne, l'infanterie formant la seconde.

L'action fut engagée par le général Kaisaroff, qui, voyant la cavalerie française aussi éloignée de l'infanterie et sans appui, profita de la supériorité de ses forces pour la charger. La division Colbert fut renversée, et ébranla celle du général Excelmans. Le général Frimont se porta alors en avant avec sa cavalerie et trois batteries. Les divisions Excelmans et Colbert fûrent enfoncée et ramenées sur Arcis, ayant perdu trois canons dans la charge. L'empereur Napoléon, l'épée à la main se jeta devant les fuyards et les arrêta. Dans ce moment arrivait la division Friant; elle passa

les ponts au pas accéléré, et prit position en avant d'Arcis. La cavalerie ennemie fut repliée, et la nôtre reprit sa position. Pendant ce temps, le général de Wrede fit attaquer Grand-Torcy par le général Volkmann, à la tête de quatre bataillons du régiment Archiduc Rodolphe. Un instant la division Janssens plia et perdit le village; mais ayant été appuyée par le général Boyer, l'ennemi fut chassé et le régiment autrichien vivement maltraité. Le général de Wrede fit alors soutenir le général Volkmann, d'abord par deux bataillons de la brigade du prince Charles de Bavière (division Rechberg), et ensuite par la brigade Habermann de la division Delamotte. Le village de Grand-Torcy fut attaqué plusieurs fois et toujours en vain; malgré les efforts réitérés de ces dix-huit bataillons, ceux de leurs généraux, et particulièrement du prince Charles qui s'y distingua par sa valeur, nos troupes restèrent inébranlablement en possession du village.

Pendant que l'aile droite des coalisés était ainsi arrêtée devant Grand-Torcy, le prince royal de Wurtemberg s'avançait vers Plancy. Vers quatre heures après-midi, le corps de Rajewski était arrivé à la hauteur de Voué; ceux de Wurtemberg et de Giulay étaient sur les hauteurs des Grandes Chapelles; la cavalerie, qui s'était dirigée par Chapelotte-Ste.-Geneviève et les Grandes Chapelles, approchait de Premierfait. Jusque-là, ces colonnes n'avaient rencontré aucune troupe fran-

çaise. Dans ce moment elles découvrirent une colonne de cavalerie à la hauteur de Réges. C'étaient les grenadiers et chasseurs de la garde, laissés, comme nous l'avons vu, par erreur à Mery, et qui en étaient partis à deux heures, avec l'équipage des ponts capturé, pour gagner Arcis. Le prince royal de Wurtemberg ordonna sur-le-champ l'attaque. Le général Pahlen, avec douze escadrons, fut porté à droite de la route pour couper la communication d'Arcis. La division des cuirassiers russes de Duca attaqua de front, et la cavalerie de Wurtemberg par la gauche. La cavalerie du corps de Giulay et la division de cuirassiers autrichiens de Nostitz, restèrent en réserve. Les escadrons de la garde se déployèrent devant l'ennemi, et soutinrent le combat avec la plus grande valeur. Mais ils auraient sans doute succombé sous la supériorité du nombre, si le général Berckeim ne les eût fait soutenir par la brigade Curely et de l'artillerie. Ce renfort facilita leur retraite, et ils se replièrent à Mery, sans autre perte que cent vingt hommes et trois pontons. A la nuit, les grenadiers et chasseurs de la garde repartirent de Mery, laissant l'équipage de ponts au général Berckeim, passèrent l'Aube à Plancy, et rejoignirent le général Letort à Arcis.

Le combat durait encore devant Arcis, vers six heures du soir, lorsque le prince de Schwarzenberg résolut de tenter un dernier effort, pour emporter Torcy. Il fit avancer le corps de grenadiers

russes, sous les ordres du général Czoglokow, la division de cuirassiers de Kretow, et la garde à cheval prussienne, en second ligne du corps de Wrede, et fit appuyer ces troupes par soixante-dix bouches à feu. Une division de grenadiers entra sur-le-champ en ligne, et une nouvelle attataque générale fut tentée sur Grand-Torcy. Les divisions Janssens et Boyer, soutenues par deux bataillons de gendarmes de la division Friant, unique renfort dont Napoléon pût disposer, soutinrent sans s'ébranler les efforts réitérés de l'ennemi. Le combat dura jusqu'à onze heures du soir, à la lueur des flammes qui consumaient Arcis, incendié par le feu de l'ennemi. Dans cette lutte glorieuse nous perdîmes le général Janssens blessé à mort, presqu'en même temps que le général bavarois Habermann. Enfin, l'ennemi rebuté renonça à ses attaques, et se retira du champ de bataille.

Sur le plateau, le général Sébastiani avait fourni et reçu plusieurs charges avec des succès variés, lorsqu'à la nuit tombante, il fut renforcé par la division de cavalerie du général Lefebvre-Desnouettes, qui vint se placer en réserve à la droite d'Arcis. La division d'infanterie du général Henrion, fatiguée d'une longue marche, avait été obligée de s'arrêter à Plancy. Vers neuf heures du soir, après avoir laissé reposer les chevaux arrivans, le général Sébastiani voulut profiter de leur appui pour tenter une attaque vigoureuse. Les cosaques

de Kaisaroff furent enfoncés et écharpés; l'aile gauche du général Frimont entamée, fut ramenée en désordre vers le centre, et toute l'aile gauche du corps de Wrede risquait d'être fortement compromise. La brigade de chevau-légers bavarois de Vieregg se soutenait encore, et, ayant été appuyée par les cuirassiers de Kretow et la garde à cheval prussienne, la charge de notre cavalerie fut arrêtée. Le général Sébastiani rentra dans sa position, et l'ennemi s'arrêta devant lui.

A la droite de l'Aube, la division Defrance avait poussé devant elle les quatre escadrons de garde russe, jusqu'au-delà de Rameru. Alors le prince de Schwarzenberg, toujours inquiet pour Brienne, se hâta d'envoyer à Rameru la division des gardes légères russe du général Ojarowski, et le général Defrance s'arrêta.

L'armée française bivouaqua sur le champ de bataille. Le duc de Tarente, d'après les ordres de l'empereur Napoléon, avait continué son mouvement vers Arcis. Le 20, le 7e corps et la cavalerie du général St.-Germain s'étaient avancés jusqu'à St.-Saturnin et Boulages; les corps de cavalerie du général Milhaud et du comte de Valmy, à Marsangy. Les 2e et 11e corps d'infanterie à Marsilly et Conflans. L'armée coalisée occupa les positions suivantes; le corps de Wrede à la hauteur de Chaudrey; les gardes et réserves restèrent dans leur position en arrière de Mesgnil-la-Comtesse, les cosaques de Kaisarof en avant de Voué;

le corps de Rajewski, couvert par sa cavalerie, a la hauteur de Nozai; ceux de Wurtemberg et de Giulay sur les hauteurs de Premierfait, à cheval de la route et couverts également par la cavalerie. Telle fut l'issue de la bataille d'Arcis, ou sept mille hommes (*) luttèrent avec succès contre tout le corps de Wrede, et une division de grenadiers (c'est-à-dire contre vingt-deux mille), pour la défense du village de Torcy; où deux mille cinq cent chevaux en arrêtèrent sept mille (**), et où l'ennemi fut obligé d'en ajouter encore deux mille cinq cents (***) pour se soutenir, lorsque la division Lefebvre-Desnouettes fut arrivée. Nous l'examinerons plus bas, sous le rapport stratégique.

Dans la nuit du 20 au 21, le prince de Schwarzenberg, convaincu que l'intention de l'empereur Napoléon, auquel les rapports ennemis prêtaient une armée de soixante-dix mille hommes, était de déboucher dans la plaine et de l'attaquer, se prépara à recevoir la bataille. Le terrain qu'il choisit pour déployer son armée, s'étendait depuis l'Aube auprès d'Ortillon, jusqu'au-delà de la Barbuise à la hauteur de Nozai. Le prince de Wur-

(*) Les divisions Janssens et Boyer et deux bataillons de gendarmerie.

(**) Les divisions Excelmans et Colbert.—Quarante escadrons du corps de Wrede et les cosaques de Kaisarof.

(***) Les cuirassiers de Kretow et la garde à cheval prussienne.

temberg reçut l'ordre d'appuyer à droite pour se joindre au corps de Wrede. A six heures du matin, le 21, l'armée coalisée occupait les positions suivantes : à l'extrême droite, le géneral Volkmann avec ses bataillons autrichiens du corps de Wrede, occupait le village d'Ortillon. A sa gauche était le restant de ce corps, dans le même ordre que la veille s'étendant jusqu'au chemin de Mesgnil-la-Comtesse. La division des grenadiers russes de Czoglokow était en réserve. Le corps de Wurtemberg à gauche de celui de Wrede, ayant devant son front le village de Mesgnil-la-Comtesse, occupé par trois bataillons et deux escadrons de la garde prussienne. Suivait le corps de Giulay. Le corps de Rajewski était derrière Nozai, qu'il occupait fortement. La cavalerie de ces trois corps était en échelons entre celui de Rajewski et celui de Giulay, celle du général Pahlen à gauche. Les cosaques de Kaisarof étaient à la gauche de la Barbuise, s'étendant jusque vers Pouans ; les gardes, la division de grenadiers de Paskiewicz et celles de cuirassiers de Duca et de Kretow, restèrent dans la position que les réserves occupaient le 20. A la droite de l'Aube, la division de garde légère du général Ojarowski resta vers Ramern. Le front de l'armée était couvert par les troupes légères, et soixante-douze pièces de la réserve passèrent en première ligne.

Napoléon ayant vu que le prince de Schwarzenberg n'avait engagé le 20 que la moindre

partie de ses forces, crut que le combat qui avait été livré, n'avait eu d'autre but que de masquer la retraite des coalisés. En effet, il était difficile de croire, le 20, que le général ennemi jetterait une portion considérable de son armée vers Plancy, avant de savoir si réellement l'armée française y était. Mais le combat qui eut lieu près de Réges, et le rapport de ses éclaireurs de droite avaient cependant dû le persuader de la réalité de ce mouvement. Dans la nuit, il rappela à lui les divisions Berckeim, Henrion et Defrance. Le 21, au jour, il leur fit passer l'Aube, et vers huit heures du matin, le duc de Reggio étant arrivé, avec les trois brigades du général Leval et la cavalerie du général St.-Germain, Napoléon rangea son armée en bataille. Le prince de la Moskowa à la gauche avec ses divisions et celle de la garde. Le général Leval au centre, le général Sébastiani à la droite, avec la cavalerie de la garde et celle de la ligne. Une reconnaissance, poussée en avant de Grand-Torcy, n'ayant rencontré vers St.-Nabor que quelques piquets de cavalerie, l'empereur Napoléon se confirma dans l'opinion que l'ennemi se retirait.

Vers dix heures du matin, il ordonna au général Sébastiani de se porter en avant; le prince de la Moskowa devait suivre et appuyer son mouvement. Arrivés sur le plateau en avant d'Arcis, le prince et le général Sébastiani virent l'armée ennemie en bataille, attendant de pied ferme le

signal du combat. Près de cent huit mille hommes en attendaient vingt-huit mille (*). Malgré cette grande supériorité le combat s'engagea d'abord. Le général Sébastiani ayant fait occuper Moulin-Neuf, d'où l'on chassa les cosaques, fit attaquer le premier échelon de la cavalerie ennemie. Le général Pahlen fut vivement poussé, sa cava-

(*) ARMEE FRANÇAISE LE 20 MARS.

			INFANT.	CAVAL.
Pr. de la Moskowa.	Garde.	Div. Friant et Henrion.......	8,000	
		— Janssens et Boyer......	5,500	
Gén. Sébastiani....		—Excelmans, Colbert, Letort, Defrance..... Berkeim et Lefebvre Desnoettes...........		7,300
Duc de Reggio....	Gén. St-Germain.	Maurin et St.-Germain....		2,500
	7e corps.	Leval.........	6,500	
		Total......	20,000	9,800
ARMÉE COALISÉE.				
Gén. Giulay.......	Div. Crenneville, Fresnelle et Nostitz.......		10,800	3,200
Pr. Wurtemberg...	— Pr. Adam, Franquemont et Duca.......		10,200	3,600
Gén. deWrede.....	— Hardegg, Spleny, Rechberg, Delamotte et Czoglokow.		22,100	4,800
— Rajewski......	— Pr. Eugène, Gorczakow et Pahlen.......		16,500	3,500
Réserve..........	Grenadiers autrichiens, (3 brig.)		5,000	
	— Paskiewicz et cuirassiers Kretow.		3,000	1,600
	Garde russe à pied et à cheval, et garde prussienne.......		15,800	4,800
Corps de cosaques.	Gén. Kaisarof et Seslawin.....			3,000
		Total... ...	83,400	24,500

lerie ploya, et aurait été mise dans une déroute complète, si le second échelon ne fut arrivé à son secours. Pendant que le combat se soutenait, le prince de la Moskowa fit prévenir l'empereur Napoléon, que l'ennemi était en présence, en nombre quadruple de nos forces. Napoléon vint lui-même sur la hauteur, et il lui fut facile de s'apercevoir que le prince de Schwarzenberg pouvait l'occuper de front, tandis que le corps de Wrede l'attaquerait en flanc par Torcy, qui était dégarni. Ce n'était pas à beaucoup près l'intention du général ennemi, mais il était permis et même raisonnable de le supposer. Les 2e et 11e corps d'infanterie, les 5e et 6e corps de cavalerie, c'est-à-dire plus de seize mille hommes, ne pouvaient arriver que le soir. Napoléon ne crut pas devoir hasarder près de trente mille hommes, l'élite pour ainsi dire de son armée, contre des chances aussi désavantageuses. Il ordonna la retraite. Le prince de la Moskowa fit de suite commencer le reploiement des deux divisions de la garde. Celle des généraux Janssens et Boyer suivirent, et celle du général Leval devait soutenir encore quelque temps la cavalerie, qui resta sur le plateau pour couvrir la retraite. Un pont fut jeté en hâte entre Ormes et Villette, pour aider à l'écoulement des dernières troupes.

Le prince de Schwarzenberg restait, de son côté, dans l'incertitude et dans l'indécision. Ayant admis que l'empereur Napoléon devait le croire en

retraite, et se fiant au double avantage du nombre et de la position, il attendait l'attaque de l'armée française. Les têtes de colonne qu'il avait vu paraître sur le plateau en avant d'Arcis, lui parurent un sûr garant que Napoléon allait donner de la tête dans le milieu du demi-cercle qu'il avait tracé; il ordonna aux chefs de corps de se tenir prêts, au signal qu'il donnerait, à attaquer concentriquement les colonnes françaises. Cependant le rude choc qu'éprouva sa gauche ne laissa pas que de l'inquiéter. Cette gauche, à son avis, était en l'air; son idée fixe sur Brienne ne l'abandonnait pas. Oubliant qu'il avait plus de cent mille hommes, et qu'il en fallait au moins autant pour un mouvement semblable, il craignit d'être débordé par Troyes d'un côté, et par la droite de l'Aube de l'autre. Dans cette anxiété, et plutôt prêt à la retraite qu'au combat, il attendit pendant quatre pénibles heures le développement des manœuvres de l'empereur Napoléon. Enfin, vers deux heures, ayant vu clairement la retraite de l'armée française, et la tête de colonne de la garde gravir les hauteurs derrière Arcis, sur la route de Vitry, il se décida à mettre son armée en mouvement. Craignant toujours une manœuvre sur Brienne, il résolut de porter son aile droite au-delà de l'Aube. Le corps de Wrede reçut l'ordre de passer sur-le-champ cette rivière, et d'aller prendre position entre Dommartin et Donnement. La division de grenadiers de Czoglokow devait rester

à Chaudrey; celle de Paskiewicz sur les hauteurs derrière Mesgnil-la-Comtesse; les cuirassiers de Kretow entre deux. Le restant des gardes et réserves devait aller prendre position sur la Voire, en seconde ligne du corps de Wrede. Le prince royal de Wurtemberg, avec son corps et ceux de Giulay et Rajewski, reçut l'ordre d'attaquer les troupes qui couvraient encore Arcis, et de se rendre maître de cette ville.

Le général Sébastiani soutenait toujours le combat sur le plateau, et les divisions du prince de la Moskowa avaient déjà passé l'Aube, lorsque les colonnes ennemies s'ébranlèrent vers Arcis. Napoléon ordonna au duc de Reggio de défendre les approches de la ville avec la division Leval, afin de retenir l'ennemi autant que possible. La brigade Montfort fut chargée de la partie orientale des faubourgs; la brigade Maulmont de la partie occidentale; la brigade Chassé resta en réserve. Des sapeurs furent placés au pont de Villette, pour être prêts à le rompre; les avenues d'Arcis furent barricadées. La division Rothembourg, qui arrivait dans le moment, prit position à la droite de l'Aube pour soutenir le général Leval. Le prince royal de Wurtemberg avait cependant fait avancer ses trois corps d'infanterie, en colonnes d'attaque, précédées par l'artillerie de réserve des gardes russes et prussiennes. La cavalerie, celle du général Pahlen en tête, se porta contre celle du général Sébastiani, excepté

la division de cuirassiers de Kretow, qui passa à droite vers Torcy. Le général Sébastiani se mit alors en retraite en échiquier, et sa cavalerie commença à passer le pont de Villette en bon ordre. Il n'y eut que la brigade formant le dernier échelon, qui pût être entamée par la cavalerie russe et qui perdit quelques prisonniers. Devant Arcis, s'engagea une violente canonnade, et les coups convergens des batteries formidables de l'ennemi firent beaucoup souffrir la division Leval. Le duc de Reggio, voyant ce dégat et désespérant de se soutenir contre près de quarante mille hommes, ordonna la retraite. La brigade Montfort passa la première et se retira en bon ordre, n'ayant pas été bien vivement suivie. La brigade Maulmont serrée de près par le corps de Rajewski, fut acculée vers le pont, et les tirailleurs russes parvinrent à s'établir dans le faubourg de Mery. Une charge du 10ᵉ léger les en rechassa. Mais la brigade Maulmont s'étant mise en retraite, les colonnes ennemies arrivèrent de toutes parts. Il y eut un moment de désordre au pont. Le général Leval fut blessé et le général Maulmont démonté. Le général Chassé pensa être pris, mais ayant réuni une centaine d'hommes des 16ᵉ léger et 28ᵉ de ligne, il nettoya les avenues du pont et le passage s'acheva en ordre. Le duc de Reggio prit position au-dessus des Vasseurs, à l'embranchement des routes; la brigade Maulmont resta à la tête du pont, pour protéger sa destruction.

Vers neuf heures du soir, le duc de Tarente, ayant pressé sa marche, au bruit du canon, arriva à portée d'Arcis. Le 11e corps et la cavalerie du comte de Valmy s'établirent à Ormes, avec les divisions Excelmans, Colbert et Berckeim, sous les ordres du général Sébastiani; le 2e corps à Viapre. Le même soir l'empereur Napoléon, avec les divisions du prince de la Moskowa, les divisions de cavalerie de Letort, Lefebvre-Desnouettes, Defrance et Jacquinot, et celles du général Milhaut, vint à Sommepuis; la cavalerie du général St-Germain resta à Mailly. Le prince royal de Wurtemberg resta avec les trois corps qu'il commandait, à la gauche de l'Aube, dedans et autour d'Arcis. Le corps de Wrede vint prendre position entre Donnement et Dommartin, couvert vers Braban par la cavalerie du général Frimont. Les gardes et réserves vinrent par Lesmont à Chalette. La division légère du général Ojarowski occupait Rameru, ayant ses postes avancés à Luistre et à Vinets. Le général Tettenborn, qui s'était retiré de Cosle à Pogni, le 18, à l'approche du prince de la Moskova, fit le 20, une pointe sur Châlons. Ayant ainsi prévenu le général Duvignau, qui de Clermont avait eu l'ordre de s'y porter; il se rendit maître de la place et rouvrit la communication avec l'armée de Blücher, dont la tête touchait Reims. Le 21, le général Tettenborn détacha deux régimens de cosaques avec deux canons, pour occuper Epernay, que tenait le gé-

néral Vincent, avec cinq cents hommes et un escadron. Une première attaque fut facilement repoussée; mais dans l'après-midi, la tête de l'avant-garde du corps de Winzingerode ayant débouché par la route de Reims, la ville fut attaquée de nouveau par deux côtés. Le général Vincent, hors d'état de tenir, se jeta dans la forêt de Vaucienne et gagna Dormans. La ville d'Épernay fut saccagée de la manière la plus honteuse, pour les généraux qui en donnèrent l'ordre.

Les deux journées des 20 et 21 mars nous coûtèrent deux mille cinq cents hommes, dont huit cents prisonniers et trois canons (1). Celle de l'ennemi ne peut pas être portée à moins de quatre mille hommes, puisque le corps de Wrede seul, d'après les états de l'ennemi, perdit deux mille trois cents hommes dans la journée du 20.

(*) C'est ce que confirment les écrivains allemands. On a voulu la porter à plus de quatre mille hommes. Nous n'avons pas eu plus de sept mille hommes d'infanterie engagée le 20, et quatre mille le 21. Deux mille cinq cents hommes en font le tiers; on ne perd pas davantage sans être désorganisé.

CHAPITRE III.

Réflexions sur la bataille d'Arcis. — Napoléon se dirige vers la haute Marne. — Schwarzenberg se rapproche de Vitry. — Les coalisés décident de suivre Napoléon, qui s'avance vers Chaumont.

La bataille d'Arcis a été fertile en conséquences désastreuses, non pas qu'elle en ait été la cause première, mais parce qu'elle fut l'occasion du développement des mouvemens qui se préparaient à Paris. Les coalisés l'ont exaltée au pair de celles de Brienne et de Laon et même au-delà. En cela ils n'ont pas seulement servi leur amour-propre; mais ils se sont appuyés sur les résultats qu'ils ont obtenu dix jours plus tard. La bataille d'Arcis a-t-elle dû, a-t-elle pu amener seule, ces résultats? A-t-elle été une faute stratégique majeure? C'est ce que nous allons tâcher d'examiner en peu de mots. Selon notre coutume, nous développerons des faits, et nous les présenterons au lecteur; il établira son jugement. La bataille d'Arcis et le

combat du 21, sont deux opérations distinctes, qui n'appartiennent pas au même plan et dont l'une a pu être indépendante de l'autre; il convient donc de les examiner séparément. C'est à quoi nous conduira naturellement l'examen des projets que pouvait former l'empereur Napoléon, le 17 mars, du développement qu'il y a donné, et des causes qui ont pu diriger ou gêner ce développement. Qu'on ne croie cependant pas que nous allons chercher ici une victoire de l'armée française; pas plus qu'on ne nous verra partager la prévention d'amour-propre qui a voulu nous donner la victoire à Orthez et à Toulouse.

Napoléon ayant échoué, par les causes dont nous avons rendu compte, dans son projet de mettre hors de combat l'armée de Blücher, se tourna vers Reims, pour se débarrasser d'un corps qui venait se placer sur son flanc. Blücher, par une inactivité dont il est difficile d'assigner une cause raisonnable, ne fit aucun mouvement pour s'y opposer ou pour remédier à l'échec de Reims. Il se présentait donc à l'empereur Napoléon, la possibilité de lui dérober quelques marches, et de gagner le temps de faire un mouvement stratégique, qui pût le dégager et éloigner encore une fois le théâtre de la guerre. L'armée de Blücher était devant Soissons et semblait menacer la capitale, dont elle pouvait approcher par la rive droite de l'Oise. L'armée de Schwarzenberg était devant Nogent, et allait également me-

nacer Paris par la droite de la Seine. Dans cette position, il n'y avait que deux partis à prendre : ou aller joindre le duc de Tarente et se présenter de front à l'armée austro-russe; ou se porter sur le flanc de cette dernière, afin de la forcer à un mouvement rétrograde, pour se concentrer et couvrir ses communications. Le premier parti ne valait rien. L'armée qu'il pouvait rassembler à Provins, et dont la force ne passait pas cinquante mille hommes, dont plus d'un tiers de cavalerie, n'était pas assez forte pour forcer le passage de la Seine, en présence du prince de Schwarzenberg. Ce dernier pouvait donc l'arrêter assez longtemps pour que Blücher, refoulant devant lui les deux faibles corps qui lui étaient opposés, pût s'approcher de Paris. Que faire alors ? Il fallait que Napoléon se rapprochât lui-même de la capitale, y réunit toutes ses forces et y attirât à sa suite plus de deux cent mille ennemis. Un tel résultat, qu'il était toujours le maître d'amener, ne valait pas la peine de le faire précéder par de grandes combinaisons stratégiques. Encore avons-nous supposé qu'il aurait trouvé le duc de Tarente à Provins. Si l'on réfléchit que, soit en passant par les chemins défoncés d'Épernay à Sézanne, et Villenoxe, soit par Château-Thierry, il ne pouvait pas arriver à Provins avant le 22 ou le 23, cette supposition est inadmissible. On ne saurait trop admirer la bonhomie avec laquelle on nous raconte, que *tous les militaires éclairés* auraient

désiré que Napoléon se fût dirigé de Reims sur Provins, et de là par Sens, sur Auxerre. Eh! croit-on que Blücher aurait eu la complaisance de rester à Laon, pendant tout le temps qu'aurait duré cette marche? Et quand même, par impossible, cela serait arrivé, n'aurait-il pas bien vite marché sur Paris, dès qu'il aurait su Napoléon à Auxerre? *La ligne intérieure d'opérations* est une expression technique, qui demande, comme toutes les autres, d'être employée à propos. Dans le sens où l'on a voulu s'en servir, elle suppose que le centre d'opérations était Paris; et il ne nous reste aucun doute sur cet objet, lorsqu'on pose en fait que la perte de la capitale amenait la chûte du gouvernement. Or, dans ce cas, la ligne intérieure d'opérations, relativement à la position des armées ennemies, ne pouvait pas sortir du triangle formé par Provins ou Montereau, Soissons et Paris. Le mouvement sur Auxerre était tout-à-fait excentrique, et la conséquence en aurait été de couper Napoléon de sa capitale, dès l'instant où le prince de Schwarzenberg se serait établi entre Sens et Troyes. Ce qu'on a dit de la facilité avec laquelle se serait faite la jonction du duc de Trévise et du duc de Raguse n'est pas plus conséquent. Sans doute qu'ils auraient pu facilement venir à Auxerre, mais alors que serait devenu Paris?

Le second parti que pouvait choisir Napoléon, celui de se présenter sur le flanc de l'armée aus-

tro-russe, était dans les circonstances du moment, le plus conforme aux principes de l'art de la guerre et par conséquent le meilleur. Le prince de Schwarzenberg étant attaqué en flanc, il devait arriver de deux choses l'une, ou que la rapidité du mouvement permettait de l'atteindre, pendant que ses différens corps étaient encore séparés, ou qu'il aurait le temps de les réunir. Dans le premier cas, l'armée austro-russe non-seulement souffrait un échec au premier choc, mais elle risquait d'être battue en détail. Dans le second, il était évident que le général ennemi choisirait le point de réunion de son armée, de manière à se retrouver de front avec l'armée française. La nécessité de ne pas se séparer de ses parcs de réserve et de ses grands dépôts; la crainte de se voir coupé de sa base d'opérations par une insurrection, que protégerait la présence d'une armée nationale; tous les motifs, en un mot, se réunissaient pour imposer au prince de Schwarzenberg la nécessité d'empêcher que l'empereur Napoléon ne s'interposât entre lui et Langres. Non-seulement l'armée austro-russe ne pouvait pas se réunir devant Nogent, mais elle ne le pouvait, peut-être pas même à Troyes. Si Schwarzenberg était obligé de rétrograder jusqu'à Bar-sur-Aube, il n'était pas à craindre que Blücher marchât seul sur Paris; il était bien plus probable qu'il reviendrait lui-même à Châlons, sur sa propre ligne d'opérations. Et quand même il aurait marché sur Paris, les deux corps

des ducs de Raguse et de Trévise, avec les réserves qui y étaient, suffisaient pour le défendre d'une occupation forcée. Alors même la prise de la capitale n'aurait eu aucune conséquence politique, parce qu'une révolution de gouvernement ne pouvait avoir lieu que sous les yeux des souverains coalisés.

Telles étaient les considérations qui pouvaient décider l'empereur Napoléon à marcher vers l'Aube. N'ayant qu'environ seize mille hommes avec lui, il ne pouvait pas passer cette rivière plus haut que Plancy ou Arcis, afin que le duc de Tarente pût le rejoindre en deux marches. Persuadé que son mouvement avait été trop rapide pour que le prince de Schwarzenberg pût en avoir été averti, autrement que par le corps qui avait été chassé de Fère-champenoise, le 18 au soir, il crut le trouver en mouvement de concentration derrière Troyes. C'est dans ce but qu'il marcha sur Plancy et se porta rapidement à Mery, où il pensa dans le fait atteindre le corps de Wurtemberg. Assuré que toute l'armée ennemie avait dépassé Mery et que la tête devait avoir passé Troyes, il se décida à marcher sur Arcis. De là il pouvait à son gré, se rabattre sur Troyes ou se diriger vers Bar-sur-Aube. Le duc de Tarente, prévenu de son arrivée, devait pouvoir le joindre dans la journée du 20, avec cinquante mille hommes, il était plus maître de ses mouvemens et ne devait plus craindre de se compromettre.

Ce calcul fut doublement trompé. D'abord, le prince de Schwarzenberg crut que l'intention de Napoléon était de passer la Seine à Mery, et il fut confirmé dans cette idée, par l'apparition d'une tête de colonne de cavalerie sur ce point. Les rapports de ses avant-postes lui annonçaient, qu'il n'y avait que de la cavalerie à la gauche de l'Aube. Ayant donc presque toute son armée sur la ligne de Troyes à Arcis, il forma le projet de marcher sur Plancy, pour s'opposer au passage de l'armée française. Le même matin Napoléon occupa Arcis, et ce mouvement amena la bataille du 20; vivement attaqué par le corps de Wrede, Napoléon se trouva dans la nécessité de défendre le passage d'Arcis. Non-seulement il ne devait pas songer à se laisser acculer dans la ville, ce qui aurait pu compromettre son faible corps, mais il lui importait de se soutenir au-delà de l'Aube, jusqu'au soir, afin de conserver le passage aux troupes du duc de Tarente, qu'il attendait au plus tard dans la nuit. Il s'y décida d'autant plus aisément, que pendant toute la journée il ne vit de troupes ennemies que par sa gauche. On ne peut pas non plus accuser l'empereur Napoléon d'avoir attendu inutilement le duc de Tarente. Il est bien loin d'être démontré que ce dernier n'ait pas pu arriver à Arcis, au moins le 20 au soir. Le 17, lorsqu'il vit que l'ennemi au lieu de renouveler le combat de la veille, s'était retiré dans ses anciennes positions et restait inactif, il pouvait aisément

préjuger un mouvement, qu'il devait lui importer de connaître exactement. C'est dans ce cas là que pour bien faire la guerre défensive, il est nécessaire de prendre instantanément l'offensive. Il fit pousser le 18, sur St.-Martin de Chenestron, une reconnaissance, qui rentra après avoir vu la cavalerie du général Pahlen. Si cette reconnaissance, faite par les trois corps de cavalerie et soutenue par un corps d'infanterie, eût été poussée à fond, on aurait enfoncé le rideau qui couvrait la retraite de l'ennemi. Rien n'empêchait alors le duc de Tarente d'occuper, le même soir, les hauteurs de Villenoxe et de Mont-le-Potiers. Il en serait résulté qu'il aurait facilement pu arriver à Arcis le 20 au soir.

Le passage d'Arcis conservé, l'empereur Napoléon avait atteint le premier but de son mouvement; celui de s'emparer du passage de l'Aube et de se mettre en mesure d'agir sur le flanc de l'ennemi. Mais l'exécution de la seconde partie du plan qu'il avait formé avait dépendu de circonstances qui ne pouvaient plus se réaliser. D'un côté la totalité des troupes du duc de Tarente ne put être arrivée à Arcis que le 21, très-tard; autant vaut dire le 22. D'un autre côté l'armée du prince de Schwarzenberg était ralliée et il ne fallait plus songer à la battre en détail. L'attaque vigoureuse et opiniâtre de Torcy et la marche d'un gros corps de troupes dans la direction de Plancy, que Napoléon dût connaître dans la nuit,

en étaient des indices certains. Il n'était pas possible de prendre ce mouvement combiné pour une démonstration tendante à couvrir une retraite. Il ne fallait donc plus penser à un mouvement offensif avec une aussi grande disproportion de forces, surtout ayant un défilé à dos. Ici comme à Leipzig, il fallait profiter de l'inaction de l'ennemi pour mettre sa petite armée en sûreté. Il lui restait encore un moyen de dégager Troyes et de forcer le prince de Schwarzenberg à repasser l'Aube. Ayant rallié, le 21 au soir, les troupes du duc de Tarente, il pouvait laisser un corps devant Arcis, pour défendre le passage et se porter avec le reste, le 22 au matin, à Rameru. Ce mouvement aurait empêché d'aborder le prince de Schwarzenberg, de prendre position derrière le ruisseau de Puy, ainsi qu'il en avait le projet, afin de s'appuyer à Vitry. En second lieu, en menaçant la position de Brienne et les défilés de Bar-sur-Aube, dont le prince de Schwarzenberg était si jaloux, il obligeait ce dernier à aller se placer derrière la Voire et par conséquent à retirer ses troupes de la gauche de l'Aube. Alors l'empereur Napoléon pouvait, à son choix, repasser l'Aube à Rameru, rentrer dans la ligne intérieure d'opérations et replacer les choses où elles en étaient le 26 février, ou bien prolonger son mouvement par la gauche vers les communications de l'ennemi.

Nous ne ferons aucunes observations sur la con-

duite du prince de Schwarzenberg; elle porte le même caractère d'indécision qu'elle avait dès le commencement de la campagne. La bataille d'Arcis a été gagnée tactiquement par les deux divisions du prince de la Moskowa, puisque le corps de Wrede échoua dans tous ses efforts pour s'emparer de Torcy. Mais le prince de Schwarzenberg a remporté une victoire stratégique incontestable, dans les journées des 20 et 21, en empêchant l'armée française de déboucher à la gauche de l'Aube et en forçant Napoléon à changer son plan d'opérations. Il est cependant une chose à remarquer; c'est que l'indécision du prince de Schwarzenberg et son anxiété à l'égard de son aile gauche montèrent à un tel point le 21, que, si les deux corps d'infanterie et les deux de cavalerie du duc de Tarente étaient arrivés le matin et que le front de l'armée française se fût prolongé, il est indubitable que l'armée ennemie repassait l'Aube à Lesmont et à Dieuville.

Quittant les bords de l'Aube, Napoléon en revint au projet qu'il avait déjà conçu quelque temps auparavant, de manœuvrer sur les communications de l'ennemi. Pour cela il résolut d'abord de regagner la Marne, afin de se dégager tout-à-fait de l'armée austro-russe. Son intention était de prendre la route de St-Dizier et de Joinville; de pousser un corps de cavalerie sur Chaumont et Langres, afin de couper tout de suite ses communications, et de manœuvrer lui-même en remontant la

Marne, tant afin de couvrir la réunion des garnison des 3e et 4e divisions militaires et protéger la levée en masse, que pour être à portée de profiter des mouvemens que l'ennemi ferait pour se rapprocher de sa base. Les ducs de Trévise et de Raguse reçurent l'ordre de rejoindre l'armée par Vitry. Le résultat de ce mouvement de l'Empereur devait être de se rendre maître des deux lignes d'opérations des armées ennemies; de les séparer de leurs bases, et de les priver de toutes leurs grandes réserves de munitions, dont elles avaient un besoin indispensable pour continuer la guerre. Il devait lui paraître indubitable, que les armées coalisées le suivraient, soit pour se remettre en possession de leurs lignes d'opérations, soit pour s'en ouvrir une nouvelle. On verra, dans la suite de cette histoire, que Napoléon ne s'était pas trompé en comptant sur ce résultat. On lui a reproché l'imprévoyance avec laquelle il avait découvert Paris, sans songer à rendre l'action du gouvernement indépendante de l'occupation de la capitale. Ce reproche, visiblement fondé sur la marche qu'ont prise les événemens, est-il juste? Nous avons nous-même dit que Napoléon n'évitait et ne devait rien tant éviter que de revenir sous les murs de Paris, avec son armée et d'y entraîner les ennemis à la suite. La raison en est simple, c'est qu'alors il abandonnait tous les départemens qui couvrent la capitale, et réunissait sur un seul point toutes les

espérances du salut de la France. Mais toutes les chances que devait amener le mouvement qu'il entreprenait le 22 mars, étaient absolument différentes. S'il entraînait les armées ennemies à sa suite, et cela aurait été, sans le dernier coup qui lui fut porté, il est évident qu'il éloignait le danger de la capitale. Si au contraire les coalisés, le voyant déjà maître de leurs communications, tentaient un mouvement, plutôt de désespoir que d'audace, en marchant eux-même sur Paris, qu'arrivait-il? D'abord il n'était pas de condition essentielle que les agens du gouvernement et même les corps constitués, appartenans à l'empire, suivissent le sort de la capitale. Napoléon devait donc supposer, dans ce cas, que les grands corps constitués s'éloigneraient à l'approche du danger. Si les grands corps constitués s'éloignaient de Paris, la défense de cette ville était aussi facile, que l'occupation en était désastreuse pour l'ennemi. Cependant il pouvait se faire que Paris succombât après un combat malheureux. Sait-on bien ce que c'est que l'occupation d'une ville de sept cent mille âmes, par une armée privée presque de munitions (c'est le cas où se trouvaient les coalisés le 31 mars), séparée de toutes ses communications et entourée d'une population plus ou moins ennemie! Napoléon serait revenu sur ses pas et, en revenant, achevait de détruire les derniers magasins de l'ennemi. Que seraient devenues ces armées, peu de jours après triomphantes, mais que pouvaient à

peine rassurer la révolution politique faite sous leurs yeux?

Le 22, l'empereur Napoléon continua son mouvement et passa la Marne au gué de Frignicourt. Le prince de la Moskowa, avec la division Janssens, dont le général Lefol avait pris le commandement, et les divisions de cavalerie des généraux Briche et Lhéritier, fut chargé de faire une tentative sur Vitry. Cette place était défendue par cinq bataillons et trois escadrons russes, deux bataillons et demi et deux escadrons prussiens, faisant environ cinq mille cinq cents hommes, avec quarante bouches à feu, sous les ordres du colonel Schwichow. Après quelques instans de canonnade, la place fut sommée et le commandant, intimidé, demanda d'abord d'envoyer un officier au quartier-général des coalisés. Cette demande ayant été refusée, la négociation se rompit. L'empereur Napoléon n'ayant pas l'intention de tenter sérieusement une attaque de vive force, les troupes furent prendre position à Vitry-le-Brûlé; les divisions Friant, Henrion et Letort, occupèrent Farémont; le duc de Tarente, avec les 2[e] et 11[e] corps, la division Treilhard et la cavalerie du général Sébastiani vint prendre position sur les hauteurs de Dosnon; le duc de Reggio, avec les divisions Leval et Rothembourg, resta devant Arcis, et fit garnir la rive droite de l'Aube de batteries, depuis Ormes jusqu'en face de Torcy.

Dès l'instant où le prince de Schwarzenberg

fut assuré que les colonnes françaises, en repassant l'Aube, avaient pris la direction de Vitry, c'est-à-dire le 21 au soir, il s'était décidé à déployer son armée derrière le ruisseau de Puy. Le prince royal de Wurtemberg reçut l'ordre, aussitôt qu'il aurait forcé le passage, d'aller prendre position entre Dampierre et Corbeil, avec son corps et celui de Rajewski. Le corps de Wrede devait se placer en seconde ligne derrière le Meldenson à Donnement; les gardes et réserves en troisième ligne derrière la Voire; le corps de Giulay devait occuper Arcis. Le lendemain matin, il changea de disposition et se décida à approcher son armée de Vitry. Son intention était, si le prince de Wurtemberg pouvait déboucher par Arcis, de lui faire prendre position sur les hauteurs de Dosnon; dans le cas contraire il devait appuyer à droite. En conséquence de ce dernier ordre, le prince royal de Wurtemberg fit jeter un pont, le 22 au point du jour, à Rameru, et commença à y diriger ses troupes. Le corps de Giulay essaya de déboucher d'Arcis, en faisant reconstruire le pont, mais il fut contenu par la brigade Maulmont jusqu'à la nuit. Dès que l'avant-garde du corps de Rajewski eût passé l'Aube, le prince royal de Wurtemberg fit occuper Luistre, par les cinq régimens de cosaques du général Ilowaisky. Ce dernier en fut peu après chassé par la cavalerie du général Sébastiani. Mais le général Pahlen s'étant avancé lui-même, avec le restant de l'avant-

garde, notre cavalerie se replia. Le général Pahlen resta cependant à Luistre, pour observer le duc de Tarente. Le soir, les corps de Wrede et de Wurtemberg étaient sur les hauteurs de Corbeil, couverts par la cavalerie du général Frimont; celui de Rajewski à Dampierre; les gardes et réserves entre Dommartin et Donnement; le corps de Giulay à Arcis; la division de garde-légère du général Ojarowski à Metiercelin, près de Sommepuis; le général Kaisarow entre Mery et Planey, ayant le général Seslawin, devant lui à Sézanne. La division Lichtenstein, qui avait quitté Joigny, couvrait Dijon. Le général Tettenborn, qui occupait toujours Châlons, ayant été instruit du mouvement de l'armée française, poussa des partis vers Cosle et Sommesous. Un de ces partis prit un courrier, porteur de dépêches pour l'impératrice.

Le 23, l'empereur Napoléon vint à St.-Dizier, avec les divisions Friant et Henrion, et celles de cavalerie des généraux St-Germain, Desnouettes, Defrance et Piré. Cette dernière division, qui formait la tête de la colonne, s'empara, à St-Dizier, d'un équipage de ponts, et fit environ neuf cents prisonniers; le soir elle vint à Doulevent. Le prince de la Moskowa resta devant Vitry, avec les divisions Lefol et Boyer et les deux de dragons du général Milhaud. Le duc de Tarente se mit en mouvement au point du jour, le 2e corps en tête et le 7e faisant l'arrière-garde. Le parc d'artillerie qui était resté à St.-Saturnin, reçut l'ordre de re-

monter à Pleurs, pour se rendre à Sommepuis par Semoine. La division Amey, qui l'avait déjà escorté, devait le couvrir encore dans sa marche; mais par un mal-entendu d'ordres, ce général se rendit à Sézanne, et le parc marcha seul. Arrivé près de Sommepuis, ce parc fut tout-à-coup assailli par la division Ojarowski, qui débouchait de Métiercelin, par la route romaine. Le commandant le forma en carré et s'apprêta à se défendre, avec environ quatre cents canonniers ou sapeurs; mais les obus qui tombaient au milieu des caissons, le décidèrent à essayer de sauver les chevaux en abandonnant les voitures. Il fut chargé dans le moment, et perdit plus de deux cents prisonniers. Le 2e corps avait alors dépassé le Fenu, et le général Gérard se pressa d'arriver à Sommepuis. Les Russes furent attaqués, et forcés de se retirer à Humbeauville, mais ils emmenèrent quatorze bouches à feu avec eux.

Pendant toute la journée du 22, le prince de Schwarzenberg resta dans l'indécision, sur le véritable mouvement de l'empereur Napoléon. Il ne pouvait deviner si l'armée française s'était dirigée sur Châlons, sur Vitry ou sur Montmirail. En attendant qu'il obtînt des renseignemens positifs, il prépara deux ordres de mouvement pour le 23. Dans le cas où l'empereur Napoléon se serait dirigé sur Vitry, l'armée austro-russe devait se déployer, la droite vers Huiron, la gauche en avant de Luistre; le corps de Giulay restant à Arcis,

les réserves à Sommesous. Dans le cas où Napoléon marcherait sur Châlons, l'armée coalisée devait appuyer sa droite à Sommepuis et la gauche à Luistre; le corps de Giulay restait toujours à Arcis, mais les réserves venaient à Humbeauville. Cette double disposition fut envoyée au général de Wrede, afin qu'il choisît celle qui lui paraîtrait la plus convenable; il fut seulement invité de faire connaître celle qu'il aurait choisie. L'incertitude du prince de Schwarzenberg dura encore pendant toute la matinée du 23. Le général de Wrede ne s'était décidé à rien, et les avis les plus bizarres arrivaient au quartier-général des coalisés. Enfin vers midi, on reçut le rapport de l'affaire qui venait d'avoir lieu près de Sommepuis. Le prince de Schwarzenberg reçut, en même temps, les dépêches dont était porteur un courrier, pris un peu avant l'attaque du convoi, et la lettre autographe de Napoléon, adressée à l'impératrice (*). Toutes ces dépêches s'accordaient à indiquer le mouvement de l'armée française sur St.-Dizier, et le projet de l'Empereur de manœuvrer sur Langres. Une nouvelle non moins importante était, que les coureurs du général Winzingerode s'étaient ren-

(*) M. Plotho (tome III, page 342) rapporte textuellement la lettre de Napoléon à l'impératrice. Cette prétendue lettre a partagé le sort de toutes les pièces publiées à cette époque. Elle porte des signes si évidens de falsification, que nous avons cru devoir l'écarter d'une histoire que nous n'avons pas destinée à être une archive de pièces fausses.

contrés avec ceux du général Pahlen, à Poivre, et que les postes avancés du premier étaient vers Sommesous. On était donc assuré que plus rien ne devait s'opposer à la réunion des deux armées coalisées.

A trois heures après midi, le grand conseil de la coalition se réunit chez l'empereur Alexandre. Deux plans d'opérations y furent débattus. Le premier était celui de suivre l'armée française par une marche parallèle. Dans ce cas, comme l'empereur Napoléon devait être arrivé le 22 à St.-Dizier, et qu'il serait par conséquent, le 24, maître de Chaumont et de la route de Langres; il fallait que l'armée coalisée se retirât par Vandœuvres, Bar-sur-Seine et Châtillon. L'autre plan était d'abandonner la ligne d'opérations actuelle, de se réunir à l'armée de Blücher et de s'ouvrir une nouvelle ligne d'opérations par la Belgique. Le premier de ces deux plans d'opérations, parut à quelques membres du conseil, devoir entraîner le renversement total de tous les projets de la campagne. Ils craignaient que l'armée austro-russe ne fût successivement obligée, par les manœuvres de Napoléon, de se replier au Rhin, en perdant beaucoup de monde et la plus grande partie de l'artillerie et des bagages. D'autres craignaient les dangers presqu'inévitables, qu'allait entraîner l'abandon de la ligne d'opérations et de toutes les réserves de munitions, pour chercher une autre

ligne, sur laquelle rien n'avait pu être préparé. Des considérations politiques l'emportèrent sur les objections de ces derniers. L'empereur Alexandre que ses liaisons mettaient plus au fait de ce qui se passait à Paris, ne voulait s'éloigner du centre de l'empire que le moins possible. Le Roi de Prusse partageait cette opinion. Les derniers avis parvenus personnellement aux souverains, annonçaient que tout était prêt pour une révolution, qui avait, de son côté, besoin des armées ennemies pour éclater avec succès. La prolongation de la guerre sur le territoire français, en augmentant le mécontentement du peuple, pouvait hâter ou au moins faciliter cette révolution. Il fut donc décidé que l'armée austro-russe se mettrait sur-le-champ en marche, toutes les colonnes se dirigeant sur Châlons, afin de se réunir à l'armée de Silésie et manœuvrer sur les flancs et les derrières de l'armée française. L'occupation de Châlons, qui devenait le pivot de la nouvelle ligne d'opérations, avait été regardée comme le premier objet dont on devait s'occuper.

Cependant le duc de Tarente continuait son mouvement sur Vitry, avec les 2e et 11e corps, suivi de près par le duc Reggio. La cavalerie du général Sébastiani resta quelque temps sur les hauteurs de Dosnon, pour couvrir la marche des colonnes. Elle y fut attaquée par la cavalerie des corps de Rajewski et de Wurtemberg; le combat

n'eut d'autre résultat que d'obliger la cavalerie ennemie à se contenter de suivre tranquillement l'arrière-garde française. Vers cinq heures du soir, le général Gérard passa la Marne à Frignicourt, sur un pont de chevalets, et le 2e corps releva devant Vitry le prince de la Moskowa, qui se mit en marche pour gagner St.-Dizier. Le 11e corps passa un peu plus tard et vint prendre position près Bignicourt. Le duc de Reggio arrivant vers le soir, avec le 7e corps, sur les hauteurs de Courdemange et Huiron, vit l'ennemi sur son flanc. C'était la cavalerie du corps de Wrede, sous les ordres du général Frimont, celle du général Ojarowski et la tête des colonnes d'infanterie. La contenance de nos troupes en imposa au général de Wrede, qui se contenta de cotoyer le mouvement. Ayant cependant fait occuper Huiron et Courdemange, le duc de Reggio, pour ne pas être trop pressé dans son passage, en fit chasser l'infanterie ennemie. Le passage se fit en ordre et sans autre dommage que la perte de quelques voitures, abandonnées à cause de la fatigue des chevaux; le pont fut brûlé et le 7e corps rejoignit le 11e; la cavalerie du général Sébastiani continua sa marche à St.-Dizier. Le soir, l'armée coalisée occupa les positions suivantes: le corps de Wrede sur les hauteurs de Courdemange; celui de Wurtemberg à Sommepuis; celui de Rajewski et les cuirassiers de Duca à Poivre; le général Pahlen à Soudé-Ste.-Croix; celui de Giulay, parti le soir d'Arcis, était en route pour

se rendre à Mailly : il escortait les réserves du parc général d'artillerie ; les gardes et réserves à Saint-Chéron ; le général Seslawin fut envoyé à Fère-Champenoise.

CHAPITRE IV.

Les coalisés se décident à marcher sur Paris.—Blücher passe l'Aîne —Les ducs de Trévise et de Raguse repassent la Marne.—Réflexions sur leur mouvement.—Les ducs de Trévise et de Raguse se dirigent sur Vitry.

LE 24, le mouvement de la grande armée continua. L'empereur Napoléon avec la garde, la cavalerie du général Sébastiani, celle des généraux Milhaud et de Valmy et les divisions du prince de la Moskowa, vint à Vassy. Le duc de Tarente avec les 7e et 11e corps et le 2e de cavalerie, arriva à St.-Dizier. Le 2e corps et la cavalerie du général Treilhard, faisant l'arrière-garde, s'arrêtèrent à Perté. Le même jour, de grand matin, le prince de Schwarzenberg apprit que l'armée de Blücher occupait Châlons et que la cavalerie du général Winzingerode était déjà à Vatry. La jonction était donc faite, et la possession de Châlons assurée, et les deux premiers objets de la décision du conseil

des coalisés étaient remplis. Alors le prince de Schwarzenberg s'occupa de suivre la détermination qui avait été prise, d'agir offensivement sur les derrières de l'armée française avec toutes les forces réunies de la coalition. Les colonnes, qui allaient se mettre en marche pour Châlons, reçurent l'ordre de changer de route et de se diriger sur Vitry; le général Winzingerode reçut celui de prendre également la même direction. Vers dix heures du matin, le corps de Rajewski et les réserves arrivèrent à Sommepuis; le corps de Wurtemberg qui les avait attendus se mit en mouvement; l'empereur de Russie et le roi de Prusse, qui avaient passé la nuit à Sommepuis, se mirent à la tête des colonnes. Le corps de Wrede avait passé la Marne avec sa cavalerie à neuf heures du matin et s'était avancé jusqu'à Vitry; il devait former l'avant-garde des coalisés. Arrivés à peu de distance de Vitry, les souverains s'arrêtèrent soudain, et sur un tertre à côté de la route, réunirent l'état-major général en conseil. Une communication venue de Paris, fut la cause de cette délibération inattendue. Un individu, expédié par les chefs de la révolution qui se préparait, était venu leur porter les dernières assurances que tous les moyens de la révolution étaient prêts (*). Bordeaux avait

(*) M. de V. fonctionnaire impérial, apportait à l'empereur Alexandre un billet de T*** qui contenait ces mots: « Vous pouvez tout, et vous n'osez rien. Osez donc une fois. » Le laconisme de la dépêche était fondé sur la nécessité de la cacher.

été remis le 12 mars entre les mains des Anglais, et, ainsi appuyé, le parti royaliste s'armait dans les départemens de l'ouest. Il fallait donc se décider ou à diriger la révolution en se hâtant d'occuper Paris, ou la voir dégénérer en des dissentions civiles, insignifiantes, qui seraient bientôt comprimées. Toutes les mesures étaient prises pour paralyser la défense de la capitale, et le parti puissant, par le rang qu'il occupait, qui avait ainsi préparé les voies et applani les difficultés qui pouvaient arrêter les coalisés, n'attendait que leur protection pour se déclarer et agir.

Puissamment encouragés par l'appel qui leur était fait, les coalisés jetèrent les yeux sur la position générale des armées et des affaires. Le parti que venait de prendre Napoléon était extrêmement dangereux pour les coalisés. A la tête d'une armée de cinquante mille hommes de bonnes troupes; appuyé aux Vosges et aux forteresses de la Moselle; renforcé par une levée en masse, qui n'attendait que la protection d'une armée pour éclater dans dix départemens, il détruisait tous leurs magasins, leurs dépôts et leurs hôpitaux. Favorisé par la nature du terrain, il aurait à chaque instant eu l'avantage de les forcer à se battre dans des positions désavantageuses. La prise de Lyon, assurait il est vrai leurs communications avec la Suisse, mais ne réparait pas le dommage que devait causer l'apparition des troupes françaises à Chaumont. Tout autour de l'armée coalisée, les

habitans des campagnes, mis au désespoir par les vexations, les incendies et le pillage de ces troupes mal disciplinées, faisaient une guerre acharnée à leurs détachemens. Dès que les coalisés auraient repassé la Marne, tous les départemens qu'ils quittaient allaient s'insurger. Entourés d'ennemis de toutes parts, privés de vivres et bientôt de munitions, ils ne pouvaient soutenir cette guerre et se seraient vus forcés de se hâter de regagner le Rhin, avec les débris démoralisés de leurs armées.

D'un autre côté, en marchant sur Paris, ils s'exposaient à de grands dangers. Si la capitale, où de nouvelles troupes pouvaient arriver, se défendait seulement deux ou trois jours, ils risquaient de trouver leur perte totale, là où ils avaient compté sur la victoire. Napoléon devait nécessairement revenir sur ses pas : il fallait se retirer en hâte au travers d'un pays insurgé et ruiné; dans quarante-huit heures au plus, la retraite devenait une déroute. Mais les garanties données suffirent pour assurer que Paris ne pourrait pas être défendu. Les assurances qu'avaient reçues les coalisés, les avaient déjà empêchés de suivre leur premier mouvement de retraite; le second message les décida à marcher sur Paris. Ils le pouvaient sans danger puisque, par un de ces hasards qui président souvent à la destinée des empires, Napoléon, en se dirigeant vers Chaumont, leur en ouvrait le chemin. Ils n'avaient besoin que de marcher rapidement et ils le firent.

Autant on les avait vus aller lentement lorsqu'ils étaient en présence des corps français, quelques faibles qu'ils fussent, autant leur mouvement fut accéléré lorsqu'ils n'eurent plus rien devant eux.

Le conseil de la coalition décida donc : « Que » les armées coalisées se rendraient à marches » forcées à Paris, *dont le chemin venait de leur* » *être ouvert* (*); et que le général Winzingerode » avec sa cavalerie se mettrait à la suite de l'armée » de l'empereur Napoléon, vers Saint-Dizier, et » chercherait, par tous les moyens, à lui faire » croire qu'il était suivi par toute l'armée coa- » lisée. »

C'est ainsi que le mouvement qui aurait dû donner la victoire à Napoléon, si la capitale avait été en état de défense, servit à lui faire perdre sa couronne, parce que Paris fut, pour ainsi dire, perdu le jour même où il arriva à Vassy. Le soir, l'armée coalisée occupait les positions suivantes : Le corps de Wrede à Maisons, devant Vitry; celui de Wurtemberg à Blacy; celui de Rajewsky à Pringy et Loisy; celui de Giulay était vers Herbisse; les gardes et réserves à Courdemange; le général Kaisaroff à Villenoxe; le général Seslawin vers Sézanne; le général Winzingerode avec son corps, composé de neuf régimens de cavalerie du général Orurk, de quinze régimens de cosaques,

(*) Militairement le chemin de Paris était ouvert dès le 22; politiquement il ne le fut que le 24.

d'une brigade d'infanterie et de quarante-huit canons, dépassa Vitry et s'avança jusque vers Heitz; le général Tettenborn, avec un régiment de hussards, cinq de cosaques et huit canons, en forma l'avant-garde et vint à Thiblemont.

Nous avons laissé l'armée de Blücher, le 17 mars, en avant de Laon jusqu'à l'Aîne, et le corps de Bülow à la Fère. Le duc de Raguse était toujours à Bery-au-Bac et le duc de Trévise était à la gauche de l'Aîne et de la Vesle, vers Soissons. Le 18, Blücher, ayant appris que l'empereur Napoléon avait fait occuper Châlons, jugea que son dessein était de manœuvrer vers l'Aube, et se décida lui-même à se porter en avant et à se rapprocher du prince de Schwarzenberg. Dès le matin, les corps de Kleist et d'York se portèrent en avant, le premier à Pont-à-Vaire et le second à Bery-au-Bac; en même temps, la cavalerie du général Czerniszeff s'avança à gauche vers Asfeld, et y força le passage de l'Aîne, qui n'était défendu que par les habitans du pays.

Le duc de Raguse, ayant eu avis, dès le 16, des projets de Blücher, en avait prévenu le duc de Trévise, en l'invitant à venir se réunir à lui à Reims, où il allait être obligé de se retirer, ne pouvant pas résister seul à des forces aussi imposantes. Le duc de Trévise, ayant laissé la brigade Grouvelle sur la route de Compiègne, et la division Charpentier devant Reims, se mit en mouvement sur-le-champ, avec les divisions Cu-

rial, Christiani et Roussel. Le 17, il arriva à Fismes, où il croyait trouver quelque détachement du 6e corps, destiné à couvrir la communication. Le général Belliard, qui arriva le premier avec la cavalerie, n'y rencontra personne et ne put avoir aucune nouvelle du duc de Raguse.

Le 18 au matin, le duc de Raguse, voyant les colonnes ennemies s'approcher de l'Aîne, chargea le général Ricard, avec sa division et celle du général Merlin, de la défense de Bery-au-Bac, et lui-même se porta à Pont-à-Vaire avec une brigade et une batterie; le restant de son infanterie et les cuirassiers du général Bordesoulle furent placés en réserve sur les hauteurs de Roucy. La division Ricard défendit Bery-au-Bac avec la plus grande opiniâtreté, et ayant enfin été obligée de repasser l'Aîne, le pont qui avait été miné fut détruit et le corps d'York arrêté tout court. A Pont-à-Vaire, tous les efforts du général Kleist, pour construire un pont, furent inutiles; le feu bien nourri de six bouches à feu et d'environ trois cents tirailleurs, empêcha constamment les travailleurs prussiens d'approcher de la rivière. Enfin, vers le soir, la cavalerie du général Czerniszeff commençant à passer la Suippe, la division Ricard et puis les troupes qui étaient à Pont-à-Vaire furent forcées de se replier: elles se réunirent à Roucy, où le duc de Raguse prit un moment position. Mais la cavalerie des deux corps prussiens ayant passé l'Aîne à gué, entre Bery et

Pont-à-Vaire, le duc de Raguse, menacé de front et débordé sur son flanc droit, se vit forcé de penser à la retraite : il la fit sur Fismes. L'expédient n'était pas maladroit, car le mouvement des Prussiens étant prononcé sur Reims, il évitait le choc direct des corps ennemis qui étaient en marche, et jetait le corps du duc de Trévise en première ligne. Ce dernier était cependant reparti de Fismes le 18 au matin, et était venu à Reims, où il ne rencontra également aucunes troupes du 6e corps. Les divisions d'infanterie prirent position sur les hauteurs en avant de la ville; le général Belliard, avec la cavalerie, s'établit à Neuvillette, occupant Merfy et Saint-Thiery et couvrant toutes les routes. Une reconnaissance qu'il poussa jusqu'à Cauroy, pour avoir des nouvelles du duc de Raguse, y trouva les cosaques.

Le soir l'armée russo-prussienne occupa les positions suivantes. Le corps d'York à Juvincourt et la Ville-aux-Bois; l'avant-garde de Katzler à Béry-au-Bac. Le corps de Kleist à Pont-à-Vaire. La cavalerie des deux corps et celle de Czerniszeff sur les hauteurs de Cormicy. Le corps de Winzingerode à Amifontaine. Ceux de Sacken et Langeron autour de Corbeny. Celui de Bülow à Laon.

Le 19, le duc de Raguse, ayant donné avis à son collègue de sa retraite sur Fismes, l'invita à venir l'y joindre. Ce mouvement convenait sous le rapport de la concentration des deux corps, et pour rallier la division Charpentier. Le duc de

Trévise se mit donc en mouvement. Le général Belliard, chargé de l'arrière-garde, avec la cavalerie, partit plus tard; un régiment de dragons passa par Reims, et le restant de la division Roussel au pont de St.-Brice. Un détachement de cent hommes d'infanterie, qui y était pour le détruire, fut chargé avec un escadron de dragons de couvrir la retraite. Le duc de Trévise, arrivé à Fismes, trouva que son collègue avait encore une fois changé; il fut décidé entre eux de réoccuper Reims, où les deux corps devaient revenir. Le général Belliard reçut en conséquence l'ordre d'y retourner. Il était à Junchery, et les cosaques du corps de Winzingerode, qui étaient entrés à Reims, peu après son départ, débouchaient déjà vers Thillois. La cavalerie du général Belliard revint en hâte sur ses pas; les cosaques furent culbutés sur les hauteurs de Tinqueux par l'avant-garde, qui entra en ville au galop et les en chassa. Le général Belliard, ayant fait barricader les portes de la ville, garnit les remparts de quelques pièces d'artillerie et de trois escadrons de dragons, auxquels il fit mettre pied à terre. Les cent hommes d'infanterie, qu'il avait fait rétrograder avec lui, furent placés au pont St.-Brice, avec une batterie, afin d'empêcher l'ennemi de le rétablir. Le restant de la cavalerie prit position hors de la ville, sur les hauteurs de Tinqueux, à portée de tout. Le corps de Winzingerode qui débouchait sur Reims, étonné de ce contre-mouvement imprévu, crut que Na-

poléon était revenu sur ce point et s'arrêta indécis. Les colonnes ennemies pressées autour de Reims, se déployèrent, mais elles n'engagèrent qu'une canonnade peu soutenue, et un feu de tirailleurs.

Cependant le maréchal duc de Raguse avait une troisième fois changé d'avis, et il persuada son collègue, de retirer la cavalerie de Reims, et de rester à Fismes. Le général Belliard reçut en conséquence, vers les deux ou trois heures du soir, l'ordre de quitter Reims. Cet ordre, dicté par l'irréflexion, ne pouvait pas être exécuté, en plein jour, sans des inconvéniens majeurs et inévitables. A peine le général Belliard aurait-il quitté Reims, que la cavalerie de Winzingerode déboucherait à sa suite. L'extrême supériorité de nombre ne laissait aucun espoir de résistance; et la cavalerie française mise en déroute, et culbutée sur les corps des deux maréchaux les compromettait eux-mêmes. Le général Belliard refusa donc sagement d'obéir à cet ordre et prit sur lui de tenir jusqu'au soir. Pendant le restant du jour la canonnade se soutint à Reims, et l'ennemi se présenta au pont St.-Brice; mais il ne fit que de faibles tentatives pour y passer. A la nuit, le général Belliard fit évacuer la ville à petit bruit, réunit ses troupes, fit sa retraite en bon ordre et sans être suivi, et rejoignit les maréchaux à Fismes. Ils y étaient en position, ayant devant eux à l'autre bord de la Vesle les corps d'York et de Kleist, qui, pendant

toute la journée entretinrent un feu de tirailleurs.

Le 19, au soir, l'armée prussienne occupait les positions suivantes : le corps d'York à Romain et Vantelay ; celui de Kleist à Blanzy ; l'avant-garde de Katzler et la cavalerie des deux corps devant Fismes ; le corps de Winzingerode devant Reims ; celui de Langeron à Bery-au-Bac ; celui de Sacken à Pont-à-Vaire ; celui de Bülow devant Soissons.

Le 20, l'armée russo-prussienne resta, à peu de chose près, dans ses positions de la veille. Le corps de Sacken s'avança à Vailly, et un pont y ayant été jeté sur l'Aine, son avant-garde vint à Braisne. Le corps de Winzingerode occupa Reims et rétablit le pont. Le général de Witte, du corps de Langeron, fut détaché vers Rhetel, avec une brigade de cavalerie et une d'infanterie, pour comprimer la levée en masse des Ardennes. Vers le soir, la cavalerie prussienne, sous les ordres du général Ziethen, passa la Vesle à Courlandon et se présenta sur le flanc droit des deux maréchaux, qu'elle attaqua faiblement. Ce mouvement les obligea à retirer leur aile droite et à prendre position derrière l'Ardre, ayant Fismes devant leur front. Il paraît que les maréchaux croyaient que le dessein de Blücher était de les pousser sur Paris, et qu'ils avaient l'intention de l'arrêter au passage de l'Ourcq. Cependant il est probable que, si tel eût été le dessein de Blücher, il ne se serait pas étendu jusqu'à Reims, et qu'au lieu de se jeter dans les traverses impraticables qu'il lui fallait

suivre jusqu'à Mareuil, il aurait gagné la grande route de Soissons. Ce jour-là, la division Charpentier et la brigade Grouvelle rejoignirent le duc de Trévise.

Dans la nuit du 20 au 21, les maréchaux reçurent une dépêche du major-général. L'empereur Napoléon leur annonçait que Schwarzenberg se retirait, par Troyes, vers Bar-sur-Aube et Brienne, et les blâmait d'avoir pris la direction de Fismes, au lieu de celle de Reims, afin de pouvoir se replier sur Epernay et Châlons. Il leur ordonnait de prendre sur-le-champ cette communication avec lui, afin de ne pas courir le risque d'être écrasés par les armées réunies de Blücher et de Schwarzenberg. Il leur annonçait aussi qu'il allait *peut-être* manœuvrer lui-même sur Vitry. Cet ordre, dont l'exécution amena le combat de Fère-Champenoise, était basé sur la certitude où était Napoléon, que Blücher n'avait point d'autre dessein que celui de se joindre au prince de Schwarzenberg. Le mouvement prononcé sur Reims, qui ne pouvait pas se combiner avec des projets contre Paris, dût le confirmer dans cette opinion. Les maréchaux s'étaient trompés, lorsqu'ils imaginèrent que Blücher voulait les pousser sur Paris. Dans ce cas, il aurait manœuvré par la vallée de l'Oise, en se servant de la ligne d'opérations du nord, qu'avaient assurée les corps de Bülow et de Winzingerode. Les troupes qu'il aurait employées pour contenir les maréchaux, se seraient

présentées sur leur gauche et non sur leur droite. Mais dans la croyance où ils étaient, ils n'avaient pas pu s'avancer jusqu'à Reims. Au reste, leurs tâtonnemens, le 19, témoignent leur incertitude. D'après l'ordre qu'ils venaient de recevoir, il leur fallait tâcher de reprendre la communication de Châlons. Le mauvais état des chemins de traverse, et surtout la présence du corps de Winzingerode à Reims, les empêchaient de prendre la route d'Epernay; ils se décidèrent à passer par Château-Thierry. Le 21 au matin, ils se mirent en mouvement; le duc de Raguse par Oulchy et le duc de Trévise par Fère-en-Tardenois: le soir ils se réunirent devant la Marne. Le corps du duc de Raguse eut un léger engagement d'arrière-garde avec la cavalerie de Ziethen à Oulchy et celui du duc de Trévise à Rocourt. Le maréchal Blücher ne fit d'autre mouvement que d'achever de passer l'Aîne, et de faire suivre à quelque distance les maréchaux par son aile gauche; le corps d'York vint à Fère-en-Tardenois; celui de Kleist à Cramaille; la cavalerie de Ziethen à Oulchy; le corps de Sacken à Braisne; celui de Langeron près de Fismes. Celui de Winzingerode resta à Reims.

En arrivant à Château-Thierry, les maréchaux avaient appris l'échec du général Vincent à Epernay et sa retraite sur Dormans. Voyant ainsi la grande route de Châlons coupée, ils se décidèrent à prendre celle de Montmirail et d'Etoges. Nous n'examinerons pas s'ils devaient, ainsi qu'on l'a

prétendu, s'arrêter à Château-Thierry, afin d'attendre que le mouvement du maréchal Blücher fût prononcé. Il n'y avait plus rien à attendre de ce côté. L'ennemi ne les avait pas attaqués le 20, il ne les avait pas suivis le 21, beaucoup au-delà de l'Ourcq, et une tête de colonne s'annonçait vouloir déboucher par Epernay. Il n'y avait donc plus de doute que l'intention de Blücher ne fût de faire sa jonction avec le prince Schwarzenberg; c'est ce que l'empereur Napoléon leur avait annoncé. Rester à Château-Thierry n'eût été convenable, que dans le cas où, désespérant de rejoindre Napoléon, sans donner sur le gros de l'armée ennemie, ils auraient voulu se borner à couvrir Paris. Ils s'en tinrent à l'exécution de l'ordre qu'ils avaient reçu et ils crurent avoir le temps de passer entre les deux armées ennemies, avant qu'elles ne fussent jointes. Mais pour y parvenir, il y avait deux conditions essentielles à remplir. La première était de hâter la marche autant que possible; la seconde de bien choisir la direction qu'on voulait suivre.

Dès l'instant où Épernay avait été occupé, le 21, par la tête de colonne des troupes ennemies, qui avaient passé par Reims, il était dans l'ordre des choses probables que le corps principal serait lui-même le 22 à Épernay et pouvait arriver le 23 jusqu'à Vertus. Cette supposition était d'autant plus admissible, que le mouvement de Blücher n'avait point d'autre but que de porter des secours à l'armée austro-russe. Il est donc

naturel qu'il voulût se présenter sur les derrières de l'armée de Napoléon, et par conséquent prendre la route la plus courte, par Épernay et Fère-Champenoise. Il fallait donc traverser la route directe de Reims à Arcis, sur un point où l'on fut assuré de précéder les corps ennemis. Il était impossible d'arriver le 22 à Vertus, et le 23 on pouvait risquer d'y trouver le corps de Winzingerode. Il fallait donc descendre plus à droite, et c'est ce qu'on pouvait en passant par Sezanne et Fère-Champenoise. Il aurait été facile de passer Montmirail le 22 et par conséquent d'arriver à Fère-Champenoise le 23 de bonne heure. Là, en se faisant éclairer à quelque distance par de la cavalerie, on aurait connu avec exactitude la position de l'ennemi et l'on aurait évité le combat du 25. Nous remarquerons qu'en prenant cette direction, les maréchaux ralliaient les divisions Pacthod et Amey. Ce n'est pas pour leur reprocher d'avoir négligé ces deux divisions que nous faisons cette observation : les maréchaux ne savaient pas qu'elles fussent à Sezanne. Mais c'est une exemple de plus, qui prouve qu'on ne s'écarte presque jamais des règles de la guerre, sans entraîner des accidens secondaires, qui augmentent encore les désastres auxquels on s'expose.

Laissant même de côté les réflexions que nous venons de faire sur la direction que prirent les maréchaux, et à laquelle on peut supposer qu'ils ont été décidés par la crainte de trop s'écarter de

Châlons; il n'en résulte pas moins qu'ils ont mis trop de lenteur dans leur mouvement. En faisant de Château-Thierry, une marche pareille à celle qu'ils avaient faite de Fismes, ils pouvaient atteindre Champaubert et Etoges le 22, et Châlons le 23, ou le 24 au matin, au plus tard. Le maréchal Blücher n'ayant réuni son aile droite à Reims que le 23, ils auraient eu le temps de connaître son mouvement et de se mettre en mesure de retraite vers Vitry ou vers Bar-sur-Ornain, et de là rejoindre l'empereur. Il est vrai qu'alors ils n'auraient pas défendu Paris, mais puisque les mesures étaient déjà prises pour paralyser la défense de la capitale, le mal n'aurait pas été grand. Peut-être même leur jonction avec Napoléon aurait-elle beaucoup influé, sur les conséquences que pouvait avoir l'occupation de Paris; c'est ce que nous verrons en son lieu.

Le 22, les maréchaux ayant détruit le pont de Château-Thierry, se rendirent à Montmirail, où le général Vincent les rejoignit par Orbais. Le maréchal Blücher fit faire ce jour-là peu de mouvement à son armée; il paraît, par son ordre du lendemain, qu'il voulait attendre, pour se décider à un plan d'opérations, soit des nouvelles du prince de Schwarzenberg, soit que les maréchaux eussent marqué eux-mêmes, la direction qu'ils voulaient suivre. Le corps d'York vint à Oulchy; celui de Kleist à Billy-sur-Ourcq, couvert à droite par de la cavalerie légère; le corps de

Sacken, derrière York; celui de Langeron à Fismes; celui de Winzingerode à Reims. La cavalerie légère de Czernitszeff vint à Épernay; celle de Ziethen s'avança devant Château-Thierry, où les Prussiens s'occupèrent à jeter un pont de bateaux. Le corps de Bülow compléta l'investissement de Soissons.

Le 23, les maréchaux ne s'avancèrent que jusqu'à Étoges et leur avant-garde à Bergères. Le général Winzingerode, parti d'Épernay avec sa cavalerie pour se rendre à Vatry, venait de passer à Vertus, où son arrière-garde se trouvait encore, occupée à piller la ville. Le cavalerie française s'y porta et en chassa l'ennemi; on lui prit une centaine d'hommes, deux cents chevaux et une soixantaine de voitures en grande partie chargées de pillage. Le maréchal Blücher, ayant appris que les maréchaux s'étaient dirigés de Château-Tierry vers Montmirail, jugea que le plan de l'empereur Napoléon était de réunir son armée, pour livrer une bataille décisive à celle du prince de Schwarzenberg. Il se décida alors à réunir, entre la Marne et l'Aube, les trois corps de son aile gauche, afin d'attaquer l'armée française en queue. Pendant ce temps, les généraux York et Kleist devaient suivre la route de Montmirail. Mais le souvenir des journées des 10, 11 et 14 février, l'engagea à ordonner que la cavalerie seule suivît les corps français de près, tandis que l'infanterie resterait à une marche en arrière. Les soir les corps

de Sacken et de Langeron et l'infanterie de celui de Winzingerode étaient sous Reims. Le général Winzingerode avec sa cavalerie à Vatry, ayant le général Czernizeff à Sommesous, et le général Tettenborn à Soudé-Ste.-Croix. Le pont de Château-Tierry n'ayant pu être achevé ce jour-là, les corps d'York et Kleist prirent position derrière Château-Tierry; La cavalerie de Ziethen à Étrepilly. Le soir le maréchal Blücher, ayant reçu des nouvelles du prince de Schwarzenberg, avec le quel il venait de se remettre en communication, et ayant appris la marche de l'empereur Napoléon sur Vitry, donna l'ordre aux trois corps qu'il avait à Reims de se rendre le lendemain à Châlons.

Le 24, les maréchaux continuèrent leur mouvement dans la direction de Vitry, en prenant le chemin de Vâtry; c'était une faute. Quoiqu'ils ignorassent encore la bataille d'Arcis et ses résultats, la marche du corps de Winzingerode sur Reims, et la présence de l'ennemi à Bergères leur indiquaient assez que l'armée prussienne se dirigeait sur Châlons. Il fallait donc éviter de s'approcher trop de cette ville, afin d'éviter de se trouver compromis par une attaque de flanc, en marche. Le général Belliard représenta au duc de Trévise, que Sezanne étant sur la communication directe de Paris à l'armée de l'empereur Napoléon, c'était cette direction qu'il fallait gagner. En se portant sur Fère-Cham-

penoise, on se trouvait sur la nouvelle ligne d'opérations, et on n'était pas beaucoup plus éloigné de Vitry, qu'à Vatry. En cas de revers, on avait une retraite assurée. Le duc de Trévise sentit la justesse de cette observation, et en fit part à son collègue; mais ce dernier s'obstinant dans son faux mouvement, et ayant répondu qu'il le suivrait seul, le duc de Trévise se laissa entraîner. Ce dernier s'avança donc à Vatry et le duc de Raguse poussa jusqu'à Soudé-Ste.-Croix. Le général Vincent fut renvoyé à Montmirail avec deux cents hommes d'infanterie et cent chevaux pour éclairer les derrières de la marche.

Cependant le général Pacthod, rappelé le 22 de Nogent et de Bray avec deux brigades de sa division, forte d'environ quatre mille hommes, était arrivé le 23 à Sezanne. Le général Amey, qui s'était dirigé par erreur sûr Sezanne, ainsi que nous l'avons vu, y était arrivé le même jour; sa division était forte d'environ dix-huit cents hommes. Enfin un convoi de quatre-vingt voitures chargées de pain, d'eau-de-vie et d'effets militaires, était également venu dans cette ville, escorté par huit cents hommes d'infanterie et une escadron du 13e de hussards, sous les ordres de l'adjudant commandant Noizet. Le 24, le général Pacthod, ayant appris qu'un corps de troupes française était en marche, sur la route de Montmirail à Étoges, pour rejoindre l'empereur, se mit en mouvement avec la division Amey pour

tâcher de l'atteindre. Il prit avec lui le convoi de l'adjudant commandant Noizet, qui resta avec ses troupes à Sezanne. Le général Compans arriva le même jour dans cette ville, envoyé par le ministre de la guerre pour orgagniser la réunion des troupes qui allait se faire sur ce point, devenu le centre de communication avec l'armée. Presqu'avec lui vinrent deux régimens de marche de cavalerie, de quatre cents hommes environ chacun. Le soir le général Pacthod arriva à Étoges, où il apprit que les maréchaux s'étaient portés sur la Soude. Il leur envoya un officier pour prendre leurs ordres et se prépara à les rejoindre le lendemain. Le 24, le maréchal Blücher continua son mouvement. Les corps de Sacken, Langeron et Woronzow vinrent à Châlons. Le général Winzingerode avec sa cavalerie passa la Marne, ainsi que nous l'avons vu. A Châlons, Blücher reçut la notification de la décision prise par le conseil de la coalition et l'ordre de marcher avec son armée par la route de Montmirail sur Meaux. Le pont de Château-Tierry ayant été achevé dans l'après-midi, le corps d'York vint prendre position à Viffort. Le corps de Kleist resta dans le faubourg de Château-Tierry. La cavalerie de Ziethen s'avança jusqu'à Montmirail, que le général Vincent fut obligé d'évacuer.

Dans la soirée du 24, les maréchaux poussèrent des reconnaissances devant eux. Celle du duc de Trévise, dirigée par le général Belliard s'a-

vança jusqu'à la hauteur de Nuisement, où l'on apprit l'occupation de Châlons par les Prussiens. En même temps, on eut à Vatry même des nouvelles de la marche des coalisés sur Paris. L'ennemi y avait été peu avant l'arrivé de nos troupes, et à la lecture des ordres de marche, que les officiers avaient reçus, ils n'avaient pas caché qu'ils allaient se diriger sur la capitale. Le général Bordesoulle, envoyé en reconnaissance par le duc de Raguse, rencontra la tête de l'avant-garde bavaroise à Cosle. Il en fit son rapport au maréchal, qui ne voulut pas croire à un mouvement des forces de l'ennemi dans cette direction. Il ne tint donc aucun compte du rapport. Le général Pacthod avait continué sa marche pendant la nuit et était arrivé à Bergères au jour.

CHAPITRE VIII.

Double combat de Fère-Champenoise, le 25 mars. — Retraite des ducs de Trévise et de Raguse. — Combat de la Ferté-Gaucher, le 26 mars. — Combats de Claye et de Ville-Parisis, le 28.

Les armées coalisées s'ébranlèrent le 25 au point du jour. Celle du prince de Schwarzenberg sur deux colonnes. La première composée des corps de Wurtemberg et de Rajewski, sous les ordres du de prince royal Wurtemberg, et suivie à quelque distance par le corps de Wrede, devait marcher par la route de Fère-Champenoise. La seconde, composée des garde et des réserves, devait suivre plus à gauche la crête des hauteurs et se diriger sur Montepreux. Le corps de Giulay devait déboucher par Semoine, et joindre cette dernière colonne.

Le général Pahlen, qui devait faire l'avant-garde de la colonne de droite, était parti des bords de la Marne à trois heures et demie du matin. A Cosle

il prit la tête de la colonne, et vers huit heures du matin, il fut en vue de Soudé-Ste.-Croix.

A l'approche de l'ennemi, dont les colonnes repliaient ses avant-postes, le duc de Raguse se hâta de prévenir son collègue en l'invitant à venir le joindre en remontant la Soude. Ce mouvement aurait été bon, si le 6e corps avait pu être assuré de tenir assez long-temps à Soudé-Ste.-Croix; mais dans le doute, c'était une faute majeure qui influa sur les désastres de la journée. C'était Sommesous qu'il fallait indiquer pour le point de réunion des deux corps. Le duc de Raguse se hâta de faire prendre les armes à ses troupes, et de les ranger sur les hauteurs de Soudé-Ste.-Croix, et peu après la canonnade s'engagea d'un rideau à l'autre.

Le général Pahlen, de son côté, ordonna au général Dechterew, avec sa brigade de huit escadrons et un régiment de cosaques, de gagner la gauche de la ligne française, au-delà de Soudé-Notre-Dame. Le prince Adam, avec la cavalerie de Wurtemberg, fut porté en écharpe sur la droite. Le général Delianow, avec huit escadrons et un régiment de cosaques, soutenu par la division de cuirassiers de Kretoff et douze bouches à feu, devait attaquer de front. Le général Ilowaisky, avec quatre régimens de cosaques fut dirigé vers l'Estrée. Ce mouvement et l'approche des colonnes d'infanterie qu'on apercevait déjà, firent sentir au duc de Raguse qu'il fallait se préparer à la re-

traite. Pour la soutenir et pour gagner assez de temps pour que le duc Trévise pût entrer en ligne, le duc de Raguse jeta deux compagnies de voltigeurs dans Soudé-Ste.-Croix. Elles y furent vigoureusement attaquées, enveloppées et prises. Les cuirassiers du général Bordesoulle qui voulurent s'avançer à leur secours, furent chargés avant d'être complètement formés et ramenés.

Cependant le duc de Trévise s'était mis en mouvement vers six heures du matin. Le général Belliard, qui le précédait avec la cavalerie, rencontra à Dammartin la cavalerie russe de Dechterew, qu'il fut obligé de faire attaquer et chasser pour ouvrir le passage. Un peu après les cosaques d'Ilowaiski débouchèrent par l'Estrée, sur le flanc de la colonne du duc de Trévise; la division Charpentier qui était en queue se trouva coupée. Elle fut obligée de se diriger sur Sommesous, où elle arriva ayant essuyé quelque perte.

Le duc de Raguse tint cependant assez longtemps, pour que les deux corps pussent se réunir arrière de Soudé-Ste.-Croix, la cavalerie en première ligne, et l'infanterie en seconde; la gauche couverte, par le régiment du colonel Ghigny, contre les cosaques d'Ilowaisky. La cavalerie du général Pahlen et du prince de Wurtemberg se déploya, et le combat s'alluma sur toute la ligne. Alors les maréchaux se replièrent en combattant, en arrière de Sommesous, et prirent position sur les hauteurs entre Chapelaine et Montepreux, la

cavalerie toujours en première ligne, l'infanterie en seconde. Les régimens de marche du colonel Ghigny à l'extrême gauche, en observation des cosaques d'Ilowaiski. La cavalerie de Wurtemberg, les cuirassiers de Kretow, et la brigade Delianow, suivirent nos troupes de front, tandis que la brigade Dechterew débouchait, entre Vassimont et Haussimont, sur le flanc gauche, et que le restant des cosaques se répandait vers Lenharé et Normé.

La canonnade s'engagea avec vigueur et avec avantage de notre côté, et dura plus de deux heures sur ce point. Mais vers midi, la cavalerie du corps de Giulay et les cuirassiers autrichiens, sous les ordres du général Nostitz, au nombre de près de quatre mille chevaux, débouchèrent par Mailly, et se présentèrent sur la droite des corps français. Les maréchaux reprirent leur mouvement rétrograde en échiquier. Le général Pahlen en profita pour attaquer la ligne de cavalerie. Deux charges furent repoussées, mais la troisième enfonça les cuirassiers du général Bordesoulle, au centre de la ligne. Le général Belliard, avec la division Roussel, accourut de la gauche pour prendre la charge en flanc, mais cette division débordée elle-même par la seconde ligne ennemie, fut ramenée jusque sur l'infanterie. Alors, le général Merlin fit charger le général Latour-Foissac avec le 8e de chasseurs en colonne, et parvint à arrêter l'ennemi. Pour augmenter encore

les difficultés de la retraite, un orage de pluie et de grêle, poussé par un vent d'est, vint fouetter le front de la ligne française; les armes trempées ne faisaient plus feu. Les deux corps continuèrent cependant leur retraite vers Conantray en appuyant à gauche: l'infanterie passa le ravin. Dans ce moment le grand duc Constantin déboucha de Semoine, avec les divisions de cuirassiers de la garde russe et douze escadrons de garde légère, faisant environ trois mille chevaux avec douze bouches à feu. En même temps, une charge du général Pahlen enfonça de nouveau les cuirassiers du général Bordesoulle. Les brigades des généraux Jamin et Le Capitaine, laissées sur un mamelon à gauche de Vorrefroy, pour couvrir le passage du ravin par notre cavalerie, n'eurent que le temps de se former en carré. Abordées par les cuirassiers russes, deux carrés de la brigade Jamin furent enfoncés et le général pris; la brigade Le Capitaine souffrit beaucoup sans être entamée.

Enfin l'orage cessa, les divisions Ricard et Christiani, aux extrémité de la ligne, arrêtèrent la cavalerie ennemie et la nôtre put repasser le ravin. Au passage du ravin, une bonne partie de l'artillerie fut abandonnée avec un bataillon des équipages. Le duc de Raguse avec quelqu'infanterie reprit ce qui n'était pas dételé; mais vingt-quatre bouches à feu, et soixante caissons restèrent sur le terrain. L'ennemi se déploya en face, cherchant toujours à gagner la gauche vers Normé. Les deux corps

français se remirent en ordre, et le combat se rétablit. Mais la cavalerie de la garde russe s'étant étendue au-delà de Vorrefroy vers Fère-Champenoise, le mouvement de retraite continua. Le général Pahlen en profita, pour s'étendre par sa droite et gagner la plaine de Fère-Champenoise. Ce double mouvement et une attaque de front, mirent le désordre dans les colonnes, et auraient eu les suite les plus fâcheuses, si, dans le moment, le 9e régiment de marche de cavalerie ne fût arrivé. Le colonel Leclerc, qui le commandait, et que le général Compans avait placé en observation vers Conantré, déboucha fort à propos de Fère-Champenoise, et arrêta la cavalerie ennemie.

Cependant, le général Pacthod s'était remis en marche au point du jour de Bergères, se dirigeant sur Vatry. Ce ne fut que vers dix heures du matin, à son arrivé à Villeseneux, qu'il reçut l'ordre du duc de Trévise de rester à Bergères, où on le croyait encore. L'officier qu'il avait envoyé s'était amusé en route. Par une fatalité inconcevable, cet ordre, pur et simple, ne donnait au général Pacthod aucune connaissance de la présence des armées ennemies derrière la Cosle, ni de l'occupation de Châlons; il n'appelait aucunement l'attention du général Pacthod, sur le danger qu'il pouvait courir. Sans cela, il est présumable, qu'au risque d'être obligé par la fatigue des chevaux, d'abandonner son convoi, il aurait sauvé ses troupes en les repliant sur Fère-Champenoise. Le général Pac-

thod ne se croyant pas pressé, pensa avoir le temps de faire rafraîchir les chevaux du convoi, exténués de fatigue. Dès le matin, le maréchal Blücher, ayant laissé l'infanterie du général Voronzow à Châlons, s'était mis en marche avec les corps de Langeron, Sacken et Strogonow, par la route de Bergères. A la hauteur de Biorges, le général Korff, qui formait l'avant-garde avec la cavalerie du corps de Langeron (*), aperçut le corps du général Pacthod, et se dirigeant de ce côté parut bientôt devant Villeseneux. Le général Pacthod se hâta de former ses troupes; ses deux brigades en bataille, la droite appuyée au village, et la gauche couverte par la division Amey, en un grand carré; son convoi en masse. Dans cette position, il repoussa pendant une heure et demie toutes les attaques de la cavalerie ennemie. Mais l'imprudence d'avoir prolongé ainsi le combat, au lieu de se mettre de suite en retraite, amena la perte de ce corps; le général Pacthod en convint lui-même. Enfin, le général Wassilczikow, attiré par le bruit du combat, ayant paru à la hauteur de Trecon à la tête de la cavalerie du corps de Sacken, forte de près de quatre mille chevaux, le général Pacthod sentit la nécessité de se mettre en retraite. Il la fit en échiquier jusqu'à Clamange, couvrant son convoi qui marchait sur quatre voitures de front. Mais là, il fut obligé de l'abandonner pour ne pas

(*) Plus de cinq mille chevaux.

s'exposer à une perte certaine; la cavalerie de Wassilczikow approchait et menaçait ses derrières, par Pierre-Morains; une partie de la cavalerie du général Korff l'avait déjà débordé. Pour avoir cependant le temps de dételer les chevaux et de doubler les attelages de son artillerie, il jeta dans Clamange deux bataillons, sous les ordres du major Caille. Cette opération réussit, et la retraite continua en carrés et en échiquier.

Vers trois heures après midi, le général Pacthod avait atteint Ecury-le-repos, lorsque la brigade Pahlen 2, du corps de Korff, se présenta sur ses derrières, pour lui couper le chemin de Fère-Champenoise. Le général Delord proposa de se faire jour, en culbutant cette cavalerie. Sa brigade formée en colonnes d'attaque rompit la brigade Pahlen; mais au même moment la cavalerie de Wassilczikow entra en action et une charge obligea le général Delord à se reployer en carrés. Alors le général Pacthod, désespérant d'atteindre Fère-Champenoise et de joindre les maréchaux, qui, en ce moment, dépassaient eux-mêmes ce bourg, essaya de gagner le marais de St.-Gond. Les premiers instans de sa marche, dans cette nouvelle direction, furent assez paisibles. Le général Korff rebuté de l'inutilité de ses attaques et fatigué d'un aussi long combat, arrêta sa cavalerie pour lui faire reprendre haleine. Le général Wassilczikow prolongeait la sienne par la droite, vers Petit-Morains et Petit-Aulnay, pour tourner les carrés

français. Dans ce moment l'empereur de Russie, le roi de Prusse et le prince de Schwarzenberg arrivaient à Fère-champenoise. Le restant de la cavalerie de la garde russe et prussienne et les réserves, débouchaient d'Euvy. Les corps de Wurtemberg et de Rajeweski arrivaient à Conantray, où ils se reposaient et se rétablissaient du désordre, où les avaient mis les défilés marécageux de Soudé et de Sommesous.

Les Souverains voyant approcher les troupes du général Pacthod, qui déjà étaient à l'instant d'atteindre Petit-Aulnay, se hâtèrent de porter de ce côté la cavalerie de la garde prussienne, les hussards et les cosâques de la garde russe, qu'ils avaient sous la main, et rappelèrent également la réserve du grand duc Constantin, qui n'avait pas encore de beaucoup dépassé Fère-Champenoise. Ils firent en même temps déboucher le corps de Rajewsky. Peu de momens après le général Pacthod se vit attaqué, sur sa droite, par la cavalerie de la garde russe et prussienne. Celle du général Korff reprit son attaque de front, celle du général Wassilczikow l'assaillit sur sa gauche et presque sur ses derrières. Le général Pacthod arrêta ses carrés et, par une courte harangue, exhorta ses soldats à périr les armes à la main. Un feu nourri et la fermeté inébranlable des troupes firent échouer plusieurs charges successives, et déjà l'ordre avait été donné au général Rajewsky de hâter le pas avec son infanterie. Mais la mitraille de soixante-

dix-huit bouches à feu, avait entr'ouvert les rangs de nos braves et une dernière charge pénétra par les brèches, que le canon avait faites dans les carrés. Nos valeureux soldats, les gardes nationaux surtout, vendirent chèrement leur vie et périrent en grande partie, plutôt que de poser les armes. Le carré du général Thévenet de la division Amey, résistant à toutes les attaques, était au moment d'atteindre Bannes, lorsque presqu'entièrement démoli par quarante bouches à feu, il fut également enfoncé. Le corps du général Pacthod périt presqu'en entier, car rien ne pouvait arrêter la fureur d'un ennemi sanguinaire, irrité de voir une poignée de fantassins résister pendant plus de sept heures, à neuf, puis à douze mille hommes de cavalerie. Quinze cents hommes furent faits prisonniers avec les généraux Pacthod, Amey, Delord, Bonté et Thévenet. Un millier environ s'échappèrent par le marais. Le restant au nombre de trois mille cinq cents mourut au Champ-d'honneur: c'étaient presque tous des gardes nationaux. Leur cendre, qu'on aurait vue dans d'autres temps recouvrir d'un mausolée honorable, languit ignorée dans les champs, où ils se sont sacrifiés pour l'indépendance nationale. La patrie ne les a pas oubliés.

Cependant, après avoir dépassé Fère-Champenoise, les maréchaux avaient rallié leurs troupes sur les hauteurs entre Linthes et Conantré; l'infanterie à gauche, en masse par bataillons; la

cavalerie à droite dans la plaine, en partie déployée, en partie en masse; le prince-royal de Wurtemberg les avait suivis. Les cosaques d'Ilowaiski et la brigade russe de Delianow, se déployèrent devant notre infanterie; la brigade Dechterew, la cavalerie de Wurtemberg, celle du corps de Giulay et les cuirassiers de Kretow devant notre cavalerie. Le général Seslawin, détaché, le 22, vers Sezanne et qui n'avait pas pu y entrer, déboucha en ce moment du côté de Pleurs, et vint se présenter sur le flanc droit des maréchaux avec environ quinze cents cosaques. Dans ce moment le feu de la colonne du général Pacthod, qui se rapprochait toujours, se fit entendre entre Ecury et Petit-Morains. Le bruit se répandit dans les deux corps que l'Empereur approchait et refoulait l'ennemi devant lui. Un cri s'éleva dans les rangs et les soldats rendus à la confiance, que les mauvaises dispositions de la journée avaient ébranlée, demandèrent d'être conduits à l'ennemi. Les cuirassiers du général Bordesoulle, se portèrent en avant, mais leur charge, menacée en flanc par les cosaques de Seslawin, ne put pas être poussée à fond. Cependant l'ennemi était retenu et mis dans un état d'incertitude, par le combat violent qui s'allumait presque sur ses derrières. Les maréchaux en profitèrent pour se retirer à Allement, espérant pouvoir y rallier le corps du général Pacthod, qu'ils avaient vu se diriger vers Bannes.

Cette journée fatale, nous coûta environ neuf

mille hommes, dont près de quatre mille prisonniers et quarante-six pièces de canon. (Le général Pacthod en avait seize.) La perte de l'ennemi s'éleva à plus de quatre mille hommes, tous de cavalerie, la seule arme qui ait donné. Le colonel Rapatel, ci-devant aide-de-camp du général Moreau et depuis attaché à l'empereur de Russie, fut tué devant un des carrés du général Pacthod, en sommant ses anciens compagnons d'armes de se rendre à son nouveau souverain; son frère se battait dans le même carré comme capitaine d'artillerie.

Tel fut l'événement des deux combats que les coalisés ont décoré du nom de bataille de Fère-Champenoise. La comparaison des forces des deux côtés établira le mérite de la victoire (*). Dans une disproportion pareille,

(*) FORCE DES TROUPES QUI ONT COMBATTU DEVANT FÈRE-CHAMPENOISE.

		INFANT.	CAVAL.	CANONS.
TROUPES FRANÇAISES.				
Duc de Trévise.	Divis. Christiani, Curial et Charpentier	7,400	»	30
	— Roussel et col. Ghigny	»	2,050	
Duc de Raguse.	— Ricard, Lagrange et duc de Padoue	4,900	»	38
	— Bordesoulle et Merlin	»	2,300	
	Total	12,300	4,350	68
Gén. Pacthod	— Pacthod et Amey	5,800	»	16
TROUPES COALISÉES.				
Prince royal de Wurtemberg.	Cavalerie du gén. Pahlen		3,500	12
	— de Wurtemberg		2,000	12
	Cuirassiers de Kretow		1,600	12
Gén. Nostitz	Caval. de Giulay et cuirassiers		3,700	24
Grand-duc Constantin.	Cuirassiers de la Garde russe		1,600	12
	Garde légère		2,400	12
	Garde prussienne		800	8
Gén. Seslawin	Cosaques		1,500	2
	Total	»	17,100	94
Gén. Korff	Caval. du corps de Langeron		5,400	22
Gén. Wassiltchikow.	— — de Sacken		3,900	12
	Total		9,300	34
	Total général		26,400	128

puisque le combat ne fut qu'une action de cavalerie, il est au moins aussi honorable de succomber que de vaincre. Nous avons déjà indiqué les fautes qu'ont commises les deux maréchaux, avant le désastre qu'ils éprouvèrent. Le récit du combat aura servi à les développer. Il y en a deux principales: la première est celle de ne s'être pas mis en mouvement de retraite, dès qu'ils connurent la présence de l'armée coalisée, entre la Marne et la Cosle, et le projet des souverains de revenir sur Paris. La prudence leur ordonnait de mettre le plutôt possible les défilés de Sommesous et de Conantray entre l'ennemi et eux. Le mouvement de flanc du duc de Trévise, de Vatry à Soudé, était dangereux; d'abord par le retard qu'il occasionnait; en second lieu parce que la réunion des deux corps, se faisant en avant du défilé de Sommesous, qu'il fallait passer après, elle devenait difficile à exécuter et ne faisait qu'augmenter le danger. En se retirant avant le jour, le duc de Trévise par Lenharé et le duc de Raguse par Sommesous, la jonction se faisait sans difficulté derrière le ravin de Conantray. Alors les maréchaux pouvaient y prendre position, et, en se faisant éclairer devant eux, voir venir l'ennemi et éviter ainsi les désastres de la journée. La seconde faute fut d'avoir laissé le général Pacthod dans l'incertitude, et dans l'ignorance des dangers qui pouvaient le menacer. L'ordre de rester à Bergères était une faute qui devait entraîner la perte du convoi, puisque les maréchaux s'attendaient eux-mêmes à voir les corps d'York et de Kleist déboucher par Etoges. Il fallait ordonner au général Pacthod de se

rendre sans délai à Fère-Champenoise. Alors le convoi pouvait être sauvé et les maréchaux se renforçaient de près de six mille hommes.

Le soir, l'armée coalisée occupait les positions suivantes : les corps de Wurtemberg et de Rajewski, entre Fère-Champenoise et Cauroy; celui de Giulay à Euvy; celui de Wrede, qui avait marché par Faux et Dammartin, entre Fère-Champenoise et Ecury; les réserves, à gauche de Conantray; la cavalerie de Pahlen et la réserve du grand-duc Constantin à Conantray; les cosaques d'Ilowaiski et Seslawin entre Linthes et Broussy; la cavalerie de Wurtemberg, à Pleurs; celle du corps de Giulay à Ognes. Le maréchal Blücher, avec les corps de Langeron, Sacken et Strogonoff, vint à Etoges. La cavalerie de Korff et Wassilczikow, resta vers Pierre-Morains; les corps d'York et Kleist, prirent position à Montmirail; la cavalerie de Ziethen fut poussée jusque devant Sezanne.

Les maréchaux arrivés à Allement, délibérèrent sur la direction qu'ils donneraient à leur retraite. Cette délibération et le séjour qu'ils firent à Allement furent nuisibles. Ils ne pouvaient pas douter que les corps ennemis qui les avaient suivis à Château-Thierry, n'eussent passé la Marne et n'occupassent Montmirail; cette route leur était donc interdite. Il résultait de la marche des armées coalisées sur Paris, que les corps prussiens qui étaient à Montmirail pouvaient, ou marcher directement

sur Meaux, ou se rabattre sur la Ferté-Gaucher et leur barrer le chemin de Coulommiers. C'était donc sur Sezanne qu'il leur convenait de se retirer, et il fallait que ce mouvement fut assez prompt pour pouvoir prévenir l'ennemi à la Ferté-Gaucher. Ils se décidèrent en effet, à gagner Sezanne, mais ils remirent leur mouvement au lendemain matin. Ils l'annoncèrent au général Compans, en l'engageant à tenir Sezanne jusqu'à leur arrivée. Ce général, à qui, après avoir envoyé à l'appui des maréchaux les deux régimens de cavalerie, il ne restait qu'environ mille hommes et un escadron, il ne pouvait cependant pas rester, sans imprudence, où il était. Il avait à couvrir l'évacuation d'un matériel considérable, et devant lui se trouvait le général Ziethen, avec plus de quatre mille chevaux. Il répondit qu'il était obligé de partir à minuit. Cette détermination sauva les maréchaux, qui cependant, au lieu de partir sur-le-champ, ne se mirent en mouvement que vers deux heures du matin, sur une longue colonne encaissée dans des chemins creux et par une traverse difficile. La cavalerie passa la première, les dragons du général Roussel en tête; la division Lagrange faisait l'arrière-garde.

Le général Ziethen, ayant occupé Sezanne aussitôt après le départ du général Compans, on rencontra des vedettes ennemies dans un chemin latéral, avant d'arriver à la ville; ce chemin conduit vers la route de Pont-St.-Prix. L'apparition de

l'ennemi arrêta les éclaireurs. Le général Belliard, voulant éviter les conséquences d'un moment d'hésitation, sur la colonne engagée dans un chemin creux, se mit à la tête de l'avant-garde, et chargeant ce poste ennemi, le poussa sur la hauteur. La nuit ne permettait pas de pousser plus loin, et le général Belliard resta en position, pendant que l'infanterie continua à défiler derrière lui. Au point du jour le général Belliard fit attaquer la cavalerie de Ziethen, qui était encore sur le plateau. Après un combat assez vif, elle fut chassée vers Pont-St.-Prix, avec une perte d'environ deux cents hommes.

Vers neuf heures du matin, la colonne des maréchaux eût traversé Sezanne, et prit position à Mœurs. Là, on fit encore une halte de quatre heures. Enfin, vers une heure après midi, les deux maréchaux remirent les troupes en mouvement. L'armée se dirigea d'abord à Esternay, et de là prit la route de la Ferté-Gaucher par Réveillon. Le général Compans, en quittant Sezanne, s'était également retiré à Réveillon : il en partit au point du jour et vint occuper la Ferté-Gaucher.

Le 26 au matin, les armées coalisées continuèrent leur mouvement. L'avant-garde du prince de Schwarzenberg, composée de l'infanterie et de la cavalerie des corps de Wurtemberg et de Rajewski, de la cavalerie du général Nostitz et des grenadiers de la réserve, se réunit à six heures du matin à Conantray, sous les ordres du prince royal

de Wurtemberg. Vers dix heures, le général Pahlen, dont l'artillerie avait été renforcée de trente bouches à feu de la réserve, se mit en marche vers Sezanne où il arriva à une heure après midi. Là, il rencontra l'avant-garde du corps de Kleist, sous les ordres du colonel Blücher, et tous deux réunis, suivirent l'armée des maréchaux par Esternay. Le maréchal Blücher, avec les corps de Langeron, Sacken et Strogonow, suivit la route de Montmirail. Le corps de Woronzow quitta Châlons pour rejoindre l'armée. Les corps d'York et de Kleist se dirigèrent sur la Ferté-Gaucher. L'avant-garde de ces deux corps, composée de huit escadrons, et suivie de près par la division Horn, parut de bonne heure devant cette ville.

Le général Compans hors d'état de résister, avec une poignée d'hommes, fit défiler son convoi sans retard et se mit lui-même en retraite. Il arrêta cependant sa petite troupe, sur les hauteurs de Chailly, pour gagner du temps; mais attaqué par la division Horn, il fut obligé de céder à la grande supériorité du nombre et de se retirer à Coulommiers, ayant perdu une centaine d'hommes. Le général Vincent, obligé de quitter Montmirail la veille, s'était replié d'abord à Rebais; de là il vint à Coulommiers où l'appelait le son du tocsin, qui retentissait dans toutes les campagnes. Là, il avait rallié environ un millier d'hommes, en grande partie échappés au désastre du général Pacthod. Ce renfort inespéré, qui porta la force

du général Compans à deux mille deux cents hommes d'infanterie et deux cent cinquante chevaux, lui permit d'arrêter l'ennemi. Il prit ensuite position sur les hauteurs en arrière de Coulommiers et détruisit les ponts du Morin. La division prussienne de Horn se replia sur la Ferté-Gaucher et y passa le Morin pour se diriger vers Rebais. La division du prince Guillaume de Prusse prit position en avant de la Ferté-Gaucher, à la gauche du Morin. La tête de colonne du corps de Kleist approchait de la ville.

Vers quatre heures après midi, la tête de la colonne des maréchaux étant arrivée à Moutis, ils apprirent que la Ferté-Gaucher était occupé par les Prussiens. C'était la conséquence du temps perdu à Allement et de la halte de Mœurs. Le duc de Raguse se chargea de contenir l'avant-garde du prince de Schwarzenberg, qui débouchait de Réveillon. Le duc de Trévise s'avança vers la Ferté-Gaucher. La canonnade s'engagea bientôt, et lorsque les troupes du duc de Trévise commencèrent à se déployer en avant de Lécherolles, le prince Guillaume retira sa division à la droite du Morin, ne laissant à l'autre bord qu'un rideau de tirailleurs. Trois bataillons occupèrent la Ferté-Gaucher et le restant des troupes se déploya sur les hauteurs en arrière, couvert par une batterie de seize bouches à feu. La division Christiani s'avança vers la Maison-Dieu, et le duc de Trévise ordonna en même temps une seconde attaque par la chaus-

sée. Mais notre artillerie était trop peu nombreuse pour dominer celle de l'ennemi, que l'arrivée de la réserve du corps d'Yorck porta bientôt à quarante-huit bouches à feu. Le corps de Kleist commençait à entrer en ligne. Après une attaque infructueuse, le duc de Trévise, voyant approcher la nuit, songea à se retirer de cette fausse position. Il fit marcher son corps par la gauche dans le vallon, et gagna le plateau de Chartronges, où il prit position pour attendre le duc de Raguse.

Pendant que ceci se passait, le duc de Raguse avait pris position derrière le ruisseau qui couvre le bois de Meaux. Le général Pahlen et le colonel Blücher ne tardèrent pas à être en présence et la canonnade s'engagea. Malgré que l'ennemi eût mis successivement en batterie jusqu'à cinquante pièces de canon, il ne lui fut pas possible de déboucher. Alors le général Pahlen désespérant d'emporter le passage de front, se dirigea, avec sa cavalerie de ligne et la plus grande partie de son artillerie, sur Courgivaux, afin de tourner la position et de gagner Moutis par le sommet des coteaux. Le colonel Blücher et les cosaques d'Ilowaisky restèrent seuls devant le 6e corps. A peu près en même temps, le duc de Raguse reçut l'avis que le duc de Trévise, ne pouvant forcer le passage de la Ferté-Gaucher, s'était retiré sur la route de Provins. Alors, faisant manœuvrer sa cavalerie, il fit pousser les cosaques et la cavalerie de Blücher vers Esternay. Ces troupes ayant été

mises assez en désordre, le duc de Raguse dégagé, mit les siennes en mouvement et vint, par Moutis, à Léchèrolles, joindre son collègue sur le plateau de Chartronges. Le général Joubert fut laissé avec sa brigade au défilé de Moutis, pour couvrir le mouvement. D'un autre côté, le général Pahlen ne pouvant pas se tirer, avec son artillerie, des traverses où il s'était engagé, fut obligé de se rabattre sur Réveillon. Cet incident facilita la retraite du général Joubert, qui gagna Provins sans accident, pendant la nuit.

Le soir, l'armée coalisée occupa les positions suivantes; les corps de Wurtemberg et Rajewsky, avec leur cavalerie et les grenadiers, occupèrent Villeneuve de Lion et Moutis; celui de Wrede, Meilleray; celui de Giulay, chargé de l'escorte du parc d'artillerie, vint à Treffaux; les gardes, à Veziers; les cosaques de Seslawin, s'avancèrent par Sezanne vers Provins; ceux de Kaisaroff étaient restés vers Arcis. Les corps d'York et Kleist étaient à la Ferté-Gaucher, où la cavalerie de Ziethen vint les rejoindre; la division Horn à Rebais; les corps de Langeron, Sacken et Strogonoff à Montmirail; celui de Woronzow avait dépassé Etoges.

Le 27, à deux heures du matin, les maréchaux, ayant perdu tout espoir de gagner Meaux avant les coalisés, se mirent en marche pour Provins. Leur projet était d'y joindre la grande route de Troyes et de gagner Paris, par Nangis et Brie. Ils firent prendre position à leurs troupes devant

la ville, vers dix heures du matin, et vers une heure, ils les firent passer sur le plateau de Montrouge conservant toujours Provins où ils s'établirent pour la nuit. Ils commirent encore ici une double faute. La première fut celle de faire aussi peu de chemin et de n'avoir pas gagné Nangis le même jour. La seconde fut, puisqu'enfin ils voulaient s'arrêter à Provins, de n'avoir pas attiré à eux la division Souham, retirée d'après les ordres de Napoléon des bords de l'Yonne, et arrivée à Nogent le 26. Par cet oubli, ils se privèrent d'un renfort de quatre mille cinq cents combattans, qui restèrent inutiles sur les bords de la Seine. Le général Compans se retira sur Meaux, où il trouva le général Ledru des Essarts, avec environ seize cents hommes d'infanterie et six cents chevaux. Ce renfort éleva son petit corps à trois mille huit cents hommes d'infanterie et huit cent cinquante chevaux. Le général Compans donna le commandement de sa cavalerie au général Vincent, et lui ordonna de prendre position sur le plateau qui domine le village de St.-Jean-les-deux-Jumeaux. Le général Vincent y fut joint par environ six cents gardes nationaux volontaires des environs. La division Compans défendait le pont et le faubourg de Cornillon. La division Ledru était derrière Trilport.

Le 27, l'armée coalisée continua son mouvement vers Meaux, point de réunion indiqué pour les différentes colonnes. Le maréchal Blücher dirigea

ses trois corps russes par Vieux-Maisons, et les prussiens par Rebais, tous à la Ferté-sous-Jouarre. Dès le matin la cavalerie d'avant-garde du corps de Langeron, commandée par le général Emmanuel, arriva à St.-Jean-les-deux-Jumeaux et s'engagea avec le général Vincent. Le combat se soutint jusqu'après midi; mais vers quatre heures arrivèrent les avant-gardes prussiennes du général Katzler et du colonel Blücher, appuyées par la division Horn. Le général Vincent se voyant menacé par une force aussi supérieure, qui déjà le débordait par sa droite, se replia sur Trilport, passa la Marne et détruisit le pont, mais il n'eut pas le temps de faire revenir à la rive droite tous les bateaux. L'ennemi ayant fait avancer son artillerie, jeta à l'autre bord un bon nombre de tirailleurs, sous la protection de trente bouches à feu; en même temps, il fit commencer la construction de deux ponts de bateaux. Ils furent achevés vers huit heures du soir et de suite les avant-gardes prussiennes et la division Horn passèrent la Marne. La division Ledru, vivement attaquée, se replia en combattant, sur Meaux. L'ennemi poussa des troupes à gauche vers le faubourg de Cornillon, mais il fut contenu. Le soir les corps d'York et de Kleist prirent position à Trilport, celui de Langeron à St.-Jean-les-deux-Jumeaux, celui de Sacken à la Ferté-sous-Jouarre, ceux de Worontzow et Strogonoff à Bussières.

L'armée du prince de Schwarzenberg fit peu

de chemin. Le prince royal de Wurtemberg, ayant réuni sa cavalerie et celle du général Pahlen à St.-Mars, les poussa jusqu'à Courtacon, pour suivre les maréchaux. Bientôt après le général Pahlen fut rappelé et dirigé vers Crecy. Les cosaques d'Ilowaiski restèrent seuls vers Provins, jusqu'à l'arrivée du général Seslawin. Le soir le général Pahlen était à Pommeuse et Guerard sur le Morin; les corps de Wurtemberg et Rajewski à Mourons; celui de Giulay à St.-Pierre-en-Veuve; les gardes et réserves à Aulnay. Le corps de Wrede resta à Chailly et sa cavalerie à la Ferté-Gaucher, pour observer les mouvemens possibles de l'empereur Napoléon, dont on craignait le retour.

Le 28, le général Compans, hors d'état même de disputer la possession de Meaux avec quelque succès, se replia sur la route de Paris; le général Vincent, chargé de l'arrière-garde, suivit après avoir fait sauter le pont et le magasin à poudre. Cette dernière explosion causa quelqu'alarme parmi les Prussiens, qui coururent aux armes de tous côtés. Le général Compans avait pris position à Claye, où il fut joint par trois bataillons de la jeune garde, sous les ordres du général Guye, par quatre cents cuirassiers et par quatre cents lanciers polonais. La force de son corps se trouva alors être de cinq mille six cents hommes d'infanterie et seize cent cinquante chevaux. Bientôt l'avant-garde du général Katzler (*) parut devant

(*) Sept bataillons et dix escadrons.

Claye et attaqua le village. Le général Compans le fit évacuer avec mesure, et un bataillon d'infanterie, qui voulut s'aventurer un peu trop vite, fut rudement malmené. Le général Compans prit position à la tête du bois de Montsaigle, occupant Grosbois et les bois voisins. Le défilé de Claye ouvert, l'avant-garde prussienne passa et se déploya à gauche de la grande route, à la hauteur du taillis de Grosbois; la division Pirch, qui passa ensuite, se déploya à cheval de la grande route; la division Klüx suivit et se plaça à gauche, derrière l'arrière-garde; la cavalérie du général Ziethen fut poussée sur les hauteurs de Lepin, pour tourner la position du général Compans.

Le combat dura long-temps à la tête du bois de Montsaigle et à Grosbois. Mais l'ennemi ayant successivement fait entrer en action tout le corps de Kleist; et la division Horn, de celui d'Yorck, étant venue se mettre en ligne vers Souilly, le général Compans prit une seconde position entre Ville-Parisis et le bois. Le débouché de la grande route et les fermes de Morfonde et de Montsaigle furent occupés ainsi que le bois Mulot et le bois Mony. Deux bataillons furent dirigés à gauche pour tourner la ferme par le chemin de Lepin, tandis que deux autres bataillons l'attaquèrent par la trouée du chemin de Grosbois à Ville-Parisis. Les deux bataillons prussiens, chargés de l'attaque de flanc, eurent beaucoup à souffrir du feu d'écharpe des troupes qui défendaient le bois Mulot et les vignes

en arrière. Le bataillon qui défendait la ferme de Montsaigle ne céda ce poste qu'après une défense opiniâtre et meurtrière.

Alors le général Compans songea à la retraite, et la fit en bon ordre. Ville-Parisis fut garni de tirailleurs et la cavalerie du général Vincent, qui était en position derrière, fit un mouvement, la droite en arrière, et se plaça parallèlement en face à la route. La cavalerie prussienne essaya de déboucher, mais, refoulée par le feu des tirailleurs, elle fut obligée de s'arrêter. Alors l'infanterie s'avança, et ayant facilement replié nos tirailleurs, sortit du village à leur poursuite. A peine avait-elle débouché, qu'elle fut chargée en flanc par les cuirassiers du colonel Dugeon, qui la ramenèrent en désordre au-delà de Ville-Parisis et lui prirent deux cent-cinquante hommes. Le général Compans se replia à Bondy, laissant une arrière-garde près de Vert-Galant. Les Prussiens, rendus circons pects par ce petit échec, ne dépassèrent pas Ville-Parisis ; l'avant-garde de Katzler resta en arrière du village, ayant derrière elle la division Pirch ; la division Klüx et la cavalerie de Ziethen près Montsaigle ; la division Horn à Souilly ; celle du prince Guillaume de Prusse à Claye.

Le combat de Ville-Parisis nous coûta environ deux cents hommes ; l'ennemi en perdit plus de six cents (*).

(*) Les états prussiens portent à deux cent quarante-cinq la perte du corps d'York, dont l'avant-garde seule a donnée.

Le maréchal Blücher vint prendre position entre Trilport et Meaux, avec les corps de Langeron, Sacken et Woronzow.

Les ducs de Trévise et de Raguse continuèrent leur retraite ensemble jusqu'à Nangis, où ils se séparèrent; le premier vint à Guignes, et le second gagna Melun par la traverse. On se demande encore pourquoi cette séparation ?

Le prince de Schwarzenberg continua son mouvement sur deux colonnes. Le corps de Rajewsky et les réserves suivirent la route de Lagny jusqu'à Rouilly et se dirigèrent sur Meaux. Le premier vint à Nanteuil; les réserves s'avancèrent jusqu'au faubourg de Meaux; le corps de Wurtemberg suivit la route de Lagny et vint à Couilly; le corps de Giulay ne s'avança pas au-delà de Mouron; celui de Wrede resta à Chailly.

Le 29 de bonne heure, la cavalerie prussienne d'avant-garde s'engagea avec le général Vincent. Peu d'instans après se présentèrent aux avant-postes deux parlementaires, l'un aide-de-camp du maréchal Blücher, l'autre officier d'état-major de l'empereur Alexandre, chargés disaient-ils de porter des paroles de paix au gouvernement à Paris. Cette mission, prétendue pacifique, était absurde sous le point de vue sous lequel elle se présentait. Si l'intention des coalisés avait été de faire de bonne foi des offres de paix à l'empereur Napoléon, ils savaient que le ministre des relations extérieures résidait en ce moment près du

souverain, et que la régence, établie à Paris, ne pouvait faire autre chose que de rendre compte des ouvertures qu'elle recevrait ; c'était donc à Napoléon lui-même qu'il convenait de s'adresser. Mais ce parlementage était dirigé dans un but tout-à-fait différent d'une pacification. D'abord, il importait de faire connaître d'une manière positive, que ce n'était pas l'armée de Blücher seule qui était devant les murs de Paris, mais que les chefs de la coalition y étaient en personne. Cette connaissance était nécessaire, afin que le parti qui avait réclamé la protection des souverains étrangers, pût prendre les dernières mesures, et remettre, ainsi qu'il l'avait promis, la capitale aux coalisés. Le second objet était de profiter de l'armistice qu'amènerait la réception de leurs parlementaires, pour achever leur mouvement d'investissement sans être troublés. Ils ignoraient si les corps des ducs de Trévise et de Raguse, coupés il est vrai de Meaux, n'avaient pas réussi à gagner Paris avant eux; si la régence, avertie par Napoléon du mouvement qu'il faisait sur la Marne, ne s'était pas hâtée de réunir à Paris toutes les troupes, et les gardes nationales actives dont elle aurait pu disposer. En un mot, ils ignoraient s'ils ne trouveraient pas, derrière des retranchemens qu'ils devaient croire achevés, une armée qui pourrait les retenir jusqu'à l'arrivée de Napoléon ; il suffisait de deux jours pour cela.

Le général Vincent, d'après les ordres du général

Compans, retira les dépêches des parlementaires et les renvoya. Ces dépêches n'étaient point adressées à la régence, mais *au duc de Feltre*, ministre de la guerre. Le silence qu'on a gardé sur leur contenu, en dit plus que les commentaires. Après le renvoi de ces parlementaires, le général Yorck insista encore pour une suspension d'armes de quelques heures, qui fut convenue, sous la condition que les armées resteraient dans leurs positions respectives. Mais cet armistice n'était qu'une perfidie. Le général Yorck ne voulait que gagner le temps nécessaire, pour achever le mouvement qu'il avait commencé au-delà de la forêt de Bondy, et couper ainsi le corps du général Compans. Mais les éclaireurs du général Vincent ayant prévenu, que des colonnes prussiennes défilaient vers Aulnay, par la route des Petits-Ponts, le général Compans se replia sur Paris.

Dès le matin, le général Ornano, avec les dépôts d'infanterie et de cavalerie de la garde, avait été porté en avant sur la route d'Allemagne, vers Pantin. Sa cavalerie s'était avancée jusqu'au Moulin de la Folie, pour éclairer la plaine entre Noisy et Bondy. Cette reconnaissance terminée, le général Ornano replia ses troupes en avant du faubourg de la Villette, laissant Pantin pour les troupes du général Compans. Ce dernier ne vint cependant pas occuper Pantin; son infanterie, quittant la route à ce village, s'établit à la butte Beauregard, à la tête de Belleville. Les

ducs de Raguse et de Trévise, qui s'étaient séparés la veille, se réunirent de nouveau le 29 au matin à Brie, et repassèrent à midi la Marne à Charenton. L'infanterie du duc de Raguse occupa St.-Mandé, Vincennes et Charonne; la cavalerie, Montreuil. L'infanterie du duc de Trévise s'établit en seconde ligne à Charenton, Conflans et Bercy; la cavalerie au faubourg de Picpus. On aurait pu profiter du restant de la journée pour faire occuper à ces deux corps les positions défensives, où il était de la plus haute importance de prévenir l'ennemi; mais il paraît qu'on n'y pensa pas.

CHAPITRE VI.

Les coalisés arrivent devant Paris. — Situation politique et militaire de la capitale. — L'empereur Napoléon fait occuper Chaumont. — Combat de St.-Dizier, le 26 mars. — Napoléon revient sur Paris.

L'ARMÉE coalisée s'était, de son côté, mise en mouvement dès le matin, afin de compléter l'investissement de Paris au nord-est, dans le même jour. Elle marcha sur trois colonnes. Celle de droite, composée des corps d'York, Kleist, Langeron et Woronzow, devait prendre la route des Petits-Ponts, par Mory et Aulnay; les deux premiers corps devaient rester à Ville-Parisis, jusqu'à ce que les troupes du général Rajewski fussent venues les relever; le maréchal Blücher devait laisser le corps de Saken à Meaux. La colonne du centre composée du corps de Rajewski, des grenadiers russes et de la réserve des gardes, devait suivre la grande route de Meaux; la colonne de gauche, composée des corps de Wurtemberg et de Giulay,

et des grenadiers autrichiens devait suivre la rive droite de la Marne, par Annet et Neuilly. Le soir, l'armée coalisée occupa les positions suivantes. Les corps d'York et Kleist à Aulnay ; l'avant-garde de Katzler au grand Drancy; le corps de Langeron au Bourget; le corps de Woronzow à Villepinte; le corps de Sacken entre Meaux et Trilport; le corps de Rajewski à Noisy-le-Sec, ayant une brigade à Pantin et une à Romainville. Les gardes et réserves à Ville-Parisis ; les corps de Wurtemberg et Giulay à Annet. Le corps de Wrede fut rapproché de Meaux ; il s'établit à Quincy, ayant sa cavalerie en avant de Crécy, et l'avant-garde à Coulommiers.

Toutes les dispositions étaient prises pour entrer à Paris le lendemain, soit de gré, soit à la suite d'un combat, que les coalisés étaient décidés à tenter. Non-seulement ils y étaient containts par l'impossibilité de reculer, sans s'exposer aux plus grands désastres; mais ils y étaient encouragés par la certitude qui leur fut donnée, que les moyens intérieurs de défense de la capitale étaient entièrement paralysés, et qu'ils n'auraient à faire qu'à un corps de troupes de ligne trop faible pour résister. Pendant toute la nuit, les messages se succédèrent au quartier-général des coalisés, qui s'étaient avancés à Bondy. Dans cette même nuit fut faite la proclamation qui devait amener la chûte du gouvernement impérial (*).

(*) *Pièces justific.* XXXIII.

Cependant la présence des armées coalisées sous les murs de la capitale avait répandu le trouble, parmi les agens principaux du gouvernement. Les citoyens étaient dans une anxiété réelle, que justifiait la comparaison de l'attaque qu'on allait avoir à soutenir, avec la faiblesse, ou pour mieux dire la nullité des moyens de défense qui avaient été préparés. Le parti royaliste triomphait, et son impatience était telle, qu'elle aurait pu lui attirer une castatrophe funeste, si l'autre parti qui s'était formé au sein même du gouvernement, ne l'eût protégé en le paralysant, en même temps qu'il comprimait l'esprit du peuple. Le caractère personnel du roi Joseph, lieutenanant de l'empereur Napoléon était bien peu propre aux mesures de vigueur, qui lui auraient été nécessaires dans un moment pareil. Plus fait pour une vie paisible que pour l'activité qu'aurait exigé une crise qui devait être décisive, il était destiné à être plutôt l'instrument de ses subordonnés que leur chef. Il ne manquait pas, dit-on, de talens et de perspicacité : mais n'ayant jamais été dans l'occasion de déployer par lui-même les ressources de son âme, il était dominé par une méfiance dans ses propres moyens, qui lui ôtait toute énergie. L'impératrice était régente, et pouvait, dans ce moment important surtout, réunir sans contraste toutes les attibutions du pouvoir suprême. Mais ce n'était pas Marie-Thérèse portant son enfant dans ses bras, et le confiant à la valeur pa-

triotique des Hongrois. Femme sans énergie, abandonnée à l'influence de ses alentours, elle se laissa entraîner et descendit les marches du trône, qu'elle a perdu sans retour, et même, dit-on, sans regret.

Rien n'avait été fait pour la défense de Paris. On avait à la vérité construit de mauvais tambours en charpente, aux ponts de St.-Maur, de Charenton et de Neuilly; mais l'enceinte de la ville et les barrières étaient sans défense; et les hauteurs qui dominent Paris vers le nord, et dont l'occupation est inséparable de la conservation de cette capitale, n'étaient défendues par aucun ouvrage de campagne (*). Lorsque Blücher marcha pour la seconde fois sur Paris, à la fin de février, le lieutenant de l'Empereur reconnut la nécessité de couvrir la capitale de l'empire par quelques ouvrages, qui permissent au moins de conclure une convention, et de la sauver de la rapacité d'une soldatesque, avide de pillage. Un système de défense fut reconnu et arrêté; mais lorsqu'il fallut mettre la main à l'œuvre pour l'exécuter, on sut faire naître des scrupules à Joseph, et il se crut obligé de demander et d'attendre l'approbation de l'empereur son frère. Enfin, le 29 mars arriva, et de faibles tambours établis aux barrières étaient les seules défenses extérieures.

(*) Les relations allemandes parlent des retranchemens presque inexpugnables qui couvraient Montmartre, et des redoutes qui étaient sur toutes les hauteurs. Et les Allemands y croient!

L'artillerie destinée à garnir les ouvrages projetés n'offrait pas un tableau plus satisfaisant. D'après les ordres de l'empereur Napoléon, il devait y avoir deux cents bouches à feu réunies à Paris, pour l'armement des différens ouvrages. Les hauteurs de Montmartre surtout devaient être garnies de pièces d'un gros calibre. Il ne s'en trouvait le 29 mars que soixante-douze, dont un tiers de huit et deux tiers de quatre. A qui en attribuer la faute? Ce n'était certainement pas le ministre des cultes qui avait été chargé de les tirer de l'intérieur. Il semble que la même main qui livrait en 1812 les états de situation et de mouvement de nos troupes à la coalition, ait continué, en 1814, à prendre ses ordres pour l'armement de la capitale. On disait cependant que le supplice du malheureux Michel (*) avait rompu la trame. Quoi qu'il en soit, force fut de se contenter de l'artillerie existante et d'en faire la répartition. Quarante-quatre bouches à feu, dont vingt canons de huit, furent répartis entre les douze grandes barrières (**). Les vingt-huit autres

(*) Condamné à mort en 1812 pour avoir livré au général Czernitzoff, alors agent de la Russie, les états de situation et de mouvement des armées françaises. On demande comment un employé subalterne d'un bureau, a pu livrer des états qui partent de plusieurs divisions et se réunissent ordinairement au secrétariat ou dans le cabinet du ministre? Il est fâcheux que les révélations de Michel n'aient pas été publiées. Il est surtout fâcheux que la réclamation qu'il voulait faire en montant à l'échafaud ait été étouffée par un bâillon.

(**) A la rive droite: Passy, Neuilly, le Roule, Clichy, St.-Denis.

formèrent deux réserves égales, dont l'une fut placée à la barrière du Trône et l'autre à la barrière de Fontainebleau.

D'après le décret du 3 janvier, la garde nationale de Paris formée en douze légions ou quarante-huit bataillons, devait s'élever à trente mille hommes. Trente-un mille étaient enrôlés. On s'est beaucoup plaint, dans le temps, de ce que la totalité de cette garde nationale n'a pas pu être habillée en uniforme, parce qu'on avait admis dans ses rangs des ouvriers, qui ne pouvaient pas en faire la dépense. Il y a long-temps qu'on ne peut plus ignorer qu'un revers de couleur, ou une panache, n'ajoutent rien au courage d'un brave, et n'en donnent pas à un lâche. On n'ignore pas non plus que la classe ouvrière, ainsi que la classe des campagnards, sont celles qui ont toujours fourni à nos armées les soldats les plus braves et les plus disciplinés.

Mais la véritable cause, qui empêcha la garde nationale d'agir et qui n'a rien de commun avec les uniformes, fut le manque d'armes. Sur trente mille hommes, onze mille à peine ont été armés, et encore quatre mille ne l'ont été que le 29 au soir et le 30 au matin. A qui doit-on attribuer cette pénurie? si ce n'est au manque d'énergie du lieutenant de l'empereur, qui avait déjà entraîné

la Villette, Pantin, du Trône et Charenton. A la rive gauche: Fontainebleau, d'Enfer et du Maine.

une partie des fonctionnaires publics du premier ordre. Les armes manquèrent le 30 à dix heures du matin pour les gardes nationaux, que la générale avait conduits aux lieux de réunion. Les munitions manquèrent également et les canons, qui étaient sur le front d'attaque, avaient leurs réserves de munitions au-delà de la Seine; les caissons contenaient souvent des cartouches à canon d'un autre calibre. Des cartouches d'exercice, d'autres pleines de cendres furent distribuées à des pelotons de gardes nationales. En un mot, nous répèterons ce que dit un auteur contemporain, non suspect d'exagération (M. Giraud): « Paris se » montra disposé à se défendre, mais tout s'y passa » comme si l'on avait voulu qu'il ne fut pas dé» fendu. »

La répartition de la garde nationale armée se fit de la manière suivante : cent hommes de garde à chacune des grandes barrières. Douze cents hommes, en douze grand-gardes, chargées de la défense des dix-huit petites barrières au besoin. Deux mille quatre cents hommes, en douze réserves prêtes à porter du secours aux points menacés. Douze cents hommes étaient destinés pour le service intérieur. En ajoutant à ce nombre une légion d'officiers et d'employés, qui aurait suffi pour cinquante mille hommes, on verra qu'il ne restait pas plus de cinq mille hommes disponibles. C'est de ce nombre que sortirent environ trois mille volontaires qui, à la voix du doyen des maréchaux,

allèrent renforcer les rangs des braves, qui résistaient aux efforts de l'ennemi.

Les renforts que l'armée, arrivant sous les murs de Paris, pouvait recevoir des différents dépôts, ne s'élevaient qu'à un bien petit nombre d'hommes. La garnison de Paris était composée de trente dépôts; mais l'extraction successive de renforts pour l'armée les avait tellement réduits, qu'après en avoir extrait environ sept cents hommes pour compléter les garnisons de St.-Denis, St.-Maur, et Charenton, il n'y avait plus rien de disponible pour la défense extérieure. Il y avait bien environ vingt mille hommes dans les différens dépôts, qui se trouvaient à une ou deux journées de la capitale; mais on se garda bien de les faire venir. Mille hommes de cavalerie, pris dans le dépôt de Versailles, quinze cents hommes d'infanterie et trois cents chevaux de la garde, furent chargés d'escorter l'impératrice et son fils à Rambouillet. On se demande vainement pourquoi ce luxe d'escorte? Seize cents hommes d'infanterie et sept cents chevaux de la garde avaient été envoyés, le 28, au général Compans. Il ne restait donc plus disponible, dans les dépôts de ce corps, que trois cents cavaliers et quatre mille conscrits à peine habillés. Le général Ornano forma de ces derniers une division dont le général Michel, mal guéri de sa blessure, prit le commandement. Ainsi dix-huit mille hommes d'infanterie et un peu plus de cinq mille chevaux, allaient lutter contre cent dix-neuf

mille hommes d'infanterie et vingt-six mille chevaux (*). Les mesures préparatoires de défense prises, le conseil de régence en prit une, qui acheva de consommer la perte de Paris et la chûte du gouvernement impérial. Ce fut celle de faire partir, à peu près individuellement pour Tours, l'im-

(*) ARMÉE FRANÇAISE, LE 30 MARS.		INFAN.	CAVAL.
Aile droite.	Div. Bordesoulle, Chastel et Merlin	»	3,350
Duc de Raguse.	— Duc de Padoue, Ricard, Legrange	3,370	»
	— Compans, Ledru, Boyer.	5,670	»
Aile gauche. Duc de Trévise.	— Michel, Charpentier, Curial, Christiani	8,950	»
	— Ornano, Roussel	»	2,200
	Total	17,990	5,550
Garnisons : St.-Denis, 570. Vincennes, 400. Neuilly, 250. Charenton, 450. St.-Maur, 300		1,970	
ARMÉE COALISÉE.			
Colonne de droite. Le mar. Blücher.	Corps d'York	14,000	3,500
	— de Kleist	11,000	3,000
	— de Langeron	14,000	5,000
	— de Woronzow	13,000	»
	Total	52,000	11,500
Colonne du centre. Le gén. Barklay.	Corps de Rajewski	16,000	3,000
	Réserves des grenadiers et cuirassiers	6,000	3,000
	Gardes	15,000	4,000
	Total	37,000	10,000
Colonne de gauche. Prince royal de Wurtemberg.	Corps de Wurtemberg	10,000	2,000
	— de Giulay	15,000	3,000
	Grenadiers autrichiens	5,000	»
	Total	30,000	5,000
	Total général	119,000	26,500

pératrice et son fils, les membres du conseil, les grands dignitaires et les ministres. Le gouvernement allait se trouver à moitié de l'autre côté de la Loire, tandis qu'il aurait dû y être en entier. En l'absence du corps législatif, le sénat était le seul corps constitué existant; il fallait le transporter en entier et formellement à Tours. On a dit que le prince de Benevent avait voulu partir et qu'on l'avait retenu à une barrière de Paris. Cela ne peut pas être, puisque M. de Talleyrand était le chef et le directeur de la révolution qui se préparait, et que son absence aurait pu faire échouer, puisqu'il était revêtu de la confiance des coalisés.

Nous avons laissé, le 24 mars, l'empereur Napoléon à Vassy, ayant son arrière-garde à Perthé. Le 25, il vint, avec les divisions du prince de la Moskowa et la cavalerie du général Sébastiani, à Doulevent. Le duc de Tarente, avec le 11e corps, vint à Vassy; le 7e était resté à Humbécourt, pour garder les débouchés de la forêt du Val et protéger le mouvement rétrograde du 2e corps. Le général Gérard se replia à Saint-Dizier, où il passa la Marne. Son mouvement fut suivi par l'avant-garde de Winzingerode. Le général Tettenborn, ayant occupé Hoiricour, établit une batterie de huit pièces sur le bord de la Marne. Le feu inattendu de cette batterie causa un instant du désordre dans la colonne, qui défilait le long de la rivière, sur le chemin de Vassy, et qu'elle

prenait en flanc; mais le général Treilhard, ayant fait appuyer sa division à droite, derrière le village de Valcour, dont il la couvrit, l'infanterie du 2e corps put déboucher et gagna rapidement le sommet du coteau. Le général Gérard, ayant fait avancer deux batteries sur le plateau et jeté une centaine de tirailleurs au-delà de la Marne, le feu de l'ennemi fut bientôt éteint et ses troupes obligées de se retirer. Le général Gérard resta quelque temps sur le plateau de Valcour, après quoi il continua sa retraite sur Humbécour, où il prit position sans être inquiété; le 7e corps se réunit à Vassy au 11e. Le général Winzingerode occupa Saint-Dizier; le général Tettenborn s'établit à Eclaron, faisant observer Humbécour par quelques cosaques. Le général Czernitseff avait été envoyé vers Montierender, avec un parti de cosaques.

Cependant, l'empereur Napoléon avait, de Vassy, dirigé la division Jacquinot vers Bar-Sur-Aube et la division Piré vers Chaumont. Le mouvement de la première obligea l'empereur d'Autriche à se sauver en hâte à Dijon, où il arriva ayant fait treize lieues à cheval, dans la traverse et d'une seule traite. Le général Piré occupa Chaumont le même jour. A la première nouvelle de son arrivée, le parc général d'artillerie et les gros bagages s'enfuirent à Vauderoute vers Béfort, harcelés par la levée en masse, qui détruisit beaucoup de voitures et de détachemens isolés.

et prit des convois d'évacuation des hôpitaux et plusieurs officiers d'état-major et agens diplomatiques. Parmi ces derniers, se trouvèrent le baron de Wessenberg, le général suédois Skjoldebrand, le comte Palfy, le conseiller de Beguelin et les conseillers d'Etat de Tolstoy et Markow. L'épouvante gagna la rive droite du Rhin, où les peuples attendaient d'un instant à l'autre les armées françaises. Malgré la célérité de la fuite des parcs ennemis, le général Piré leur enleva cependant de l'artillerie, des munitions et des bagages.

Le 26, l'empereur Napoléon, informé par le duc de Tarente que, jusque-là, l'arrière-garde n'avait vu que de la cavalerie, résolut de revenir sur ses pas et, en forçant le rideau que l'ennemi avait jeté devant ses colonnes, de reconnaître si l'armée coalisée suivait. Les colonnes se mirent sur-le-champ en mouvement, par la route de Humbécour, excepté le 7e corps qui fut gagner celle de Joinville par derrière le bois du Val. Les cosaques, qui étaient devant Humbécour, furent aisément dispersés. Le général Tettenborn essaya de tenir en avant de Valcour, pour donner au général Winzingerode le temps de réunir ses troupes, et au général Czerniszeff celui de revenir. Après un léger combat, le général Tettenborn fut culbuté et rejeté derrière la Marne. Arrivé sur le plateau de Valcour, Napoléon vit l'ennemi en bataille au-delà de la rivière. La cavalerie de Winzingerode était déployée sur deux lignes, en avant et en ar-

rière de la route de Vitry, la droite vers Lanoue; l'avant-garde du général Tettenborn tenait la gauche, appuyée vers Hallignicour; deux bataillons de chasseurs occupaient Saint-Dizier; le reste de l'infanterie était à la tête du bois de Perthé, ayant un rideau de tirailleurs sur les bords de la Marne. L'empereur Napoléon, ayant alors réuni son infanterie, ordonna l'attaque. Le général Sébastiani franchit le gué de la Neuville-au-pont, et déploya ses divisions à l'autre bord; les corps des généraux Saint-Germain, Milhaud et Valmy le suivirent et se déployèrent sur les ailes; les corps du prince de la Moskowa, du duc de Tarente et du général Gérard, passèrent à la suite de la cavalerie. Bientôt l'armée française fut en bataille au-delà de la Marne, la droite en avant de Hoiricour, la gauche vers Hallignicour; la cavalerie formait la principale ligne et l'infanterie la seconde; le duc de Reggio, avec le 7e corps, s'avançait par la route de Joinville.

Le général Winzingerode voyant qu'il allait avoir toute l'armée française sur les bras, chercha à éviter le combat. Mais voulant gagner du temps pour sauver l'infanterie qu'il avait à St.-Dizier, il ordonna au général Tettenborn de défendre la route de Vitry, pendant qu'il défendrait lui-même St.-Dizier. La retraite en cas de nécessité fut marquée vers Bar-sur-Ornain. Le général Tettenborn, d'après cet ordre, essaya quelques charges qui furent sans succès. Enfin chargé lui-même par la

cavalerie du général Milhaud, il fut enfoncé et culbuté en désordre sur Perthé, ayant perdu six canons. En même temps le général Letort attaqua les tirailleurs d'infanterie ennemis, qui, formés en carrés, cherchaient à gagner le bois de Perthé; la plus grande partie fut sabrée. La cavalerie de la garde et les dragons du général Treilhard, refoulèrent alors le restant de la cavalerie ennemie sur St.-Dizier, où le duc de Reggio entrait au pas de charge. Le gros du corps de Winzingerode, mis dans la plus complète déroute, fut poursuivi sur la route de Bar-sur-Ornain, par le duc de Reggio, avec le 7e corps et les dragons du général Treilhard. Le soir, le duc de Tarente, avec les 2e et 11e corps et la cavalerie du général Milhaud prit position devant Perthé, où le général Tettenborn avait rallié ses troupes. Le duc de Reggio s'arrêta à Saudrupt. Le restant de l'armée bivouaqua devant St.-Dizier. L'ennemi perdit dans cette journée plus de deux mille hommes, dont cinq cents prisonniers, neuf canons, un équipage de ponts et tous ses bagages. Notre perte ne s'éleva pas à plus de six cents hommes.

Le combat de St.-Dizier démontra à l'empereur Napoléon qu'il n'avait été suivi que par un corps détaché et confirma le rapport qu'avaient déjà fait des prisonniers de l'ennemi : que les armées coalisées marchaient sur Paris. Ayant acquis ainsi la certitude du danger qu'allait courir la capitale, la première détermination, à laquelle il s'arrêta,

fut de gagner Châlons et de manœuvrer, soit par la route de Montmirail, soit par celle de Château-Thierry. Il résolut donc, pour assurer sa marche, d'essayer encore d'enlever Vitry. Cette détermination peut cependant être regardée comme une faute stratégique. D'abord en prenant une des deux routes de Châlons à Meaux, il devait s'attendre à être obligé de forcer le passage de la Marne; cette opération pouvait échouer et il se trouvait dans une position critique. En second lieu l'attaque de Vitry, même si elle réussissait, lui faisait perdre un jour, et c'était beaucoup dans ce moment. On peut même ajouter que Vitry lui était assez peu utile. S'il marchait sur Châlons, le 7e corps pouvait le rejoindre directement; s'il se dirigeait par Troyes, il n'avait pas besoin de Vitry. En se mettant en mouvement par cette dernière route, le 27 dès le matin, il gagnait une journée entière et épargnait une forte marche à ses soldats.

Le 27 au matin, l'armée se dirigea sur Vitry. Le commandant prussien, sommé de nouveau, ayant refusé de se rendre, et une reconnaissance exacte ayant démontré le danger d'une attaque de vive force, il fallut renoncer à ce projet. L'empereur Napoléon décidé à marcher au secours de Paris, fut un moment indécis s'il prendrait la route de Sezanne ou celle de Troyes. Le mauvais état du chemin de Sezanne à Coulomniers, et la nécessité de forcer le passage de la Marne à Meaux ou à Lagny, qu'on n'évitait pas en prenant cette

route, la firent rejeter. Il fut donc décidé que l'armée reviendrait sur St.-Dizier, d'où elle se dirigerait sur Troyes et de là sur Paris par la gauche de la Seine. Ce mouvement commença le même jour; l'infanterie et la cavalerie de la garde arrivèrent à St.-Dizier. Les autres divisions s'échelonnèrent entre Valcour et Marolles. La division Albert et les dragons du général Milhaud formèrent l'arrière-garde. Le duc de Reggio était entré à Bar-sur-Ornain, où le général Winzingerode s'était retiré le 26 au soir et s'était réuni avec le corps du prince Biron de Courlande. Ce dernier, parti de Nancy, le 23, avec environ quatre mille hommes d'infanterie et huit cents chevaux, pour comprimer l'insurrection de la Meuse et des Vosges, était arrivé à Naives le 26. A l'approche du duc de Reggio le général Winzingerode se retira à Châlons, où le général Tettenborn le rejoignit. Le prince Biron repassa la Meuse à St.-Mihiel. Dans la nuit, le duc de Reggio reçut l'ordre de revenir sur St.-Dizier. Le général Piré reçut celui de se replier à Bar-sur-Aube, d'où, réuni à la division Jacquinot, il gagnerait Troyes. De Bar-sur-Ornain, le duc de Reggio avait poussé sur-le-champ des partis en avant, pour avoir des nouvelles du général Durutte. Mais ce dernier, comme nous le verrons en son lieu, n'était sorti de Metz que le 26, et se trouvait le 27 à Thionville. La population de la Meuse, de la Moselle et des Vosges, déjà en partie armée et insurgée, atten-

dait et réclamait le signal de la levée en masse, pour se délivrer des troupes qui ravageaient son territoire. Le duc de Reggio en rendit compte à l'Empereur et demanda l'autorisation de faire cet appel. Mais le prince de Neufchâtel s'y opposa, sous le prétexte qu'il faudrait de la cavalerie pour soutenir la levée en masse et qu'il était impossible de priver l'armée d'une partie de celle qu'elle avait, son avis prévalut. Comme si la cavalerie était nécessaire dans les bois et les montagnes de ces départemens, comme si les mêmes habitans, sans autre cavalerie que celle qu'ils formèrent eux-mêmes, n'avaient pas en 1792, détruit plus du quart des armées du duc de Brunswick. Mais Napoléon avait une certaine aversion pour les mouvemens populaires, qu'il ne pouvait pas diriger lui-même, et ses courtisans avaient grand soin de l'y entretenir.

Le 28, l'armée française continua son mouvement. Toute la garde vint à Montiérender, sur la route de Brienne, et en avant. Le duc de Tarente avec le 11e corps et les 2e, 5e et 6e de cavalerie vint à Vassy, où le duc de Reggio le rejoignit le soir. Le général Gérard occupa Valcour, jusqu'à ce que le duc de Reggio eût débouché de St.-Dizier; alors il se reploya en arrière de Humbécour. Cette marche faite par un mauvais temps, et par des traverses fangeuses, fut très-fatigante pour l'armée. Il fallut brûler une soixantaine de caissons, pour renforcer les autres attelages. Le général Winzin-

gerode quitta Châlons et s'approcha de St.-Dizier.

Le 29, l'empereur Napoléon, s'étant mis à la tête de la cavalerie de la garde, était en route pour gagner Vandœuvres, lorsqu'au pont de Doulencourt, un courrier lui apporta la nouvelle que les armées coalisée étaient entrées à Meaux, et le prévint en même temps de ce qui se passait à Paris, et du danger où il était de perdre la capitale, s'il ne revenait en hâte. Napoléon fit partir sur-le-champ le général Dejean pour Paris, porter l'ordre au duc de Trévise d'éviter l'occupation de la capitale, en annonçant au prince de Schwarzenberg les propositions qu'il faisait à son maître. En même temps, un agent diplomatique porta à Dijon, à l'empereur d'Autriche, l'acceptation pure et simple des conditions proposées par les coalisés. On ne peut pas dire que ce fut trop tard, puisque jamais les coalisés n'avaient eu l'intention de traiter avec lui; mais cette démarche était inutile, parce que l'empereur d'Autriche n'était alors pas moins décidé que les autres souverains à le détrôner. Ce jour-là, la cavalerie de la garde arriva à Troyes; l'infanterie resta à Lusigny, abîmée de fatigue. Les autres corps ne s'avancèrent que jusqu'à l'Aube. La division Jacquinot avait rejoint, et celle du général Piré arriva le lendemain. On a dit que le duc de Tarente conseilla alors de diriger l'armée sur Sens, pour y réunir les troupes qui auraient défendu Paris, et se rabattre ensuite sur l'armée du duc de Castiglione. Il se fondait

sur ce qu'on arriverait trop tard pour sauver la capitale, que les deux maréchaux ne pourraient pas défendre. Ce conseil paraît avoir été composé après coup, car il ne contient que ce que fit à peu près l'empereur Napoléon, excepté que l'espoir d'arriver à temps devant Paris, l'engagea à s'en approcher un peu plus qu'à Sens. Si la capitale tenait deux jours, il arrivait assez tôt pour la sauver; sinon il ne gâtait rien en se plaçant de front à l'ennemi. Le parti de *mourir honorablement, au lieu d'être dispersés et dépouillés par des cosaques, pouvait aussi bien être pris le* 5 AVRIL que le 30 mars.

De Troyes, l'empereur Napoléon traça l'itinéraire de l'armée, de manière à ce qu'elle fût réunie, le 2 avril, devant Paris. La division Souham reçut l'ordre de se rendre de Nogent à Fontainebleau. Le 30, l'infanterie et la cavalerie de la garde dépassèrent Troyes et s'avancèrent jusqu'à Villeneuve-l'Archevêque, où la fatigue les obligea de s'arrêter. L'empereur Napoléon continua sa route avec les escadrons de service, qui l'escortèrent jusqu'à Villeneuve-la-Guyard. De là il partit à franc-étrier pour Fontainebleau. Il espérait arriver, de sa personne, assez tôt à Paris pour en présider la défense, et ce n'était pas sans raison qu'il pensait que sa présence soutiendrait l'énergie des habitans, et qu'en prolongeant la défense de quarante-huit heures seulement, il donnerait à son armée le temps d'arriver. La vérité est, que

s'il était arrivé à Paris, pendant qu'on se battait devant les murs, sa présence seule aurait décidé les coalisés à la retraite : nous en fournirons la preuve plus tard. Le duc de Tarente, avec les autres corps de l'armée arriva à Troyes.

CHAPITRE VII.

Bataille devant Paris, le 30 mars. — Évacuation de Paris par les troupes françaises. — Réflexions sur la bataille de Paris.

PENDANT que l'empereur Napoléon se hâtait ainsi de venir présider de sa personne la défense de Paris, les destinées de cette capitale se décidaient, moins encore par la force des armes, que par le développement des menées politiques, qui reposaient sur son occupation par l'ennemi. Le 30 mars, au point du jour, les tambours battant la générale dans tous les quartiers de la ville et au camp, appelèrent sous les armes, et l'armée, et les citoyens. Ces derniers se rassemblèrent aux lieux de réunion des légions. Un grand nombre d'anciens défenseurs de la patrie qui, appartenaient la plupart à la classe ouvrière, demandèrent qu'on leur rendît ces armes qu'ils avaient déposées pour rentrer dans le sein de leurs familles, et qui leur avaient servi tant de fois à humilier les ennemis de la France; mais il ne se trou-

vait d'armes nulle part. Renvoyés d'un endroit à l'autre, beaucoup coururent jusqu'aux barrières espérant d'y trouver des fusils. Enfin, vers neuf heures du matin, dans un seul lieu de Paris, sur la place Vendôme, on offrit aux gardes nationaux qui s'y étaient réunis quelques piques..... pour combattre dans les rangs de nos bataillons.........

Cependant les corps des ducs de Raguse et de Trévise s'étaient ébranlés sur-le-champ, pour se rendre à leurs postes de bataille. Le duc de Raguse, avec les divisions d'infanterie des généraux Ricard, Lagrange, duc de Padoue, Compans, Ledru et Boyer, et celles de cavalerie des généraux Chastel, Bordesoulle et Merlin, faisant environ neuf mille hommes d'infanterie et un peu plus de trois mille chevaux, fut chargé de la défense de la droite de la ligne d'attaque, depuis Pantin jusqu'à Montreuil. Le duc de Trévise, avec les divisions d'infanterie des généraux Michel, Curial, Christiani et Charpentier, et la cavalerie des généraux Roussel et Ornano, sous les ordres du général Belliard, faisant environ neuf mille hommes d'infanterie et un peu plus de deux mille chevaux, devait tenir la gauche depuis Pantin jusqu'à St.-Ouen. Les troupes du duc de Raguse, déjà en grande partie sur leur champ de bataille, furent bientôt en position. Celles du duc de Trévise, qui étaient restées plus en arrière, avaient plus de chemin à parcourir et ne purent être déployées dans leurs positions que vers sept heures du matin.

L'ordre de bataille de l'armée française était le suivant : à l'extrême droite, la cavalerie du duc de Raguse était en bataille entre Charonne et Montreuil ; la division Chastel en première ligne, les deux du général Bordesoulle, en seconde ; la division du duc de Padoue sur le plateau de Malassis, occupant Montreuil ; la division Lagrange, en avant du parc de Bruyères, à cheval de la route de Belleville à Romainville. La division Ricard, en réserve en masse, dans le parc de Bruyères ; la division Ledru couronnait les hauteurs des Prés-St.-Gervais, ayant devant elle la division Compans, en tirailleurs dans le bois de Romainville ; la division Boyer était en arrière de Pantin, à la droite de la route. La division Michel avait la brigade Secretant en arrière de Pantin, et la brigade Robert à Aubervilliers ; la division Charpentier en masse au pied de la butte Chaumont ; la division Curial en arrière de Pantin, en réserve de la division Michel ; la division Christiani en masse entre la Chapelle et la Villette. La cavalerie du général Belliard était en avant des retranchemens de 1792, entre la Chapelle et St.-Ouen ; la division Roussel à droite, et celle du général Ornano à gauche. Neuf batteries de position couvraient le front de l'armée et défendaient les principales avenues ; une de quatre pièces sur la butte de Fontarabie, battait la route de Montreuil ; une de six pièces sur la hauteur de Mont-Louis, prenait en flanc le chemin de Charonne à Ménilmontant ; une à la

gauche du parc de Bruyères, et une seconde sur la butte Beauregard, battaient les avenues des Prés-St.-Gervais; une de douze pièces de douze devant les Prés-St.-Gervais, défendait le débouché entre Pantin et Romainville; une de quatre pièces était établie sur la butte Chaumont; une de douze pièces de douze au Rouvroy, battait la plaine d'Aubervilliers et la route des Petits-Ponts; la tête de la Chapelle était défendue par une batterie de cinq pièces sur la butte Montmartre, au moulin de la Lancette; une dernière batterie de deux pièces, au pied de la hauteur de Montmartre, battait les avenues de Clichy et de St.-Ouen. Le total de cette artillerie montait à cinquante-trois pièces, dont vingt-quatre de douze. Le roi Joseph, qui portait le titre de général en chef de l'armée qui défendait Paris, avait établi son quartier-général sur une butte, en arrière de Clignancourt.

La position de l'armée française se ressentait de la faute majeure qu'on avait faite la veille, de laisser les corps des ducs de Trévise et de Raguse, entassés autour de Vincennes et de Charenton. Il aurait fallu, dans la journée même de leur arrivée, leur faire occuper leurs positions de bataille. Pantin et Romainville surtout, qu'on devait considérer comme les clefs de la défense de la capitale, n'auraient pas dû être abandonnés comme ils le furent. Il en résulta qu'il s'en fallut peu, ainsi que nous le verrons, que le duc de Raguse ne se trouvât refoulé sur les barrières avant d'avoir com-

battu. La nécessité d'employer la presque totalité des forces réunies à l'aile droite, pour empêcher l'ennemi de déboucher de Pantin et de Romainville, porta tout l'effort de la bataille sur ces deux points. Il ne resta dès-lors plus aucun moyen de parer au mouvement de Blücher, dont les colonnes vinrent déborder la gauche de l'armée. La faiblesse de l'artillerie de position employée en batteries immobiles, et dont le feu nourri et dirigé en masse sur les principales avenues devait suppléer à la disproportion numérique des troupes; cette faiblesse, dis-je, fit encore bien du mal. La nécessité d'avoir de fortes batteries sur la plaine d'Aubervilliers et sur celle entre Pantin et Romainville, y fit employer la moitié des pièces qu'on avait; dès-lors les autres batteries se trouvèrent trop faibles, pour produire un effet bien sensible sur les masses de l'ennemi. L'empereur Napoléon avait ordonné au ministre de la guerre de réunir deux cents bouches à feu à Paris. Si cet ordre avait été exécuté, chacune des batteries que nous venons d'indiquer aurait pu être de vingt pièces, et la butte de Montmartre défendue par quarante pièces au lieu de sept.

Les coalisés se mirent aussi en mouvement le 30 au matin. La lenteur de leurs marches depuis le 24, risquait de leur faire perdre l'avantage de celles qu'ils avaient gagnées sur l'empereur Napoléon. Ils savaient que Winzingerode avait été battu le 26; il était donc facile de prévoir que Napo-

léon se remettrait en marche le 27, pour revenir sur Paris. Ils devaient, par conséquent, s'attendre à voir paraître la tête des colonnes de son armée dans deux jours. Lui-même pouvait arriver le lendemain, et sa présence détruisait tous les effets de l'occupation de Paris, dans le cas où ils auraient pu l'obtenir. Il ne fallait plus alors penser à une révolution politique. Tout serait rentré dans l'ordre accoutumé, et le seul résultat aurait été de faire du retour de Paris au Rhin, la parodie du retour de Moskow. La saison et le climat étaient moins rigoureux, mais le fer de nos soldats et la levée en masse y auraient suppléé. La coalition n'avait donc que le 30 mars seul pour accomplir ses projets. Un ordre laconique aurait transporté le sénat au-delà de la Loire, et les signataires de l'acte de déchéance se seraient disputés l'honneur d'obéir avec le plus de promptitude.

Le plan d'attaque des coalisés devait embrasser toute la partie septentrionale de Paris, en trois colonnes. Celle de droite, composée de l'armée de Blücher, se subdivisait elle-même en deux. Le corps de Langeron devait se diriger par Aubervilliers et attaquer Montmartre par le côté de Clichy. Ceux d'York et de Kleist, ayant celui de Woronzow pour réserve, devaient enlever la Villette et la Chapelle, et attaquer Montmartre par Clignancourt. La colonne du centre, composée du corps de Rajewski, et appuyée par les gardes et réserves, débouchant par la route d'Allemagne, devait em-

porter les hauteurs de Romainville et de Belleville. Celle de gauche, composée des corps de Giulay et de Wurtemberg, débouchant par Neuilly et Nogent-sur-Marne, devait occuper St.-Maur et Charenton, et bloquer Vincennes. Dans cette disposition, la colonne du centre, étant le plus près de Paris, fut la première engagée. D'après l'ordre général de mouvement, le combat ne devait pas commencer avant que toutes les colonnes ne fussent arrivées à la même hauteur. Mais le général Barklay voyant les troupes du duc de Raguse déboucher sur les hauteurs de Belleville, prévit que ses postes de Pantin et de Romainville allaient être attaqués, et pour s'y maintenir, il résolut de prendre l'offensive. La division Helfreich, du corps de Rajewski, occupait ces deux villages, ayant la brigade Roth (25e et 26e chasseurs) à Pantin et la brigade Laelin (Tinginsk et Esthonie) à Romainville. Le général Barklay fit avancer le prince Eugène de Wurtemberg avec les divisions Szaszafskoy et Pisznitzky et les cuirassiers de Kretow, sur Pantin, et la division Mezenzow, appuyée par la cavalerie du général Pahlen, sur Romainville.

La division Boyer venait de se former devant Pantin, lorsque les deux divisions russes débouchèrent du village. Trop faible pour attendre leur choc, elle se replia à la droite de la division Michel, qui venait de prendre les armes à la tête de ses bivouacs. Ces deux divisions ouvrirent la canonnade vers six heures du matin, et leur feu

bien dirigé arrêta les colonnes ennemies. Dans le même moment, le général Compans déployait la division Ledru sur les hauteurs des Prés-St.-Gervais, et poussait la sienne dans les bois de Romainville. Le duc de Raguse arrivait avec le 6e corps, par le vallon de Bagnolet. Lorsque la division Lagrange, qui était en tête de colonne, fut au haut de ce vallon, la division russe de Mesenzow, couverte par ses tirailleurs, se déployait sur le plateau de Romainville; la division Szaszafskoy s'avançait vers le bois, où ses tirailleurs entrèrent. La division Lagrange se déploya elle-même; la brigade Fournier à droite, et la brigade Joubert à gauche de la route de Belleville, se joignant ainsi à la division Ledru. La division Ricard se plaça en réserve au parc de Bruyères, ayant derrière elle sur la butte des deux Tourelles, l'artillerie du corps d'armée. La division du duc de Padoue, s'établit sur le plateau de Malassis devant Bagnolet. La cavalerie du général Vincent, dont le général Chastel prit le commandement, et qui revenait en ce moment de la Villette, fut prendre son poste à droite en première ligne de celle du général Bordesoulle. Il est aisé de voir par ce récit, combien peu s'en est fallu que la division Mesenzow n'occupât Bagnolet, et que le duc de Raguse ne se trouvât, en commençant le combat, acculé aux barrières de Paris, coupé du général Compans, et refoulant le corps du duc de Trévise.

Cependant le duc de Raguse, voulant un peu dé-

gager le front de sa ligne de bataille et l'assurer, prit sur-le-champ l'offensive. Il aurait fallut pouvoir réparer la faute faite, en occupant Romainville et Pantin; c'est ce que le duc de Raguse essaya d'obtenir. La division Compans attaqua vivement les Russes dans les bois de Romainville; la division Lagrange les aborda de front sur le plateau ; le général Boyer poussa ses tirailleurs par le revers du coteau vers Pantin. La division Mesenzow, attaquée en colonne de marche, fut ramenée au bas du coteau, contre le parc de Romainville. La division Compans nettoya le bois et força la division Szaszafskoy à se replier sur le revers du coteau. Les tirailleurs du général Boyer pénètrent aux premières maisons de Pantin. Le prince Eugène de Wurtemberg, obligé de se reployer en arrière du village, essaya de lancer les cuirassiers de Kretow contre les tirailleurs de la garde, par la droite de la grande route. Mais embarrassée par les obstacles du terrain et écrasée par la mitraille, cette cavalerie fut mise en désordre, et obligée de s'abriter derrière Pantin. Le combat se soutint entre ce village et Romainville, avec un désavantage marqué du côté de l'ennemi. Pendant ce temps, le duc de Trévise, avec les divisions Christiani, Curial et Charpentier, et la cavalerie du général Belliard avait débouché derrière le 6e corps, et occupait les positions de bataille qui lui avait été assignées. Le corps de Langeron débouchait en ce moment du Bourget, et son avant-

garde attaquait la brigade Robert à Aubervilliers.

Le général Barklay voyant, vers neuf heures du matin, le corps de Rajewski au moment d'être ramené de toutes parts et de perdre les villages de Pantin et Romainville, se décida à le faire appuyer par une partie de ses réserves, qui venaient d'ariver en avant de Bondy. La division de grenadiers de Paskiewicz fut dirigée vers Romainville, à l'appui du général Mesenzow. La division de grenadiers de Czoglokow, vers le bois de Romainville pour soutenir la division Szaszafskoy. La garde prussienne à pied s'avança vers Pantin. La division Mesenzow, appuyée par les grenadiers de Paskiewicz, déboucha de nouveau de Romainville, et en s'étendant vers Montreuil, menaça de déborder la droite du duc de Raguse. Le général Rajewski se voyant en état de reprendre l'offensive partout, et sentant l'impossibilité de déboucher de Pantin sur la barrière, tant qu'il ne serait pas maître des hauteurs qui dominaient la route, résolut d'y diriger ses plus grands efforts. Le général Knaejnin, avec deux bataillons de grenadiers, fut dirigé entre le village et le bois de Romainville. Le général Czoglokow avec ses quatre autres bataillons, appuya l'attaque du bois que renouvela la division Szaszafskoy. La division Pisznitzki fut dirigée entre les Prés-St.-Gervais et le bois de Romainville. La brigade Laelin ayant été rappelée de Romainville, la division Helfreich fut réunie à Pantin, où elle devait bientôt être renforcée par la garde prussienne.

Aussitôt que le duc de Raguse vit déboucher la brigade de grenadiers de Knaejnin, il porta au-devant d'elle la brigade Fournier, forte d'environ six cents hommes. Le général fut grièvement blessé, mais l'ennemi fut contenu. En même temps il ordonna à la division Ledru d'avancer à l'appui du général Compans, qui était vivement pressé dans le bois de Romainville. La division Ledru, en se portant en avant, rencontra la division russe de Pisznitsky qui arrivait sur les hauteurs. L'ennemi fut attaqué et culbuté en désordre sur Pantin, et la division Ledru, continuant son mouvement, vint aider le général Compans à arrêter les divisions russes de Szaszafskoi et Czoglokow devant le bois de Romainville. Cependant le prince Eugène de Wurtemberg, ayant rallié la division de Pisznitzky, la dirigea à l'attaque du village des Prés-St.-Gervais, défendu par deux bataillons de la division Boyer. Malgré la vigoureuse résistance de cette poignée de braves, les tirailleurs russes avaient déjà pénétré dans le village lorsque le duc de Raguse, prévenu par le général Compans, qui ne pouvait les contenir, y envoya le colonel Fabvier avec environ trois cents hommes de la division Ricard. Les Russes furent culbutés; et foudroyés en écharpe par la mitraille des douze pièces de 12, qui étaient devant le front de la division Boyer, ils furent obligés de se réfugier dans Pantin.

A notre droite, la division russe de Mesenzow, soutenue par les grenadiers de Paskiewicz et la

cavalerie du général Pahlen, se déploya en face du plateau de Malassis et occupa Montreuil, que le duc de Padoue était hors d'état de défendre. Le général Pahlen s'avança sur les hauteurs de Montreuil et poussa des reconnaissances vers Vincennes, pour chercher à se lier au prince royal de Wurtemberg. A notre gauche, le général Michel fit encore attaquer Pantin par la brigade Secretant; la division Boyer appuya cette attaque. La division russe de Helfreich se défendit avec opiniâtreté, mais elle souffrit beaucoup; et elle aurait fini par être forcée, si la brigade des gardes prussiennes n'était arrivée à son secours. Deux bataillons passèrent par la gauche de Pantin le long du canal; quatre passèrent par la droite, et deux autres occupèrent le village, pour soutenir les tirailleurs russes. La brigade Secretant, fortement pressée sur ses deux ailes, et qui était éparpillée en tirailleurs, fut obligée de plier et de se rapprocher des Maisonnettes. Les Prussiens débouchèrent en colonnes et se portèrent en avant; mais le feu des batteries qui couvraient la division Boyer, et dont on les laissa approcher à portée de mitraille, les obligea bientôt à tourner le dos et à se mettre à couvert dans le village de Pantin.

Le général Barklay, rebuté de la résistance qu'il éprouvait, malgré la supériorité de ses forces, se vit forcé vers onze heures de suspendre ses attaques. Il avait successivement fait entrer toutes ses troupes en ligne, et il ne lui restait plus en ré-

serve que les deux divisions de la garde russe. Les pertes qu'il avait faites étaient énormes en comparaison des troupes auxquelles il avait eu à faire, et il risquait d'échouer et de faire écraser son corps en s'obstinant. Il se décida donc à attendre que le maréchal Blücher et le prince royal de Wurtemberg fussent entrés en ligne. Il fit rallier les tirailleurs, que la disposition du terrain avait tellement multipliés, que la plus grande partie des régimens se trouvaient disséminés de cette manière. Ayant réuni le corps de Rajewski, il changea son plan d'attaque et tint ses colonnes réunies et prêtes à se porter en avant, dès que le combat s'engagerait à sa droite et à sa gauche. Le général Gorczakow, avec les divisions Mesenzow et Helfreich, devait déboucher de Montreuil et attaquer Charonne. Le général Lambert, avec les deux divisions de grenadiers de Paskiewicz et Czoglokow, devait attaquer Belleville et Ménilmontant. Le général prince Eugène de Wurtemberg, avec les divisions Szaszafskoy et Pisznitzky, devait attaquer Belleville, par l'autre côté. La brigade des gardes prussiennes et la division Udom, des gardes russes, devaient déboucher de Pantin. Les cuirassiers de Kretow devaient soutenir l'attaque de Belleville ; la cavalerie du général Pahlen, couvrir et protéger l'attaque de Charonne. Le duc de Raguse rétablit également la ligne que la vivacité et la nature du combat qu'il avait eu à soutenir, l'avaient jusqu'alors empêché de rectifier. Le

duc de Trévise, ayant laissé la division Curial en avant de la barrière de Pantin, pour soutenir la brigade Secretant, qui s'établit à Rouvroy, fit occuper la Chapelle par la division Charpentier; la division Christiani resta entre ce village et celui de la Villette. Sur son front, le duc de Trévise n'avait encore d'engagé que la brigade Robert, à Aubervilliers. Mais les corps d'York, Kleist et Woronzow, commençaient à paraître sur la route des Petits-Ponts.

Dans ce moment, le roi Joseph qui, avec le titre de général en chef, n'était réellement que spectateur de la bataille qui se livrait, se trouvait dans une grande perplexité. Les rapports des maréchaux lui annonçaient l'approche de toutes les forces de la coalition; le chef de l'état-major de la garde nationale de Paris, M. Allent, vint lui confirmer ces rapports. Il avait été chargé de suivre, la lunette à la main, les mouvemens des troupes ennemies et de venir en rendre compte. Il aurait été bien plus à propos, si le lieutenant de l'Empereur ne voulait pas voir par lui-même, d'en charger un officier général expérimenté. Ce n'est pas dans les bureaux qu'on apprend à juger la force et les mouvemens des armées sur le terrain. Peu après arriva un capitaine du génie, attaché à l'état-major de Paris, qui, dit-on, avait reçu la mission d'aller reconnaître les positions de l'ennemi avec un gendarme, et qui avait débuté par se faire prendre à Pantin. Cet officier, qui avait été conduit à l'empereur Alexandre, était porteur de la procla-

mation que nous avons citée. Il n'était donc plus possible de douter, non-seulement que toutes les armées coalisées étaient devant la capitale, mais même que leur intention était de renverser le gouvernement. Ce dernier projet, qu'annonçait clairement la proclamation et qui ne pouvait être exécuté que sous l'influence d'une conspiration, sur l'appui de laquelle les coalisés comptaient, augmenta la perplexité du roi Joseph. Il délibérait encore sur le parti le plus convenable pour sauver l'armée et garantir la capitale, lorsque l'armée de Blücher se déploya dans la plaine St.-Denis.

Cette apparition, qui ne laissait presque plus d'espoir d'une défense prolongée, hors des barrières, acheva de le décider à se mettre en sûreté. Personne ne songea à le retenir, parmi tous ceux qui l'entouraient; les uns pensaient à leurs intérêts personnels; les autres étaient bien aises de se débarrasser d'un homme, qui aurait peut-être pu reprendre de l'énergie dans le dernier moment, et à la vue du danger, qui menaçait le trône de son frère, prolonger la défense de Paris par un appel au peuple. Le roi Joseph expédia aux deux maréchaux l'autorisation de conclure une convention pour l'évacuation de Paris. Jouet de la plupart de ceux qui l'entouraient, il aurait mieux servi son frère en partant deux jours plutôt, avec les ministres et le sénat en corps, et de laisser à sa place un homme énergique, qui sût tirer parti des moyens qui existaient de tenir l'ennemi deux jours en échec devant Paris.

Pendant que ces événemens se passaient, le prince royal de Wurtemberg, parti d'Annet à cinq heures du matin, s'était avancé le long de la Marne. Vers onze heures il arriva sur les hauteurs de Nogent. Là, il forma son corps en deux colonnes. Celle de droite, composée de la brigade Stockmayer (quatre bataillons) et de quatre bataillons de grenadiers autrichiens, devait pénétrer dans le parc de Vincennes, par la route de Neuilly, et se rabattre sur St.-Maur, par celle de Paris. La colonne de gauche, composée des brigades Hohenlohe (quatre bataillons) Misany, (trois bataillons) et Lalance (quatre bataillons), devait suivre le bord du bois le long de la Marne. Un bataillon fut laissé en réserve à Nogent, jusqu'à l'arrivée du corps de Giulay. Le général Stockmayer força aisément la barrière du parc, qui n'était défendu que par un faible piquet de gardes nationales et de troupes de ligne. Ayant laissé un bataillon en avant des Minimes, pour observer Vincennes, il continua son mouvement vers St.-Maur. Le prince de Hohenlohe ne rencontra sur sa route d'autre obstacle que le mur du parc, qui descend jusqu'à la Marne et dans lequel il lui fallut faire brèche. St.-Maur n'était défendu que par trois cents hommes, auxquels on avait donné huit bouches à feu. Par un effet du bon esprit qui avait présidé aux mesures de défense de Paris, le pont de la Marne n'était couvert que par un simple tambour, et encore était-il en sens inverse de ce qu'il aurait dû être.

Les braves gens qui défendaient ce poste, sans s'étonner d'être pris à dos, retournèrent leur artillerie à bras et engagèrent le combat. Il ne fut pas long entre trois cents hommes(*) et dix mille; six canons tombèrent entre les mains de l'ennemi et la garnison fut repoussée au-delà de la Marne.

Maître de St.-Maur, le prince royal de Wurtemberg songea à attaquer Charenton. Trois bataillons de Wurtemberg et les quatre autrichiens y furent dirigés au travers du bois, pour gagner le chemin de St.-Mandé. Un bataillon suivit le bord de la Marne. Le pont de Charenton, garni d'un tambour en sens inverse, comme celui de St.-Maur, était défendu par une compagnie de vétérans et le bataillon de l'école vétérinaire d'Alfort, en tout quatre cent cinquante hommes. Ces braves jeunes gens, voyant approcher l'ennemi, amenèrent à bras une partie de leur artillerie à la tête de Charenton et s'y mirent en défense. Malgré leur vive résistance, la disproportion du nombre les obligea à se replier dans le tambour à la rive gauche. Pour se couvrir, ils voulurent faire sauter une arche du pont, mais on avait détruit le canal de communication de la fougasse, et l'ennemi arriva dans le tambour à leur suite. Forcés dans cette enceinte, ils furent poussés en partie sur la route de Melun, en partie sur celle de Provins,

(*) C'est ce que les rapports de Wurtemberg appellent des forces considérables!

ayant perdu beaucoup de monde. Quelques piquets de troupes légères de l'ennemi se portèrent jusqu'au port à l'Anglais, mais le bac ayant été détruit ils furent arrêtés.

Dès que les colonnes du prince royal de Wurtemberg s'étaient montrées sur les hauteurs de Nogent, le général Pahlen était descendu avec sa cavalerie entre Montreuil et Vincennes, afin de couvrir son mouvement. Le major Evain, qui se trouvait à la barrière du Trône, avec les vingt-huit pièces de la réserve de la garde nationale de Paris, qu'on y avait réunies, entreprit de canonner cette cavalerie, pour faire une diversion utile à la droite du duc de Raguse. La route de Vincennes étant élevée en terrasse des deux côtés, le major crut pouvoir y engager son artillerie sans danger et il la mit en mouvement, sous l'escorte de quelques gendarmes. Arrivé à la croisée du chemin de Charonne, le major Evain fit mettre les premières pièces en batterie, et commença à canonner la cavalerie du général Pahlen. L'ennemi répondit par le feu d'une batterie de douze pièces d'artillerie à cheval. Bientôt le général Pahlen, s'apercevant que la batterie du major Evain n'était pas couverte, ordonna au général Kameniew de la charger avec les hulans de Czujugew, et se couvrant par les maisons du petit Vincennes. A l'approche des hulans ennemis les gendarmes s'étant repliés, le major Evain fit mettre ses pièces en retraite. La charge arriva presqu'aussitôt et les hu-

lans russes, entrant dans le convoi par la tête, tuèrent ou blessèrent plusieurs canonniers et prirent des pièces. Mais le général Vincent qui tenait la droite de la division Chastel, et le général Laville qui tenait celle de la division Bordesoulle, avaient aperçu le mouvement des Russes. Le premier se détacha avec les lanciers polonais, pour les prendre en flanc; le second les fit charger par le 30e de dragons. Le colonel Ordener, se frayant un passage au travers des haies, arriva sur les hulans ennemis et les força à rétrograder. Le major Evain ayant fait mettre quelques pièces en batterie, les fit accompagner par de la mitraille. Dans le même moment, un détachement de la 8e légion de garde nationale, sous les ordres du chef de bataillon St.-Romain et du capitaine Calmer, arriva de la barrière du Trône au pas accéléré. Le major Evain se replia alors avec son artillerie, ayant perdu quelques pièces que l'ennemi parvint à emmener, il perdit aussi des prisonniers, parmi lesquels six élèves de l'école polytechnique. Quinze de ces jeunes gens furent blessés.

Dans le temps que le prince royal de Wurtemberg faisait attaquer Charenton, il portait sa cavalerie en avant par le bois de Vincennes et St.-Mandé. Les barrières de Bercy et de Charenton et le faubourg de Bercy n'étaient gardés que par la 9e légion et par quelques gardes nationaux du faubourg. La cavalerie ennemie repoussa aisément les patrouilles, qui avaient été poussées en

avant, et occupa Bercy. Mais le prince royal de Wurtemberg ne s'avança pas jusqu'aux barrières. Sa cavalerie prit position entre St.-Mandé et Bercy, derrière l'avenue; l'infanterie, ayant laissé des troupes à St.-Maur et Charenton et devant Vincennes, se déploya derrière la cavalerie. Le corps de Giulay s'établit en réserve sur les hauteurs de Fontenay-au-bois. Il était alors environ trois heures. Nous avons rapporté de suite toutes les opérations de la colonne de gauche des coalisés, afin de ne pas interrompre le récit des événemens, qui se sont passés sur les hauteurs de Belleville et dans la plaine St.-Denis, et qui ont décidé du sort de la journée.

Un peu après onze heures, l'avant-garde des corps d'York et de Kleist parut sur les bords du canal de l'Ourcq. Cette avant-garde composée de sept bataillons et dix escadrons, sous les ordres du général Katzler, passa sans obstacle le pont et s'empara de la ferme de Rouvroy. Le général Katzler voulut s'avancer vers les Maisonnettes, en même temps que la garde prussienne débouchait de Pantin. Mais contenus par la batterie immobile de douze pièces, qui était en avant de Maisonnettes et qui les mitraillait à bout portant, les Prussiens furent obligés de reculer. La garde rentra à Pantin et le général Katzler s'abrita derrière le Rouvroy. Alors les Prussiens amenèrent une batterie de huit pièces de douze près de la ferme, et un peu plus tard deux autres batteries de même calibre à droite de la route de Senlis, contre le canal.

La canonnade s'engagea et se soutint pendant quelque temps sur ce point. Les corps d'York et de Kleist étaient arrivés à la hauteur de Pantin; celui de Woronzow les suivait vers Baubigny. Se trouvant ainsi en contact avec la colonne du géneral Barklay, le maréchal Blücher ordonna à ses deux corps prussiens d'appuyer à droite, pour gagner la grande route de St.-Denis. Le prince Guillaume de Prusse resta, avec sa division de six bataillons, en face de la Villette et du Rouvray. La division Horn, suivie par les deux du corps de Kleist, passa le canal près d'Aubervilliers et se dirigea vers la Chapelle. Le corps de Woronzow se déploya entre Aubervilliers et la route de St.-Denis. Le corps de Langeron déboucha entre Aubervilliers et St.-Denis, et après avoir détaché le général Karnilow pour bloquer cette petite ville, qu'on croyait en état de défense (*) se forma en colonnes; celle de droite composée du corps de Rudzewicz et celle de gauche du corps de Kapczewicz. Toutes deux prirent la direction de St.-Ouen, pour arriver sur Montmartre par le côté de Clichy. La brigade Robert, qui avait défendu Aubervilliers, à l'approche de ces masses fut forcée de se replier sur la Chapelle.

Ainsi appuyé à sa droite et à sa gauche, le géné-

(*) L'ingénieur de la maison impériale de la légion d'honneur, uniquement guidé par son zèle, avait couvert les avenues par quelques retranchemens, que défendirent les cinq cents hommee de garnison et la garde nationale.

ral Barklay donna vers une heure le signal d'une nouvelle attaque générale. Le prince Eugène de Wurtemberg, avec ses deux divisions, s'avança en gravissant le coteau vers le bois de Romainville. Le général Lambert, avec le corps des grenadiers, déboucha de Romainville. La brigade de cuirassiers du général Stahl marcha entre les deux colonnes. Les divisions Pisznitzky et Czoglokow, qui étaient en tête, poussent devant elles la faible brigade du général Chabert, qui défendait le bois et s'avancent vers Belleville. La division Lagrange était répandue en tirailleurs dans les jardins et les clôtures, et le duc de Raguse n'avait de troupes organisées que les sept cents hommes de la division Ricard. Voyant l'ennemi s'avancer à grands pas et nos tirailleurs refoulés de toutes parts, il forme la moitié de cette faible réserve en colonne d'attaque, sous les ordres du général Clavel, et s'avance avec elle au-devant de la division Pisznitzky qui était la plus voisine. Mais au même instant une batterie russe placée sur une butte dans le bois, ouvre son feu et met le désordre dans les rangs de la brigade Clavel. Profitant de ce moment, les grenadiers de Czoglokow et les cuirassiers de Stahl, la chargent en flanc et la culbutent; le général Clavel fut blessé et pris, le duc de Raguse fut démonté. L'ennemi suivit son succès à grands pas et il aurait été difficile de rallier la division Ricard, si d'un côté un bataillon lancé par le général Compans et de l'autre le colonel Gheneser, qui

occupait le parc des Bruyères avec deux cents hommes, ne se fussent jetés sur les derrières des grenadiers russes et ne les eussent arrêtés. Le parc des Bruyères resta au pouvoir de l'ennemi et le duc de Raguse rallia la division Ricard et Lagrange au télégraphe.

En même temps que les colonnes de la droite et du centre des Russes attaquaient le duc de Raguse de front, celle de gauche le menaçait de flanc. Le prince Gorczakow, ayant dirigé la division Mesenzow contre le village de Bagnolet, se porta lui-même, avec la division Helfreich, contre celui de Charonne. Le duc de Padoue s'y défendit avec succès; mais les progrès de l'ennemi au centre, obligeant le duc de Raguse à resserrer sa ligne, il ordonna au duc de Padoue de se replier sur le parc de Saint-Fargeau, et à la cavalerie de se retirer dans la gorge de Charonne. Les Russes occupèrent alors Bagnolet et Charonne, et de suite débouchèrent de ce dernier village, dirigeant leurs tirailleurs vers la barrière de Fontarabie, pour tourner le cimetière de Mont-Louis. La butte de Fontarabie était occupée par une batterie de quatre pièces, soutenues par un bataillon de la 7e légion, dont les tirailleurs, unis à ceux des 8e et 9e légions, disputaient les jardins et les clos sur le flanc de Charonne. Cinquante gardes nationaux de bonne volonté s'avancent en tirailleurs au-devant de la division Helfreich. Leur feu et

celui de la batterie arrêta la colonne russe, qui se contenta d'occuper Charonne.

Le duc de Raguse prit en ce moment une seconde position. La cavalerie des généraux Chastel et Bordesoulle s'établit dans le vallon de Charonne, couvrant Ménilmontant; la division du duc de Padoue dans le parc de Saint-Fargeau, en tête de Ménilmontant; les divisions Ricard, Lagrange, Ledru et Compans, s'étendirent du télégraphe jusque par-delà de Belleville, où elles se liaient à la division Boyer, qui tenait les Près-Saint-Gervais; cette dernière se liait également à la brigade Secrétant, de la division Michel, qui couvrait les Maisonnettes et gardait le pont du canal de l'Ourcq de flanc à la Villette. Ici le duc de Raguse commit une faute, dont les conséquences se firent sentir à l'aile gauche. Puisqu'il était obligé de faire acculer sa cavalerie à la butte de Mont-Louis, où elle ne pouvait plus agir et devait se trouver embarrassée pour se retirer, il valait mieux l'envoyer au général Belliard, qui allait en avoir un pressant besoin. Le général Barclay, de son côté, maître du parc des Bruyères, de Bagnolet et de Charonne, se préparait à attaquer encore le duc de Raguse dans cette dernière position. Le général Gorczakow, avec ses deux divisions, fut chargé d'occuper les hauteurs de Mont-Louis; le général Lambert de faire attaquer Belleville par les grenadiers de Czoglokow, et Ménilmontant par ceux de Pas-

kiewicz; le prince Eugène de Wurtemberg d'emporter le village des Prés-Saint-Gervais. Le général Yermolow devait déboucher de Pantin avec les gardes prussiennes et la division des gardes russes d'Udom, acculer la brigade Secrétant aux barrières et prendre les Prés-Saint-Gervais de revers. Cette dernière attaque devait se combiner avec celle que les Prussiens allaient faire sur la Villette. Les colonnes du général Gorczakow débouchèrent de Charonne en gravissant le flanc des hauteurs de Mont-Louis. Le général Chastel essaya en vain quelques charges pour les arrêter; les obstacles du terrain, tout en ralentissant leur marche, rendaient inutiles les efforts de la cavalerie. La nôtre, forcée de reculer peu à peu, se vit bientôt acculée aux barrières. La batterie de six pièces, qui était sur le Mont-Louis, battait les colonnes ennemies en écharpe et leur faisait beaucoup de mal; mais, malgré leurs pertes, elles gagnèrent toujours du terrain et finirent par couronner les hauteurs de Mont-Louis. En même temps le général Pahlen, s'approchant des barrières de Fontarabie et de Montreuil, força les tirailleurs de la garde nationale, qui défendaient ces faubourgs, à rentrer en ville. Le duc de Padoue, menacé en flanc par ces troupes et vivement attaqué de front par les grenadiers de Paskiewicz, se vit obligé de quitter Ménilmontant et de s'appuyer à Belleville. A la gauche du duc de Raguse, pendant que le prince Eugène de Wurtemberg

attaquait les Prés-Saint-Gervais, le général Yermolow débouchait de Pantin; les quatre bataillons de la brigade Szeltuszin, des gardes russes, les gardes prussiennes et le général Katzler, se portèrent sur la brigade Secrétant; les six bataillons de la brigade Richter, également des gardes russes, attaquèrent à revers le village des Prés-Saint-Gervais. Le général Compans, voyant le danger où se trouvait la division Boyer, se hâta de lancer, contre la brigade Richter, l'escadron de lanciers polonais du capitaine Zaybnczék, la seule cavalerie qu'il eût sous la main. Une charge heureuse culbuta les tirailleurs ennemis, et la division Boyer put se replier sur Belleville, au travers des clôtures et en abattant des pans de murs; mais il fallut abandonner les batteries immobiles qui y avaient été établies le matin.

Pendant ce temps, la brigade Secrétant était vivement attaquée par les Russes et les Prussiens. La batterie qui la couvrait, ayant reçu alors *des boulets d'un calibre inférieur*, était devenue inutile. Le colonel Secrétant se battit vaillamment (*). Mais hors d'état de résister à des forces aussi supérieures, il fut forcé et rejeté sur la barrière. Le colonel Christophe, que le duc de Trévise avait envoyé avec son régiment, pour soutenir la brigade Secrétant, essaya d'arrêter l'ennemi par une charge.

(*) Le général Michel, grièvement blessé un peu auparavant, avait été obligé de se retirer.

Mais ayant été lui-même chargé en flanc par la cavalerie de Katzler, il fut repoussé sur l'infanterie. La batterie de douze pièces fut abandonnée. Le général Yermolow fit occuper fortement les Maisonnettes, et voyant qu'aucun corps de troupes n'avait essayé de l'attaquer en flanc, en descendant la butte Chaumont et celle de Beauregard, il jugea que la batterie qui était sur la première n'était couverte que par des tirailleurs. Il y dirigea une partie de la garde prussienne, qui replia facilement le piquet de troupes de ligne, et les tirailleurs des 5e et 6e légions qui défendaient la batterie. Delà les tirailleurs prussiens se portèrent sur Belleville, et arrivèrent dans les premières rues, du côté de la butte des Moulins.

En même temps, le prince Eugène de Wurtemberg et la brigade Richter, débouchant des Prés-St.-Gervais, poussaient leurs tirailleurs aux premières maisons de Belleville, de leur côté. Dans ce moment critique, le duc de Raguse ayant réuni à la hâte une poignée de braves, se mit à leur tête avec son chef d'état-major, et les généraux Ricard, Pelleport et Boudin (*). Une charge vigoureuse refoula les tirailleurs du prince Eugène de Wurtemberg et du général Yermolow. Le maréchal reçut une contusion, les généraux Ricard et Pelleport furent blessés, mais nous restâmes maîtres du vil-

(*) Ce général étant à Paris pour se rétablir d'une blessure, servait comme volontaire le 30 mars.

lage. La brigade de gauche de la division de Lagrange reprit sa position en avant, et l'ordre se rétablit dans la ligne. Toutes les rues de Belleville furent occupées et particulièrement celle qui conduit à Ménilmontant, et le duc de Raguse se trouva prêt à recevoir un nouveau choc.

Dans le moment où le général Yermolow faisait déboucher de Pantin, la garde russe et prussienne, pour refouler la brigade Secrétant, le prince Guillaume de Prusse faisant un changement de front à droite, se présentait devant la Villette. Le corps de Woronzow s'en était également approché, par l'autre bord du canal. La divison Horn et le corps de Kleist arrivaient à la tête de la Chapelle. Deux bataillons prussiens attaquèrent le pont du canal de St.-Denis en avant de la Villette, en même temps que la brigade russe de Krassowsky (13e et 14e chasseurs) abordait le village par la gauche. Le duc de Trévise y avait appelé la division Curial, dès le moment où les Prussiens débouchèrent près d'Aubervilliers; la garde du pont à la droite de la Villette avait été confiée à cent soixante chasseurs vétérans; la brigade Secrétant restait seule à la défense des Maisonnettes. Le combat se soutint avec opiniâtreté pendant quelque temps, mais enfin le prince Guillaume força le pont du canal de St-Denis. Alors il fit entrer le restant de sa division en ligne, et jeta ses tirailleurs par la gauche le long de la digue. Le général Woronzow renforça son attaque par de nou-

velles troupes. En même temps, le général Katzler, qui venait de repousser l'attaque du colonel Christophe, reçut l'ordre de pousser son infanterie au pont du canal de l'Ourcq, pour prendre la Villette de revers. La division Curial, hors d'état de résister à ces attaques combinées, fut forcée d'abandonner la partie supérieure du village, et les batteries qui s'y trouvaient. Le pont du canal de l'Ourcq fut également forcé par le général Katzler. Alors le duc de Trévise ordonna à la division Christiani de reprendre la Villette. Le bataillon de grenadiers flanqueurs fut envoyé aux secours des chasseurs vétérans, et le reste de la brigade Gros s'avança dans la grande rue. Les grenadiers flanqueurs abordèrent à la baïonnette la colonne de Katzler, qui débouchait du pont, la renversèrent et la poussèrent cent pas au-delà. Cette poigné d'hommes se trouva bientôt enveloppée; sommée de mettre bas les armes, elle répondit en se frayant un passage à la pointe de ses baïonnettes. La brigade Gros, s'avançant au pas de charge dans la grande rue, arrête d'abord la colonne ennemie, et bientôt la force à reculer, et lui reprend quatre pièces de canons.

Le prince Guillaume et les Russes allaient se voir rejetés hors de la Villette, lorsque le duc de Trévise apprit que la brigade Secrétant, ayant été forcée, la garde russe et prussienne se trouvait devant les barrières, et allait l'attaquer à dos. Il se vit alors obligé de mettre ses troupes en retraite;

elle se fit en bon ordre, la colonne de la grande rue couverte par le feu de chaussée d'un bataillon ; les troupes qui étaient entre la Villette et la Chapelle, se retirèrent en échiquier. La division Charpentier, qui tenait ce dernier village, et le défendait pied à pied contre les trois divisions prussiennes, reçut en même temps l'ordre de l'abandonner; elle le fit également en bon ordre, la brigade Le Capitaine étant d'arrière-garde. La brigade Robert, qui avait été placée à la gauche de la Chapelle, se replia par la butte des cinq Moulins. Le général Belliard obligé, par ce mouvement rétrograde et par ceux du corps de Langeron, à prendre une position plus rapprochée de Paris, appuya sa droite à Clignancourt; la gauche formée, par la brigade Dautencourt, s'étendait vers le chemin de St.-Ouen aux Batignolles. Le duc de Trévise remit son corps en bataille aux barrières.

Pendant ce temps, le général Langeron avait continué son mouvement; arrivé à la hauteur de St.-Ouen, il avait détaché le général Emmanuel avec quelque infanterie, et environ quinze cents chevaux, par le chemin de la Révolte, vers le bois de Boulogne. La colonne de droite du général Rudzewicz se dirigea par le chemin des Batignolles. Celle de gauche du général Kapczewicz sur Clignancourt. Un avant-garde d'infanterie et de cavalerie avec une batterie précédait ces colonnes, dans la direction des Batignolles. Dès que la colonne du général Emmanuel se détacha, le

duc de Trévise ordonna au général Belliard de la faire observer par la brigade Dautencourt, qui ne tarda pas à tirailler avec l'ennemi.

Ce fut dans ces circonstances critiques, que le général Dejean, envoyé par l'empereur Napoléon, arriva près du duc de Trévise. Le maréchal, pour se conformer aux intentions de son souverain, expédia le général Lapointe, son chef d'état-major, au prince de Schwarzenberg, pour lui communiquer les ouvertures faites à l'empereur d'Autriche, et demander une suspension d'armes *in statu quo*. Il était aisé de prévoir la réponse des coalisés; ils voulaient se hâter d'occuper Paris, et d'y faire consommer une révolution avant l'arrivée de Napoléon. Le prince de Schwarzenberg refusa. Le général Lapointe n'était pas encore de retour, lorsque le général comte Orlow, aide-de-camp de l'empereur Alexandre, vint sommer le duc de Trévise de poser les armes. Cette proposition, comme on le pense bien, fut rejetée avec indignation.

Cependant, le duc de Raguse, resserré dans Belleville, voyant l'ennemi d'un côté à la barrière de Pantin, et de l'autre sur les hauteurs de Mont-Louis et de Ménilmontant, se décida à faire usage de l'autorisation que lui avait adressée le roi Joseph. Il l'avait reçue avant d'avoir perdu sa première ligne de défense. Son collègue n'avait pas alors été attaqué, et il ne se voyait pas lui-même dans une position assez désespérée pour capituler. Il ne

voulut donc pas renoncer à l'espoir de couvrir Paris, pendant le reste de la journée ; le sort, pour être équitable, devait cette consolation à la valeur et à la constance qu'il déploya dans cette fatale journée. Mais en ce moment il n'y avait plus que cette ressource, pour éviter d'être obligé de défendre les barrières et les rues de la capitale. Quoiqu'on puisse regarder comme certain que les coalisés se seraient bien gardés d'entrer de vive force dans Paris, et de s'exposer par-là, non-seulement au danger d'un combat, où leurs troupes auraient pu trouver la mort à chaque pas ; mais encore à irriter une population qu'ils voulaient décider à un changement sous leur protection ; quoique, dis-je, on doive admettre que les coalisés n'auraient pas dépassé les barrières, on ne saurait blâmer le duc de Raguse du parti qu'il prit. Lorsque l'Empereur était absent, et que son lieutenant avait exprimé l'intention de céder la capitale, le duc de Raguse ne pouvait pas prendre sur lui une aussi grande responsabilité, que celle de la défendre par un combat dans les murs.

Avant d'entrer en négociation, le duc de Raguse voulut cependant consulter son collègue, et lui envoya un officier pour prendre son avis. Le duc de Trévise répondit qu'il fallait en référer au lieutenant de l'Empereur ; il n'avait pas reçu l'autorisation que lui avait envoyée le roi Joseph, soit que l'officier se fut égaré, soit par toute autre cause. Le duc de Raguse qui avait cette autorisa-

tion et savait que Joseph était parti et l'état-major-général dissous, envoya, sans plus tarder, un de ses aides-de-camp au prince de Schwarzenberg. On convint d'une suspension d'armes de deux heures, sous la condition que les troupes françaises se retireraient en dedans des barrières, et que l'on se concerterait pour une convention, basée sur l'évacuation de la capitale. Des officiers d'état major des deux armées, furent envoyés sur la ligne pour faire cesser les hostilités, et les maréchaux se réunirent à la Villette avec les commissaires des coalisés, pour négocier la convention.

Les hostilités avaient cessé sur toute la ligne; il restait encore devant notre extrême gauche un corps commandé par le général Langeron, qui n'avait pas encore donné. Un aide-de-camp de l'Empereur de Russie lui fut envoyé pour lui notifier la suspension d'armes, qui stipulait également l'évacuation de Montmartre, et en rendait l'attaque inutile. Mais le général Langeron, voulant prendre part aux succès de cette journée, continua son mouvement vers Montmartre. Ce point important, que Napoléon avait ordonné au ministre de la guerre de faire fortifier et de garnir d'une nombreuse artillerie de gros calibre, n'avait aucun retranchement; quant à l'artillerie nous avons déjà vu qu'elle ne consistait qu'en une batterie de cinq pièces de six, au moulin de la Lancette, et une de deux pièces, sous la butte des Gardes. Le matin il y avait eu pour garnison quelques déta-

chemens de garde nationale, non seulement de la 2e légion, mais encore des légions voisines et même des 9e et 10e. Vers midi, sur l'invitation d'officiers généraux, sans doute de la ligne, ces détachemens descendirent dans la plaine, pour protéger la cavalerie contre les tirailleurs de Langeron qui approchaient. Il ne resta à Montmartre qu'une centaine de vétérans et de conscrits, que vinrent renforcer plus tard deux cents sapeurs pompiers de la garde.

Vers quatre heures après midi, la colonne du général Emmanuel était arrivée à la hauteur de Villiers, où ses tirailleurs s'engagèrent avec ceux de la garde nationale parisienne. L'avant-garde des deux colonnes principales, qui suivait le chemin de St.-Ouen, était parvenue au contre-fort qui descend de la butte des Gardes : elle y prit position et mit son artillerie en batterie. Ces mouvemens refoulèrent la cavalerie du général Belliard, qui fut obligée de s'acculer à la butte Montmartre, où rejoignit aussi la brigade Dautencourt. Depuis Montmartre jusqu'à la barrière de l'Étoile, la défense de Paris était entièrement confiée à la garde nationale et au duc de Conegliano. Ce dernier, s'étant rendu à la barrière de Clichy, fit avancer une batterie légère sur la route de St.-Ouen. Les tirailleurs descendus de Montmartre et que les colonnes ennemies refoulaient sur les Batignolles, occupèrent ce village et garnirent les maisons. Les commandans des piquets et des gardes des

barrières de l'Étoile et du Roule firent mettre leurs postes en bataille sur les crêtes qui dominent les Thermes et la plaine, jetant devant eux des patrouilles et des tirailleurs. La batterie de quatre pièces, qui était à l'Étoile, fut portée en avant de la barrière et couverte par des abattis.

Cependant l'attaque du corps de Langeron se développa. Le général Emmanuel, qui s'était arrêté près de la porte Maillot, porta un détachement de cavalerie avec de l'artillerie vers la barrière de l'Étoile. Ses tirailleurs s'engagèrent avec ceux de la garde nationale; mais ils ne firent aucun progrès sensible. L'ordre général donné aux troupes coalisées était de ne pas dépasser ni même attaquer les barrières. L'avant-garde russe, qui était en face des Batignolles, soutint le combat de pied ferme avec la garde nationale qui tenait ce village. La colonne du général Rudzewicz aborda Montmartre par la gauche de Clignancourt; celle du général Kapczewicz par ce village même. Le général Belliard, serré par ces deux colonnes, essaya d'arrêter celle de Rudzewicz par deux charges successives des brigades Dautencourt et Sparre. Les nombreuses batteries qui couvraient le front des Russes arrêtèrent notre cavalerie, et le général Belliard se vit toujours plus acculé à la croupe de Montmartre. Débordé par ses deux ailes et coupé des plaines latérales, exposé à la mitraille de plus de soixante pièces, auxquelles il n'en avait que six à opposer, le général Belliard se vit forcé de se

replier par les chemins escarpés qui conduisent au haut de Montmartre. Ayant fait placer dans un enclos sur la gauche de la butte, les deux cents sapeurs pompiers, qui faisaient la garnison de ce village, il fit rentrer sa cavalerie par les barrières Poissonnière, et de Montmartre. Un escadron de cuirassiers et un de dragons, qui se retiraient vers la barrière Blanche, furent appelés aux Batignolles par le duc de Conegliano qui y tenait encore.

Les colonnes du corps de Langeron gravirent toutes les avenues de Montmartre, et ayant facilement poussé devant elles les deux cents sapeurs pompiers, couronnèrent les hauteurs (*). Les deux escadrons qui étaient venus aux Batignolles, repoussèrent au premier instant les troupes légères russes, qui s'en approchaient. Mais bientôt, pressés par le nombre, ils furent obligés de se replier à la barrière de Mouceaux. Un officier vint alors inviter le commandant de la garde de cette barrière à pousser en avant un piquet et des tirailleurs, pour protéger la retraite de cette cavalerie. Le détachement de la 4e légion, qui s'y trouvait, s'ébranlait, lorsque le duc de Fitz-James le retint (**).

(*) Le général Langeron reçut pour cette conquête le grand cordon de je ne sais quel ordre. De mauvais plaisans ont prétendu que l'empereur Alexandre dit au général, qu'il avait trouvé cette décoration sur les hauteurs de Montmartre. Si cela est, elle avait été laissée là par les deux cents hommes, qui osèrent essayer de se défendre contre douze mille.

(**) Campagnes de 1814, tome II, page 221, par M. de Beauchamp.

Cependant les gardes nationaux qui défendaient les Batignolles, découverts par la retraite des deux escadrons, attaqués de front et menacés en flanc par une partie du corps de Rudzewicz, qui allait leur couper la retraite, plièrent et se retirèrent vers la barrière de Clichy. Il y eut un moment de désordre, mais le duc de Conegliano y remédia promptement; et les gardes nationaux reprirent contenance d'une manière qui fait leur éloge. Les bâtimens de la barrière furent garnis de tirailleurs, et les canonniers, qui avaient ramené leurs pièces, les mirent en batterie dans le tambour; un feu vif et bien nourri arrêta l'ennemi et le força à se jeter dans les maisons. Pour assurer la retraite des troupes qui défendaient la barrière de Clichy, le duc de Conegliano fit construire en arrière une barricade de charrettes et de bois de charpente. Elle fut rapidement élevée et le zèle des citoyens, hommes, femmes et enfans, en fit construire volontairement une seconde au bas de la rue. Le feu dura encore quelque temps, jusqu'à ce qu'un parlementaire vint annoncer l'armistice et faire cesser le combat, tant sur ce point, qu'à la barrière de l'Étoile.

Pendant que ces derniers événemens se passaient, les ducs de Trévise et de Raguse discutaient, à la Villette, les bases de la convention. Les coalisés auraient bien voulu se rendre maîtres de l'armée qui avait défendu la capitale, et le commencement de la négociation se passa en débats

assez vifs. Enfin les bases furent arrêtées verbalement, et il fut convenu que l'armée française aurait toute la nuit pour évacuer et que les troupes coalisées ne pourraient pas entrer à Paris avant sept heures du matin. Le lendemain, la garde nationale releva les postes intérieurs et prit la garde des barrières, que tenait encore l'armée. Le corps du duc de Trévise partit aussitôt après, sous les ordres du général Curial, sortit de Paris par le pont d'Austerlitz et la barrière de Fontainebleau et s'établit militairement en arrière de Villejuif. Le corps du duc de Raguse passa la nuit aux champs Elysées et partit à quatre heures du matin, pour rejoindre le duc de Trévise. L'armée coalisée occupa les positions suivantes: Les corps du maréchal Blücher campèrent entre le canal St.-Denis et la Peine, occupant la Villette, la Chapelle et Montmartre. Le corps de Rajewsky sur les hauteurs de Belleville et de Mont-Louis. Les gardes et réserves sur celles de Pantin et Romainville; le corps de Wurtemberg devant le bois de Vincennes; celui de Giulay sur les hauteurs de Fontenay.

La journée du 30 mars nous coûta environ quatre mille hommes tués, blessés, ou pris. La garde nationale de Paris eut trois cents hommes tués et le double de blessés. Nous perdîmes les cinquante-trois pièces des batteries immobiles et une partie de celles des deux corps. Les soixante-douze bouches à feu de la garde nationale fu-

rent *remises* à l'ennemi (*). L'armée coalisée perdit près de dix-huit mille hommes. (**)

Dans la nuit, la convention d'évacuation fut rédigée par écrit, signée et ratifiée par les généraux en chef des deux armées. (***) Elle était purement militaire et rien n'y fut stipulé pour la ville de Paris Le sort même de la garde nationale resta indécis. D'un côté, les maréchaux ne pouvaient pas s'engager dans des stipulations politiques, puisque le gouvernement avait été transporté au-delà de la Loire. Toute autorité légale cessait dans Paris, dès que la ville était au pouvoir de l'ennemi. Il n'y existait même *plus aucun pouvoir constitutionnel*, qui pût leur déléguer le droit de traiter de tout autre objet, que du départ de leurs troupes. D'un autre côté, les coalisés, appelés à Paris par le parti qui voulait renverser le gouvernement, ne savaient pas si la conservation de la garde nationale était utile ou nuisible à la révolution. Il fallait donc laisser partir l'armée et se consulter avec les chefs de cette révolution dans Paris, avant de prendre une détermination définitive à cet égard.

Il y a bien peu de réflexions à faire sur la ba-

(*) Les coalisés portent ce nombre bien plus haut. Mais pour ne citer qu'un exemple de leur exagération, nous dirons que le rapport du général Langeron élève à vingt-neuf le nombre des pièces prises à Montmartre, où il n'y en avait que sept.

(**) Les huit bataillons de la garde prussienne perdirent à eux seuls treize cent cinquante-cinq hommes, dont soixante-neuf officiers.

(***) *Pièces justificatives* XXXIV.



taille du 30 mars, sous le rapport de la conduite des généraux français. Le duc de Raguse commit peut-être une faute en retenant toute sa cavalerie, qui aurait été bien plus utile à la gauche. Mais tout examen stratégique disparaît, devant celui des forces de part et d'autre. S'il a manqué des troupes dans quelque lieu où elles auraient été nécessaires, c'est qu'il en manquait presque partout. Soldats, officiers, généraux, tous ont noblement rempli leurs devoirs envers la patrie. Sans espoir de vaincre les légions nombreuses qui se développaient à leurs yeux, ils se sont voués à la mort, pour écarter les ennemis des murs sacrés de la capitale de l'empire français, que leur généreuse résolution n'a pas même pu sauver. Honneur à ceux que le fer a moissonnés dans cette lutte sainte! leurs ombres, décorées de l'auréole civique, ont trouvé leur place à côté de Léonidas et de ses trois cents Spartiates.

Mais si la postérité équitable ne peut refuser des éloges aux valeureux défenseurs de Paris, que dira-t-elle de ceux qui, par leur situation et leur autorité, pouvaient en doubler le nombre, et leur assurer les moyens de vaincre? Nous avons dit qu'aucune mesure n'avait été prise pour fortifier les environs de Paris et pour armer cette garde nationale, dont la moitié aurait pu concourir à défendre ses foyers, le berceau de ses enfans, et le tombeau de ses pères. Tous les prétextes qui avaient pu retarder la construction des retran-

chemens, qui devaient couvrir les hauteurs de Belleville et de Montmartre, avaient cessé le 26, lorsque la marche de Napoléon vers la Marne et l'approche des coalisés furent connues. Avec une volonté ferme, et le zèle de la majorité des habitans de Paris, il ne fallait pas plus de trois jours pour élever ces retranchemens. La garde nationale les aurait défendus et les troupes de ligne devenaient disponibles. Le nombre de celles-ci aurait pu être plus que doublé, par la réunion des dépôts qui se trouvaient dans un rayon de deux journées de marche. Pour ne citer que les deux plus rapprochés : les dépôts d'infanterie réunis à Versailles, sous les ordres du colonel Vertillac, s'élevaient à deux mille deux cents hommes : le dépôt général des remontes que commandait le général Préval, contenait un nombre d'officiers montés, qui, avec leurs cavaliers d'ordonnance, également montés, formaient un total de plus de six mille chevaux. Une députation de ces officiers vint demander, on peut même dire implorer du ministre de la guerre, la permission de combattre dans les rangs de l'armée. Que n'aurait-on pas pu attendre d'un corps ainsi composé? Leur demande fut rejetée.

Les munitions manquèrent à l'armée vers deux heures après midi, et l'on fut obligé d'économiser le feu, dans le moment où il était le plus urgent de le redoubler. Cependant il y en avait. On a dit que le directeur de l'artillerie avait reçu d'un

colonel l'ordre de faire sauter le magasin à poudre de Grenelle. On ajoute que la non-exécution de cet ordre sauva la ville, dont la moitié aurait été renversée par l'explosion. Sans nous amuser à démontrer la fausseté d'une anecdote de ce genre, nous pourrions dire qu'il y avait, si on l'eût voulu, deux moyens de détruire les munitions que contenait ce magasin, sans causer de dommage à la ville. Le premier était de disperser les munitions dans la campagne, avant de les incendier; le second était de les jeter à l'eau, ou de les inonder. Mais cette anecdote même nous fournit une réflexion plus importante. Le magasin de Grenelle contenait deux cent-cinquante milliers de poudre en barils, *cinq millions de cartouches d'infanterie, vingt-cinq mille cartouches à boulet, trois mille obus chargés*. Et on manqua de munitions à l'armée!..... Au reste, la conservation des munitions des magasins de Grenelle ne fut utile qu'à l'armée des coalisés. En en prenant possession, elle s'approvisionna des munitions qui lui manquaient. Aucun de ses parcs n'ayant pu la suivre, il ne lui en restait pas assez le 30 au soir, pour hasarder une bataille rangée le lendemain.

On demandera peut-être, si quarante mille hommes de ligne qu'on pouvait réunir, et vingt mille gardes nationaux qu'on pouvait mettre en seconde ligne en leur donnant des armes, auraient pu résister aux armées coalisées, et empêcher l'occupation de Paris. D'abord le récit que nous

venons de faire de la bataille de Paris et de la résistance qu'ont opposé vingt-trois mille hommes, sans réserve pour les soutenir; ce récit seul prouve que quarante mille auraient arrêté l'ennemi pendant toute la journée du 30. L'armée, occupant Pantin et Romainville, étendant sa ligne de Charonne à Aubervillers, flanquée à sa gauche par douze mille hommes de cavalerie, qu'on aurait pu avoir, en acceptant l'offre du dépôt des remontes, appuyée en seconde ligne par des retranchemens garnis de vingt mille gardes nationaux; l'armée, dis-je, dans cette position aurait tenu pendant toute la journée. Si même elle avait été forcée vers le soir, il fallait que les coalisés recommençassent la bataille le lendemain, contre une position plus resserrée et plus formidable. L'auraient-ils fait? L'auraient-ils osé, lorsque l'armée de Napoléon pouvait arriver d'un instant à l'autre, et les prendre en flanc, soit en débouchant par le bois de Boulogne, soit par la barrière du Trône? L'auraient-ils pu, lorsque séparées de leurs dépôts et de leur seconde ligne de réserve, ils n'avaient pas de munitions pour une seconde bataille? Mais encore, les hauteurs emportées, *le second jour gagné*, qu'auraient pu faire les coalisés? Seraient-ils entrés de vive force dans Paris? Nous avons déjà énoncé les raisons *politiques* qui les en auraient empêché: les motifs militaires s'y opposaient. On n'admettra sans doute pas que les armées coalisées eussent essayé de pé-

nétrer dans une ville, où il leur fallait entrer sur plusieurs colonnes, arrêtées à chaque pas par des barricades, séparées entr'elles par d'autres barricades; écrasées par le feu de l'artillerie et de la mousquetterie qu'on leur aurait opposé de front; harcelées en flanc par les rues latérales et par le feu de l'infanterie postée dans les maisons; il leur aurait fallu une journée entière pour avancer de deux cents toises. Enfin, *ce troisième jour*, l'armée qui venait de Saint-Dizier serait arrivée et l'entreprise était manquée. Dans quelle position se trouvaient alors les coalisés, séparés de leurs ressources en tout genre, entourés d'une population irritée, avec des troupes battues et découragées? Mais, dira-t-on, ils auraient bombardé la ville. Cette menace, tout-au-plus faite pour épouvanter des enfans, ne mérite pas une réponse sérieuse. Il faut plus de temps que les coalisés n'en avaient à leur disposition et plus de munitions qu'ils n'en possédaient, pour bombarder une ville de soixante mille maisons (*).

(*) Nous ne pouvons pas nous dispenser de citer les expressions d'un auteur ennemi, qu'on peut à coup sur croire impartial dans cette occasion.

« Si l'on était fermement résolu de défendre la ville à toute extré» mité, on pouvait arrêter les armées alliées, un ou peut-être deux » jours, si par des mesures énergiques, et une volonté décidée, on » avait tiré parti de sa position avantageuse, que la garde nationale » eût été disposée et qu'on eût armé sa nombreuse population; on » pouvait les arrêter jusqu'à ce que Napoléon soit arrivé pour la dé» livrer, avec son armée qui s'avançait à marches forcées »

Plotho, Guerre de 1814, tome III, page 402.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS

DANS LE SECOND VOLUME.

LIVRE IV.

Pages

Comprenant les événement qui se sont passés du 26 février au 16 mars.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

LIVRE V.

Pages

Comprenant les événemens qui se sont passés du 17 mars au 11 avril.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

